

5 cts — NUMÉRO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 41
MONTREAL, 13 MARS 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SCÈNES FAMILIALES



LA CHATOUILLE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 13 MARS 1897

DEVINETTE



Louis. — Donnes-moi donc le grand soldat qui a son sac sur le dos !
Hermane. — Le grand soldat ? je ne l'ai pas !...

BOUQUET DE PENSÉES

On n'écrit *Werther* qu'à vingt ans. — A. CLAVEAU.

x

Ce sont les Bartholos qui font les Rosines. — MAX O'RELL.

x

Les poètes sont des amis inconnus. — J.-M. DE HEREDIA.

x

Il ne faut pas trop vieillir pour bien juger les romans de son temps.
SAINTE-BEUVE.

x

La langue du jour, les modes du jour, ça ne se discute pas. ça se subit.
HENRY RABUSSON.

x

Un livre, un homme, se résument en cinq pages, et ces cinq pages en cinq lignes. — H. TAINÉ.

x

La France est une grande loge de concierge où l'on aime les romans-feuilletons. — ANDRÉ HALLAYS.

x

On réglemente tout aujourd'hui, même le plus beau de tous les droits, le droit de donner. — JULES SIMON.

x

Quand tu as découvert une faiblesse en toi, ne dissimule pas, abrège ton rôle et les ambages, corrige-toi. — EUGÈNE DELACROIX.

x

Aimer la lecture, mais avoir du goût, c'est un malheur comparable à celui d'un gourmet assligé d'un mauvais estomac. — FR. COPPÉE.

x

Existe-t-il vraiment des "fins de siècle" ailleurs que dans les calendriers ? ... L'an mille n'était, lui aussi, qu'une date d'almanach.
OCTAVE GRÉARD.

x

La société n'a pas un seul point vivant que le fisc ne poursuive et n'atteigne : c'est le plus lucide et le plus acharné des chasseurs.
MR TOUTLEMONDE.

AGGRAVATION

Extrait d'un mandat d'amener par un de nos plus délicieux policiers.

"L'auteur du meurtre portait, au moment du crime, un chapeau gris à larges bords ; il est présumé Italien.

"S'il ne le porte plus, cette circonstance ne devra l'en rendre que plus suspect."

A LA CASERNE

Le sergent explique aux recrues les manœuvres en cas d'incendie :

— Voyons, questionne-t-il, vous êtes en sentinelle. Vous voyez le feu qui prend à une maison... Que faites-vous?... Hein ? Vous criez ! Que criez-vous ?

— Je crie... je crie : "Cessez le feu !"

Guibollard demandait à un chimiste des renseignements sur l'acide sulfurique.

— L'acide sulfurique, commence l'homme de science, est un énergique corrodant.

— Un corrodant, dit Guibollard, je croyais qu'on en avait qu'aux pieds !

UNE FOIS ET C'EST ASSEZ

Le célèbre avocat Lachaud plaidait un jour pour un affreux criminel ayant assassiné son père et sa mère.

Au cours de sa magnifique plaidoirie, cherchant un effet d'audience qui pût émouvoir le jury, il se penche vers l'accusé et l'embrassant avec effusion :

— Non, tu n'es pas coupable !... Tu es un honnête homme indignement accusé...

Les jurés, émus, acquittent l'inculpté. Celui-ci, en sortant, veut se précipiter dans les bras de son défenseur.

Mais maître Lachaud, l'écartant dignement :

— Pardon !... pardon !... c'était bon à l'audience.

Ne persécutiez pas un honnête homme pour une opinion qu'il n'a pas, vous la lui donnerez. — PHILOSOPHE.

L'ARCHE MODERNE



Le petit Jean. — Eh ! Laurent ! Eh... viens ici, on est à l'abri de l'eau.

REMBARRÉ EN RÉGLE

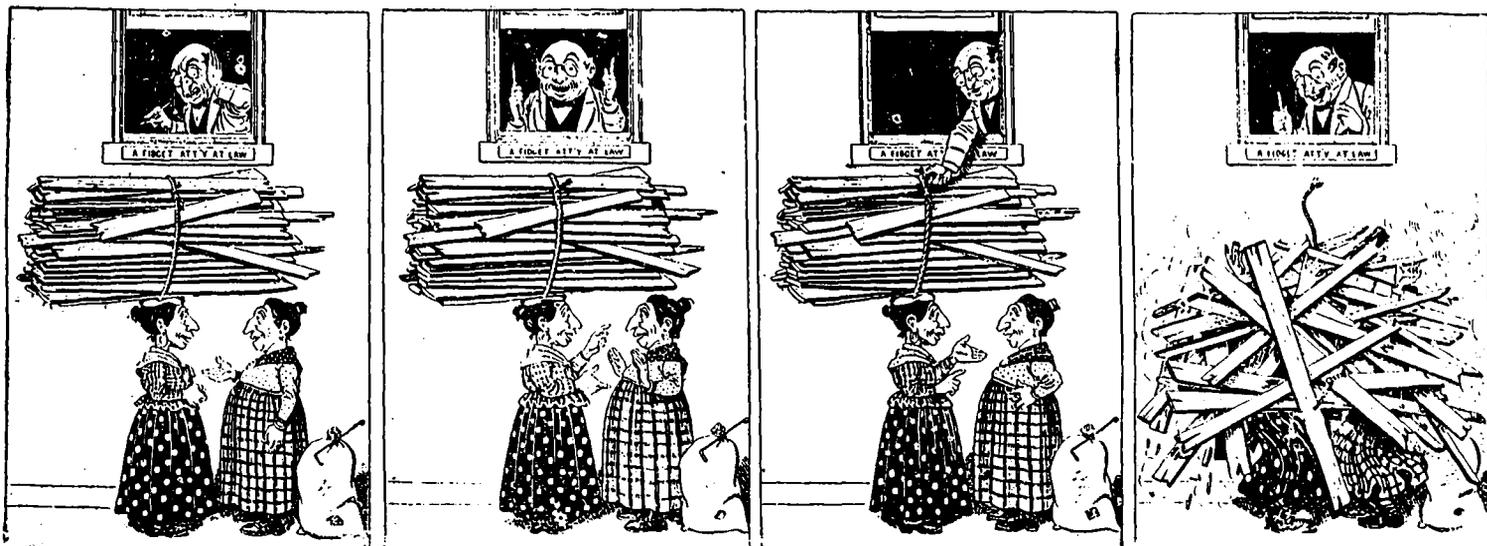


Le policeman. — Eh ! la p'tite, quel nom faut-il donner ?

La jeune Lucie (d'un ton rogue) — Dites donc, vous le policier, si vous voulez bien ne pas prendre tant de liberté avec moi et ne pas m'appeler la petite ! Est-ce parce que je ne porte ni soie ni velours, ni panache en plumes d'autruche à mon chapeau ? Sachez que j'entends être traitée avec le même respect que la lady du gouverneur. Est-ce que vous l'appelleriez la petite, si vous l'ameniez au Recorder ?

Le policeman a été épaté.

DÉTRUISANT UNE NUISANCE



I
L'arocat Fildesoie.—Sapristi de sapristi ! Je voudrais que toutes les Italiennes bavardes soient aux cinq cents mille... Voilà une heure que ces deux là sont sous ma fenêtre et on dirait un régiment de pies...

II
...Un proverbe dit que ce qu'on ne peut empêcher il faut le supporter... C'est éga., je voudrais bien trouver un remède?... Mais !... je le tiens...

III
...Il n'y a pas que les chirurgiens qui se servent de couteau pour le bien de l'humanité; attends un peu, ma vieille...

IV
...là ! voilà ce qui s'appelle avoir tranché le nœud gordien.

Emaux et Camées

PETITS CHIEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DV
HASARDS

Que d'étranges hasards, de chances obstinées
N'a-t-il pas fallu pour qu'un jour,
Dans la trame sans fin des brèves destinées
Nos deux âmes ensemble ici-bas fussent nées !
Et tu ne sais pas mon amour.

Et je pleure, et, jouet de forces inconnues,
Mes larmes tombent sur le sol,
Elles s'échent bientôt et vapeurs devenues,
Peut-être tu les vois errer avec les nues
Où l'oiseau se mouille en son vol.

Sur le même soleil et sur la même terre
Se croiseront en vain nos pas ;
Le blé qui nous nourrit l'eau qui nous désaltère,
Sont les mêmes ; pourtant je vivais solitaire,
Comme si tu n'existais pas.

Et peut-être l'oiseau s'abat sur ta fenêtre,
Docile à quelque aveugle loi,
Et tu lui fais accueil, et tu baises peut-être
Comme un envoi du ciel, mais sans les reconnaître.
Ces pleurs que j'ai versés pour toi.

SULLY-PRUD'HOMME.

La femme d'un bon habitant va trouver son curé et le prie de bien vouloir sermoner son mari qui la brutalise. Le curé s'exécute et tance le brutal qui lui dit : S'il est possible, M. le curé, de se plaindre pour si peu de chose, jamais je n'ai flanqué autre chose à ma femme que des coups de mouchoir.

Le lendemain le brave curé, rencontrant la femme, lui reproche son mensonge.

—Pour quelques coups de mouchoir, ça n'est pas bien grave, dit-il !

—Oui, m'sieu l'curé, mais le monstre ne vous a sans doute pas dit qu'il ne se mouchoit qu'avec ses doigts.

MÉFIEZ-VOUS DES ANNONCES

Il vient d'en arriver une bien bonne à un de ces jolis messieurs coureurs de dot, lecteurs assidus des annonces matrimoniales :

Il lit, le mois dernier, sur un journal de New-York, l'annonce suivante :

A marier, charmante jeune fille, très jolie, très instruite, bon caractère âgée de 22 ans, dot \$50,000, deux tares légères.

Le joli monsieur, peu scrupuleux, épouse quand même.

Après le mariage il constate avec amertume que la première faute est un enfant de 6 ans, borgne et bossu, la seconde, une faute d'impression dans le libellé de l'annonce.

Au lieu de \$50,000, c'était seulement \$5,000 de dot.

Il ne peut s'en consoler.

Un siècle entier n'est rien ; beaucoup penser, c'est vivre. — PHILOSOPHE.

INSTANTANÉS

XXV
VERTIGE

La nuit achève son cours et, sur la montagne, une brume glacée, intense, semble défier les premières lueurs de l'aube naissante.

Les rocs dénudés des premiers plans, surgissent, noirs, brutaux ; les pics neigeux des lointains se haussent, tristement violacés, dans un ciel gris, sans soleil encore, laissant à peine deviner leurs contours.

Dans le sentier, raidillon qui court, grimpe, tourne sur les flancs de la montagne ; bifurque, disparaît, serpente en lacets étroits vers le hameau, — encore invisible, — là-bas, sur un plateau perdu, la brume augmente d'opacité.

On entend, à une incommensurable profondeur, mugir le gave, sur les rocs polis qu'il heurte dans ses bonds furieux.

De bord à bord, sur l'étroite crevasse au fond de laquelle rugit le monstre, est suspendu, sur l'abîme, un pont branlant, vraie passerelle de montagnard, à peine assez large pour un homme.

Celui qui s'y engage semble comme isolé du monde entier, entre le ciel brumeux et l'abîme sans fond d'où monte la voix menaçante du torrent.

Une frêle branche court, en guise de parapet, d'un seul côté de la passerelle et l'œil épouvanté du voyageur se tourne, malgré lui, vers le précipice au fond duquel le torrent, voilé par la brume, mugit et écume. Le vide semble l'attirer, — irrésistible, — et peut-être succomberait-il à cette effroyable attraction si le soleil, trouant le brouillard, venait, comme un faisceau de flèches enflammées, éclairer les rocs polis, frangés d'écume, qui garnissent le gave, illuminer enfin, d'une teinte rosée, les montagnes neigeuses, au loin.

Le charme est rompu !

Le voyageur poursuit son chemin.

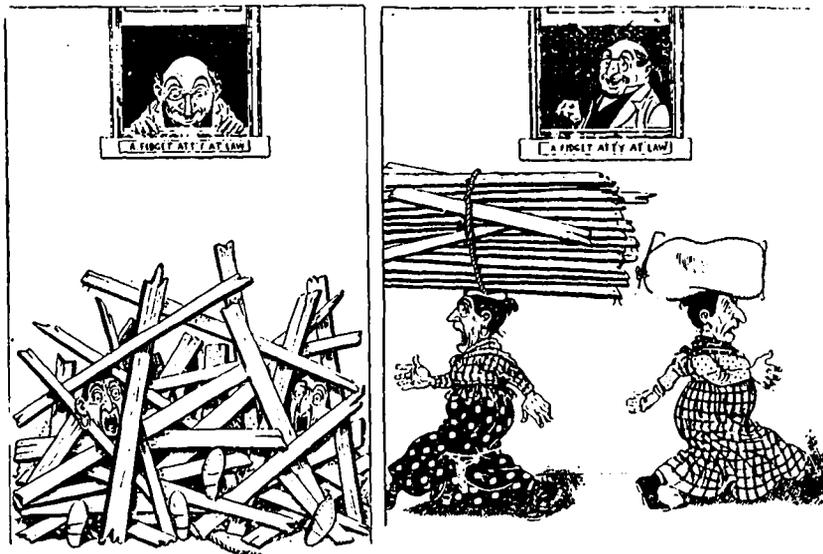
SILVIO.

IL NE FALLAIT PAS QU'IL Y AILLE

Monsieur.—Enfin, Marie, dis-moi donc un peu le plaisir qu'il peut y avoir pour toi à te promener tout le jour, de magasin en magasin et à regarder toutes les marchandises, alors que tu n'as pas la moindre envie de rien acheter ?

Madame (sèchement).—Tu ne comprends pas ? Je sais bien que je ne puis tout acheter mais c'est pour moi un plaisir mélancolique de penser que j'aurais pu le faire si, au lieu de t'épouser, j'avais accepté Georges Leriche quand il a demandé ma main.

DÉTRUISANT UNE NUISANCE — (Fin)



V
Mme Vermicelli (comme elle recouvrait sa respiration, un peu coupée par l'effondrement de son paquet)... Ouf... j's crois bien que la maison vient de s'écrouler !

Mme Macaronaro.—Ah... ah !... je suis moulué ;... applatie !...

VI
Mais quand les deux infortunées commencent refait leurs paquets, ils s'enfuient, et *Mme Vermicelli* disait depuis : — Jamais je ne causerai plus près de cette maison-là ; c'est bien l'esprit du diable qui a coupé ma ficelle.

PAS ÉTONNANT



Galichard. — Dites, mon oncle, vous rappelez-vous l'habillement que vous m'avez donné, cet été ?

Louch Duballon. — Oui ! Et bien ?

Galichard. — Eh bien ! il était trop grand !

ANGE DU CIEL

(Pour le SAMEDI)

A Mme Agnès de Bellefeuille, souvenir de sa chère petite Clairette.

Un Ange, au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur ?

Charmante enfant qui me ressemble
Disait-il, oh ! viens avec moi,
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Non, non ; dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Et secouant ses blanches ailes
L'ange à ces mots à pris l'essor
Vers les demeures éternelles,
Oh ! ma mère, qu'il est beau mon sort.

X...

MYSTIFICATION

En 1830, — que cela nous semble loin ! — on cultivait la blague d'une façon assez corsée ; il nous suffira de rappeler une des bonnes mystifications que se permit Frédéric Bérat, un musicien bien oublié aujourd'hui, mais qui a fait : *Ma Normandie* et *La Lisette de Béranger*... deux succès d'antan.

Un jour qu'il avait dîné avec Tony Johannot, un charmant peintre de cette même époque, ils se trouvaient ensemble sur la place de la Madeleine. Frédéric Bérat avisa un monsieur appuyé sur la rampe du marchepied de l'omnibus de la Bastille. Il dit à Tony Johannot :

— Permettez, mon ami, il faut que je parle à ce monsieur.

— Vous le connaissez ?

— Pas le moins du monde !

— Monsieur, dit alors le faiseur de romances à l'inconnu, vous paraissez attendre le départ de l'omnibus ?

— Oui, monsieur, reprit l'autre un peu surpris.

— Votre intention est de monter dans la voiture sur laquelle vous vous appuyez ?

— Oui, monsieur.

— Laquelle voiture va d'ici à la Bastille ?

— Oui, monsieur ; mais pourquoi ces questions ?

Ici, Tony Johannot voulut entraîner Bérat ; mais celui-ci lui dit à l'oreille :

— Ecoutez-moi : il s'agit peut-être de la vie d'un homme.

En s'adressant de nouveau au bourgeois :

— Monsieur, la voiture ne partira pas avant dix minutes.

— C'est probable, monsieur.

— Vous avez le temps de m'écouter ?

— Ça dépend de ce que vous avez à me dire, monsieur.

— Quelque chose de très intéressant, monsieur. J'ai dîné avec monsieur que voilà, et très bien dîné. Je vous donnerai cette preuve de confiance que je suis ivre. Mais, monsieur, ne vous fiez pas à

ce que je suis petit, tout rond et tiré à quatre épingles, monsieur, j'ai le vin de Champagne terrible. Quand je suis ivre, monsieur, ma vie ou celle d'un autre, ça a l'importance de la cendre de mon cigare.

— Où voulez-vous en venir, monsieur ?

— Allons, mon ami, dit ici Tony Johannot, laissez monsieur tranquille.

— Où je veux en venir ? Vous, monsieur, vous allez le savoir, et vous le sauriez déjà sans mon ami qui m'a interrompu, ce que je le prie de ne pas recommencer. Vous voulez aller à la place de la Bastille, n'est ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Dans cette voiture ?

— Cui, monsieur.

— Eh bien, moi, j'ai décidé que vous monteriez dans une autre voiture et que vous iriez à la barrière de l'Etoile.

— Vous êtes fou, monsieur.

— Vous êtes bien élevé et fort poli, monsieur, je ne suis pas fou, je suis ivre, ce qui est beaucoup plus honteux. Eh bien, monsieur, voyons, vous êtes un homme raisonnable ; vous, un homme sobre, allez-vous vous compromettre avec un homme pris de vin ? Vous ne seriez pas excusable. Je n'ai pas ma raison, et vous avez toute la vôtre. Pensez donc que, dans l'état où je suis, je pousserai, au besoin, les choses à l'extrême. J'emploierai la violence, monsieur. Vous vous fâchez. Vous me demandez raison. Tant mieux : ça me va. Moi qui ai un mépris souverain pour le duel, eh bien, je suis une bête sauvage, je suis un héros, quand j'ai bu.

Il reprit :

— Supposons que vous me refusiez. Rien ne me fera céder. Je vous arracherai du marchepied. Nous nous battons demain. Si vous me tuez, vous aurez des remords éternels d'avoir accepté une querelle avec un homme dans l'état où je suis. Si je vous tue, voyez comme ce sera bête. Quoique mis sans goût, vous êtes vêtu cossument. Vous paraissez un homme à votre aise. Vous êtes sans doute époux et père, et vous laissez un orphelin et une veuve à consoler. Pourquoi ? Pour avoir refusé de changer de voiture. Allons, ça n'aurait pas de bon sens, ça !

Le monsieur, abasourdi, descendit alors du marchepied et dit :

— Allons, monsieur, assez de colère comme ça. Je vous cède.

Et sur ce, Frédéric Bérat et Tony Johannot se retirèrent très dignes pendant que le malheureux mystifié prenait mélancoliquement, l'omnibus de l'Etoile.

C'est égal, on n'y allait pas par quatre chemins pour blaguer sous le règne de Louis Philippe.

C...

Tel, s'il fût né pauvre, ne serait qu'un homme ordinaire ; riche, c'est un sot. — OCTAVE FEUILLET.

UN QUI EST DISCRET

Un professeur de mes amis voyant sa femme placer un gros bouquet sur son pupitre lui demanda ce que cela voulait dire.

— Mais, dit-elle, ne sais-tu pas que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton mariage ?

— A vraiment ! Merci bien ma chère, mais je ne m'en souvenais pas du tout. Aie donc soin de me faire savoir la veille quand ce sera l'anniversaire du tien, que je n'oublie pas de te rendre ta politesse.

Et il se refourra le nez dans ses bouquins.

La recherche de la vérité n'a pas de fin. — PLATON.

DEVINETTE



— C'est curieux, cette voix qui m'appelle, on dirait un perroquet, mais je ne vois rien !

RIEN FAIT



Tobby (s'interrompant de siffler le "Ta-ra-boum"). — Comme il me regarde, ce vieux là. Pense-t-il, par hasard, que c'est moi qui me suis amusé à le marquer dans le dos ?

QUESTION POSÉE



Cela montre-t-il qu'il y a danger dans tous les cas ?

UN CHAMPOREAU SEULEMENT

Je venais de permuter du 1^{er} au 3^e escadron, au 28^e sans tâche, et rendu à ma chambre je finissais d'arranger mon barda sur la planche, quand mon attention fut vivement sollicitée par des gémissements qu'on aurait pu qualifier facilement d'intempestifs.

—Eh quoi ? Mon bleu, demanda Painchaud, un cavalier de première classe, un briu loustic, qui se trouvait le proche voisin du conscrit. — Ça ne va toujours pas. Alors, ça doit être ta dent d'âge qu'à te tracasse. Vrai, t'en fais une gueule !

Le bleu continuait à geindre, la tête entourée d'un mouchoir, à plat ventre sur son lit qu'il étreignait dans ses bras crispés.

—Il a pourtant une bell' chique dans l'coin du bec, ricana le trompette Felgas. Matin, un paquet d'dix sous pour sûr... M^ossieu se r'fuse rien...

Et toute la chambrée éclata de rire.

—Allons, mon pauvre bleu, reprit Painchaud, faut aller trouver Barbet ; y te fera ton affaire.

—Barbet ? quoi ça, Barbet ? gémit le conscrit.

—Et ! oui, Barbet... Barbet du 2^e escadron, un malin, va, qui t'en-lèvera ça avant que t'aies seulement dit papa...

Le bleu s'était assis sur son lit ; mais il ne se décidait pas à partir.

—Tu iras dans la chambre qu'est tout près ed'la cantine ; tu demanderas Barbet... Allons, marches tu... Ah ! je vois, t'as peur qu'à te fasse mal ?

Le bleu fit non de la tête.

—Alors, t'as peur qu'y te prenne trop cher ? Ah ! bien non, alors ! Barbet, c'est un zig : t'en seras quitte pour lui payer un champoreau chez la mère Cassemajou.

Et, prenant son bleu par le bras, cette vermine de Painchaud le poussa dehors.

“La chambre qu'est tout près ed'la cantine” avait dit Painchaud.

Le bleu ouvrit la porte.

—Ça serait pas ici qu'a serait un nommé Barbet ? fit-il, l'air timide.

—Tu l'as dit, bouffi !... répondit le brigadier qui astiquait sa bride.

—Barbet ! crièrent tous les cavaliers à la fois. Eh, Barbet, crénom ! un client qu'a une chique...

—De quoi ? de quoi ? grogna un lascar au poil roux, qui faisait une heure, bâché sous son manteau.

Il se mit sur son séant et se frotta les yeux :

—Quoi qu'tu veux, pierrot ? Ah ! t'as un chicot qu'a t'embête ?

—Alors, c'est vous, Barbet ?

—Oui, qu'c'est moi sûrement, Barbet Isidore, dit la M^olasse, parce j'extirpe les quenottes sans douleur... pour bibi.

Allons, assis-toi là et bouge plus.

Barbet, dans le temps jadis, avait été garçon d'amphithéâtre dans un hôpital ; à ses moments perdus, il s'exerçait à arracher les dents aux machabées pour se distraire, et il avait acquis, le rusé gars, un joli talent d'amateur.

Cependant, le bleu s'était assis sur le pied du lit. Le dentiste fouillait dans sa musette. Il en tira une pince, la garnit d'un lambeau de chaussette russe, — très propre d'ailleurs, — et monta debout sur son pucier.

Les cavaliers s'étaient approchés, friands d'un tel spectacle. Le soufflant de la chambrée avait pris sa trompette. Le bleu était devenu tout pâle. Un grand silence régnait.

Barbet, très grave, enleva le bandeau d'un tour de main, serra, comme dans un étau, la tête du bleu entre ses genoux et introduisit la pince dans la bouche du patient qui n'en menait pas large.

Puis il fit le geste du sommelier qui débouche une bouteille.

Un grand cri retentit, étouffé aussitôt par trois appels de trompette. Barbet brandissait une dent magnifique.

—Une de plus ! une de moins ! Voyez, messieurs... cria-t-il.

Mais le bleu se démenait, les doigts à la mâchoire.

—C'est pas la bonne ! hurla-t-il enfin, c'est pas la bonne !

Un immense éclat de rire s'éleva. Le bleu commençait à pleurer.

—Pleure pas, va, Pierrot, dit Barbet ; c'est pas la bonne, eh ! tant pis pour moi...

—Au temps !... Au temps pour les maladroits...

—Par exemple tu pourras dire que t'es bidard, va, deux dents pour un champoreau !

MARCHEE.

QUAND LES TEMPS SONT DURS

Josette (son panier sous le bras pour aller à la ville). — Je ne suis vraiment pas, Penoute, comment faire pour me rappeler tout ce que j'ai à rapporter de la ville.

Penoute. — Surtout n'oublies pas de me prendre un once de tabac à fumer, je n'en ai plus.

Josette. — Penses pas ! Les temps sont vraiment trop durs pour songer à des extravagances pareilles. Chatouilles toi le nez avec une paille de seigle si tu le veux.

IL ÉTAIT MOU

Un homme était amené devant un magistrat, sous l'accusation d'avoir volé du charbon dans un char. Le détective qui l'avait arrêté disait qu'il l'avait pris volant du charbon, tandis que le prisonnier soutenait n'être là que pour dormir, s'étant enivré ce soir là et sa femme lui ayant refusé la porte.

—Comme je n'avais pas d'argent pour aller à l'hôtel prendre un lit, je me suis couché dans un char à charbon.

—Mais, lui dit le juge, c'est là un lit qui est bien dur ?

—Pardou, Votre Honneur, c'était du charbon mou.

Il paraît que la réponse a tellement ébahi le magistrat qu'il a fait remettre son prisonnier en liberté.

TERRIBLE VENGEANCE

Bouleau. — As-tu entendu parler de la terrible vengeance que Taupin a tiré de Mlle Beaubec, après qu'elle a refusé de l'accepter en mariage ?

Rouleau. — Non ! Que lui a-t-il donc fait ?

Bouleau. — Il a demandé et obtenu la main de Mme veuve Beaubec, sa mère, et maintenant qu'il est le beau-père de son ancienne blonde, il ne veut laisser aucun jeune homme passer la soirée chez lui.

Chacun parle de la foire selon le marché qu'il a fait. — SCARRON.

DEVINETTE



—Où est donc passé le commissionnaire qui devait emporter ces arbres ?
—Il avait l'air gelé, il sera parti se chauffer.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



DÉPART POUR LA CRÈTE DU PRINCE GEORGES DE GRÈCE.



QUE va-t-il bien sortir de cette fatale boîte de Pandore qui a nom, l'insurrection Crétoise ?

Nous apporte-t-elle, après tant de conciliabules entre diplomates de tous les pays, la paix, si chaleureusement réclamée par tous, ou bien en verrons nous surgir l'horrible guerre, la guerre que les événements, les passions, les convoitises en jeu, transformeraient bien vite en un carnage général ?

Graves questions qui vont ranimer, en lui donnant une aigrité nouvelle, l'éternel et jamais résolu problème qui constitue ce qu'on est convenu d'appeler la question d'Orient.

Il faut avouer que, jusqu'à cette heure, le rôle joué par les puissances Européennes, garantes de l'intégrité de la Turquie, ne paraît pas absolument brillant ; mais peut-il en être autrement si l'on veut bien considérer les multiples conséquences d'une ingérence, aussi faible fut-elle, dans ces redoutables complications.

Autant on comprend la généreuse indignation manifestée, presque sans exception, parmi les populations mêmes, devant les souffrances imméritées des Crétois et la brutalité du joug musulman, autant tous ceux qui réfléchissent un peu, voient avec effroi, le peu d'efforts qu'il faudrait à quelque pêcheur en eau trouble, voir même à un brouillon mal inspiré, pour que le feu, couvant depuis si longtemps, éclate et embrase l'Europe.

Peut-être la véritable solution, pacifique, acceptable pour tous, est-elle, à la minute où paraîtront ces lignes, résolue

pour la plus grande tranquillité du monde ? Peut-être aussi, le mauvais vouloir de quelques-uns, l'égoïsme des autres, l'impatience bien justifiée de presque tous, ont ils rendu la guerre inévitable ?

Chi lo sa ?

Le départ, pour la Crète, du prince royal Georges, a été acclamé par une foule délirante et le jeune et déjà si populaire commandant de la flotte hellène a dû ressentir bien vivement, en ce moment suprême, combien la cause crétoise était intimement liée au sort de la monarchie grecque.

Il aurait été impossible à la dynastie actuelle de résister, ne fut-ce qu'un moment, à la puissante vague de patriotisme qu'a soulevée, parmi les hellènes, la levée de boucliers de leurs frères crétois, nul doute que l'héroïque nation ne retrouvât facilement des Botzaris, des Canaris, des Ypsilanti, si la Turquie, armant sa flotte, l'envoyait croiser devant le Pirée.

C'est ce qu'ont bien compris les représentants des puissances en s'employant de tout leur pouvoir, à empêcher le choc terrible des Grecs et des Turcs.

Nous donnons également à nos lecteurs le portrait du roi Georges et celui du prince Georges.

Le roi, dont l'abdication en faveur de son fils, le prince Constantin, a été un moment mise en question, est aussi peu populaire que ses fils le sont parmi la population grecque.

La nature qui, souvent, semble abandonner les sentiers de la pure logique, a été prodigue, cette fois, envers le prince Georges de tous les dons qui semblent devoir être l'apanagé des pasteurs de peuples.

D'une haute et élégante stature, d'un visage sympathique, d'une force corporelle remarquable, c'est bien un athlète des jeux olympiques que le prince Georges chez lequel la culture intellectuelle ne le cède en rien aux avantages physiques.

C'est lui qui, lors d'un voyage autour du monde entrepris en compagnie de celui qui était alors le Tzarewitch Nicolas, depuis Tzar de toutes les Russies, sauva, à Tokio, grâce à sa vigueur et à sa présence d'esprit, son jeune compagnon du fer d'un fanatique Japonnais.

Une très vive amitié lie les deux jeunes princes l'un souverain du plus vaste empire du monde, l'autre futur héritier d'un minuscule mais vaillant royaume.

Il faut espérer que cette amitié ainsi que la reconnaissance bien naturelle du Tzar envers le prince Georges, pèseront d'un grand poids dans la balance et contribueront à éloigner, sinon à anéantir complètement, le péril, si redoutable pour la paix européenne, de la question d'Orient.

Les vaisseaux des puissances sont dans les eaux crétoises, devant la Canée ; les rouages compliqués de la diplomatie sont en jeu ; tout ce qui peut être dit envers, contre et pour la question l'a été, et surabondamment.

Il ne reste plus qu'à attendre, de la sagesse de tous les intéressés, la solution pacifique, la seule que nous espérons devoir être adoptée, solution qui permettra à toutes les nations du monde de réunir leurs efforts



SA MAJESTÉ LE ROI GEORGES DE GRÈCE.



LE PRINCE GEORGES DE GRÈCE.



LES FLOTTES EUROPÉENNES DEVANT LA CANÉE.

pour se rencontrer dignement lors des joutes amicales de 1900, à l'Exposition internationale de Paris.

La famine et la peste continuent à décimer les populations indoues sans que rien de bien efficace ait été tenté jusqu'alors pour enrayer les deux terribles fléaux. L'un, la peste, a étendu son rayon d'action sur de nombreuses provinces de l'empire des Indes, et si, grâce aux murailles sanitaires élevées par les diverses puissances, elle a pu, jusqu'à ce jour, être circonscrite au territoire indou, il y a lieu de craindre, si la plus petite négligence était commise, qu'elle n'étendit sa terrible influence en Europe ou en Amérique.

Il est vrai que, sortie du pays classique où elle évolue si librement, dans un sol qui semble créé exprès pour son développement, au sein d'une population fataliste, ennemie de toute hygiène préventive, elle devient beaucoup moins redoutable. Néanmoins, les terribles souvenirs des pestes de Londres et de Marseille sont encore là, vivaces, pour nous dire de ne pas cesser de veiller, fut-ce un seul instant.

La famine, elle, sévit d'une façon terrible sur une grande partie du territoire indou. Nous avons déjà présenté, aux lecteurs du SAMEDI, l'image des squelettes ambulants que sont devenus les infortunés Indous ; voici une scène prise sur le vif qui représente une voiture de grains dirigée sur un des centres de distribution aux affamés. Un sac vient de crever, son contenu s'est répandu sur le sol en un blanc sillon de riz. Toute une horde de spectres affamés, cadavres ambulants qu'on dirait sortis de l'imagination d'un Jacques Callot, se précipite à la curée ; chacun se bat, se traîne pour en conquérir quelque bribe. C'est là un de ces émouvants épisodes, entre mille autres aussi terrifiants, de cette horrible famine qu'un peu de précaution aurait conjuré et qui est un deshonneur pour notre fin de siècle.

LOUIS PERRON.

QUAND ON HÉRITE

L'aéronaute se porte aux nues.
L'anatomiste prend un air crâne.
Le boucher se tord les côtes.
Le chauffeur mène grand train.
Le commissionnaire se montre aux courses.
Le chiffonnier s'intéresse aux ventes sur les tas.
Le chansonnier se donne des airs.
Le charcutier fait le grand saigneur.
Le chemisier se pousse du col.
La culottière arrive à doubler ses fonds.
Le filateur quitte le métier.
Le fabricant de crayons change de mine.
Le fruitier fait sa poire.
Le fabricant de vis allonge le pas.
L'imprimeur change de caractère.
Le joueur d'échecs devient fou.
Le marin ne se laisse plus aborder.
Le métreur se permet de vous toiser.

Le marchand de salaisons alicho un port majestueux.
La marchande d'oublies se livre au plaisir.
Le troubade a du pain sur la planche.
Le naturaliste classe les espèces.
Le prussien ne fait plus cas du ton.
Le teinturier détache... de nouveaux coupons.
Et le poivrot exalté, en compagnie de cinq buveurs,
s'écrie : *Part à dix !*

REPOS FACULTATIF

Laslegme. — Dis donc Pachu... y paraît qu'on va supprimer l'dimanche!... On se r'posera l'jour qu'on voudra... Quel jour irons nous travailler ?

Dorsdebout. — Eh!... j'vas te l'dire... L'dimanche, j'travail'rais bien... mais c'est défendu par la r'ligion... et puis... la force d'l'habitude... L'lundi... ça s'rait p't'être mon affaire. Mais va te faire fiche, c'est le jour où tous les camarades se reposent du dimanche... j'fais mes visites, quoi !

Laslegme. — Et l'mardi ?

Dorsdebout. — L'mardi... pas en train, mon vieux, pas en train... On as qu'equ'fois fait un brin d'noce le lundi et... ; y reste bien l'mercredi mais c'est l'jour d'ma femme. A reçois et faut bien que j'sois là. On n'est pas des ours, hein ?

Laslegme. — Et l'jeudi ?

Dorsdebout. — Ah ça non, par exemple, pas moyen... tous les potaches sont dehors... c'est pas quand les mômes y s'reposent que les hommes mûrs y doivent aller bûcher... pas vrai ?

Laslegme. — Alors, pau' vieux, c'est l'vendredi qu'tu commences ton turbin ?

Dorsdebout. — Penses pas ! Porte malheur.

Laslegme. — Y reste donc plus que l'samedi.

Dorsdebout. — Pas mèche, c'est jour de paye.

Laslegme. — Ah j'vois bien qu'c'est comme moi, Dorsdebout, y a des années où on n'a pas d'courage à rien.

Dorsdebout. — Faut bien s'r'poser, l'homme n'est pas un chien.

PARISIENS.

Shakespeare est le poète qui a le plus créé après Dieu. — E. V. HUGO.



UN ÉPISODE DE LA FAMINE AUX INDES ANGLAISES.

LE TRUC DE BERLEAU



I
Berleau.—Allons, monsieur Abraham, combien me feriez-vous payer un bon pardessus, mais un long, qui me descende jusqu'aux talons, en étoffe pareille à celle qui est dans la devanture ?

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux parisiens)

Entre camelots.
—Oui, mon vieux, le tzar est un auto-
crate...
—Un auto...
—Tu sais pas ce que c'est qu'un auto-
crate?... Une supposition... Il ramasse un
mendiant dans la rue et il en fait... un
grand d'Espagne !

Félicite moi, dit Agénor à sa femme, me
voilà complètement guéri de mes rhuma-
tismes.
—Ah ! oui... je suis bien contente !...
Seulement, voilà : à présent, nous ne sau-
rons plus jamais quand le temps va changer !

La cuisinière à son maître, médecin du
bourg
—Je dois prévenir Monsieur le docteur
qu'il y a des gens dans le quartier qui le
traitent de vétérinaire.
—Ce ne peut-être que ceux que j'ai soi-
gnés !

Tout est bizarre en ce monde, si on veut
tout examiner de près.
Ainsi on parle de nouveau des bizarreries poétiques de nos grands poètes et immé-
diatement, il me revient à la pensée le vers merveilleux fait innocemment par le grand
Corneille et dont nous avons souvent ri au collège.
Je n'oserais pas le mettre ici sous les yeux de mes lecteurs. Je me contente de repro-
duire le premier hémistiche de ce vers équivoque, ceux qui le connaissent y ajouteront
l'autre :

Le désir s'accroît...

Après celui-là on pourrait, eroit-on, tirer l'échelle. Il n'en est rien. On a trouvé encore :

Et : d'habite la montagne et j'aime à la vallée.
Et : Ma mère, en ma prison, seule, à manger m'apporte.
Et encore : Ma naissance, mon nom, tout m'appelle à régner.

Puis cet autre vers du même genre, de Corneille, dans la *Mort de Pompée* :

Et ce n'est pas régner qu'être deux à régner.

Un de nos amis appelle, hier matin, sa cuisinière, — jeune fille naïve, — et lui com-
mande un plat de pomme soufflées pour le repas du soir. Et notre ami ajoute :
— Et faites en sorte, Léontine, qu'elles soient réussies, vos pommes.
— Bien Monsieur, répond le cordon bleu.
Léontine retourne à ses fourneaux et se met en devoir de peler les pommes. Le tra-
vail terminé, elle fait signe au domestique :
— Dites donc, Auguste, savez-vous où se trouve le soufflet aux pommes ?

Dans une petite ville de l'Auvergne, un négociant perd sa femme et ferme son maga-
sin. Un ami va prier le comptable d'une maison voisine de calligraphier un écriteau
pour avertir le public du décès survenu.

Une demi-heure après, un attroupement s'était formé devant la maison mortuaire.
Sur les volets, on lisait en superbe bâtarde :

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCHET

Le scribe, étonné de cet attroupement, s'informe et répond avec naïveté :
— Mais je ne me suis pas trompé : ça s'écrit ainsi, et, courant chercher un diction-
naire, voyez plutôt, fait-il triomphant : DÉCHET, perte, marchandise avariée.

Le père de Toto trouve celui-ci se doriotant dans son lit à huit heures du matin.
— Tu dors encore, paresseux ! Allons, debout ! le soleil est déjà levé depuis plus de
deux heures.
— Est-ce ma faute, répond Toto, si le soleil se lève avant le jour ?

Un provincial a pris des billets à une loterie.
On lui montre des lots, au nombre desquels figure, lui explique-t-on, la Vénus de Milo.
— Tiens, tiens, dit-il, pourquoi une Vénus demi-lot ?
Et après un instant de réflexion :
— Que je suis bête ! C'est vrai, puisqu'elle n'est pas complète.

Le sergent François, du 66^e, a gravement écrit, sur le livre des punitions :
" Deux jours de consigne au fusilier Petitrou, pour avoir recousu ses boutons avec
du fil blanc et avoir noirci ce fil avec de l'encre rouge."

Un riche Anglais, ayant fait un séjour assez prolongé dans un hôtel de Tours, est en
train de solder sa dépense au moment du départ. La dame de l'hôtel lui dit quelques
mots en anglais.

— Aoh ! Madame, vous parlez l'anglais.
— Oh ! non, Monsieur, je me contente de
l'écorcher.
— Aoh ! Madame, je le vois bien à ma
note !

Baptiste, entré depuis huit jours chez un
nouveau maître, en est à sa quatrième po-
tiche brisée.

— Vous êtes vraiment bien maladroit, lui
dit monsieur. Chez qui serviez-vous donc
avant d'entrer chez moi ?
— Chez un conseiller à la Cour d'Appel.
— Ne serait ce pas plutôt à la Cour de
Cassation ?

La gaité des annonces :
— Merle rare à vendre, chantant la *Ma-
seillaise*, etc, en toute saison. — Sécula, 1,
rue des Panoramas, Paris. — 36.

Les enfants d'aujourd'hui :
Le père.—Tu as encore échoué à ton exa-
men ?
C'est inconcevable !
Le collègue (avec désinvolture).—Eh bien,
après ? Ça arrive même aux cuirassés !



II
Abraham (après mûr examen). — Bien, che brends fotre
granteur et che ne charche que tix biastres bour un bedit
homme comme lous.
Berleau.—Correct ! Je paie d'avance ! Tenez, voilà vos dix
piastres...



III
...prenez ma mesure immédiatement, je suis pressé.

LA RÉVANCHE DE VAN DER TROMP

M. Van der Tromp paraissait fort perplexe.

Depuis bientôt une heure, perdu dans de profondes réflexions, il arpentait à grands pas son cabinet.

Vingt fois il était passé sous le grand alligator des mers, qui s'allongeait élégamment au plafond ; il avait frôlé le tapir à cornes, le célèbre veau à deux têtes, le premier de sa race ! le lièvre antédiluvien ; son coude distrait avait même heurté le fameux et gigantesque écureuil volant, au risque de lui faire perdre l'équilibre, mais aucun de ses regards n'avait répondu à la muette interrogation de tous les yeux de verre qui semblaient le suivre au passage et chercher à sonder le secret de ses pensées.

Et cependant toutes les bêtes, si artistement paillées, qui entouraient la vaste pièce, étaient l'objet des soins constants de l'illustre Van der Tromp, "empailleur de Sa Sérénissime Altesse le grand duc de Schmalkalde, membre de plusieurs sociétés savantes et chevalier de plusieurs ordres", ainsi que l'énumérait la petite plaque de cuivre fixée à la porte même de sa demeure.

Chaque jour, armé d'un plumeau et d'une fine brosse, le célèbre naturaliste procédait en personne à la toilette de ses bêtes à qui il devait gloire et fortune ; car Van der Tromp n'était pas seulement un zoologiste savant et distingué, mais il excellait encore dans la reconstitution d'animaux d'espèces éteintes, ou même, disaient ses rivaux jaloux, d'espèces qui n'avaient jamais existé. Aussi joignait-il aux fonctions honorifiques d'"empailleur du grand duc", la profession plus lucrative de fournisseur des Barnums et montreurs de phénomènes des deux Mondes.

Or, ce jour-là, Van der Tromp semblait avoir oublié tous ses devoirs. Le plumeau et la brosse étaient restés accrochés à la muraille et la

poussière de la veille s'étendait mélancoliquement sur les fourrures, les plumes et les écailles des impassibles hôtes du cabinet.

D'un pas févroux, l'"empailleur" tournait autour de la pièce, puis revenait au même point et là, les regards fixés sur le sol, il s'arrêtait rêveur et méditatif, devant un paquet informe qui gisait à ses pieds. Ce paquet ressemblait à une masse de cuir séché, racorni, noirci, des fissures duquel émergesaient çà et là des touffes de poils roux. Tout auprès gisait une peau ayant dû appartenir à un petit félin et qu'entourait partiellement une bordure de drap rouge dentelée.

Les yeux du naturaliste restaient rivés sur la masse de cuir, comme s'il eût voulu en sonder les moindres replis ; de temps à autre, un sourire amer courait sous son épaisse moustache blanche et son front pensif se

balançait lentement. Enfin il poussa un soupir, se redressa, et semblant prendre quelque héroïque résolution, il se dirigea vers la table placée auprès d'une fenêtre, à l'extrémité de la pièce.

Au milieu de la table s'étalait une grande feuille de papier aux armes du grand duché de Schmalkalde.

Van der Tromp la prit et se mit à lire, — à relire plutôt — la missive, cause de tout son trouble.

"Illustre professeur,

"Je suis chargé par Son Altesse Sérénissime d'une mission confidentielle de la plus haute importance, et je viens vous prier de me donner en cette circonstance l'appui de vos conseils éclairés et de vos hautes lumières.

"Retenu à la chambre par une forte courbature et craignant que votre présence à la Résidence n'éveille quelque soupçon, je me suis décidé à confier au papier la révélation d'un secret d'Etat dont la divulgation pourrait entraîner votre perte et la mienne. Soyez donc discret, habile et prudent.

"Mieux que vous savez que notre illustre grand duc et maître Henri LXIII a hérité de l'indomptable fougue et de l'héroïque courage de ses ancêtres les fondateurs de l'impérissable dynastie de Schmalkalde. Nul mieux que lui n'eût manié le glaive dans les combats, et, en nos jours prosaïques, il eût tenu à conduire lui-même au champ d'honneur le 2^e bataillon de sa garde si le dieu des combats lui en eût fourni l'occasion et surtout si la terrible goutte qui gonfle depuis vingt ans ses deux sérénissimes jambes, ne l'eût empêché de jamais enfourcher un coursier. Tout en s'inclinant devant les inéluctables décrets de la Providence, Son Altesse n'a cependant pas voulu complètement abdiquer les nobles et héroïques passe-temps et il n'est guère de semaine qu'Elle n'affronte les redoutables hô-



Van der Tromp s'arrêtait. (P. 9 col. 1)

tes de nos forêts. Son courage mérite d'autant plus d'être signalé à la postérité, que Son Altesse, ne pouvant se tenir sur ses jambes, a dû se faire fabriquer une élégante chaise roulante, dans laquelle Elle se tient et, armée de son fusil, se lance, sous l'impulsion de votre serviteur, à la poursuite des fauves. Tandis que les batteurs mènent grand bruit sous bois et tâchent de ramener vers nous les bêtes exaspérées, je pousse aussi rapidement que mon âge me le permet le sérénissime véhicule, et il est arrivé fort souvent à Son Altesse d'abattre de très agiles lapins et même des lièvres de taille très respectable.

"Or, la semaine dernière, Son Altesse et moi, l'un poussant l'autre nous chassions ainsi dans la forêt de Kiperdonn, quand il nous advint une aventure dont le seul souvenir me ferait dresser les cheveux sur la

tête, si la nature ingrate ne m'avait depuis longtemps dépouillé de ce fragile ornement.

“ Par une étrange mésaventure, les rabatteurs conduits par le grand-veneur s'étaient fort éloignés de nous. Leurs cris ne nous parvenaient plus que comme un lointain écho, et quoique je me sentisse sous la protection de mon héroïque maître, je ne vous dissimulerai pas que j'éprouvais quelque trouble de me trouver ainsi au cœur de cette immense forêt que la légende dit hantée d'animaux immenses et redoutables.

“ Soudain, à l'extrémité de la longue avenue que nous suivions, apparaissait une bête inconnue, aux poils roux et hérissés, au front armé de défenses gigantesques, et dont la masse pesante, sous un galop rapide, faisait trembler le sol jusque sous nos pieds. Mon premier instinct est de fuir, car je vois que la bête fond sur nous, mais mon devoir me cloue à mon poste et tandis que, en quelques mots rapides, je préviens le grand-duc du danger qui nous menace, je me dissimule prudemment derrière le vaste dossier du véhicule.

“ Que se passa-t-il alors ? Il me serait difficile de bien le préciser. J'entendis d'abord le grand-duc qui poussait des imprécations retentissantes, aussitôt suivies de la double détonation de son arme. Tout à coup je me trouvai projeté violemment sur le sol ; le véhicule fut culbuté et, à mes yeux stupéfaits, le grand-duc, exécutant une très élégante cabriole vint retomber de tout son poids sur ma maigre personne. Je crus que j'étais tué du coup, d'autant que Son Altesse, dans sa fureur, me labourait les mollets de terribles coups de talon.

“ Vous dépeindre la colère de mon maître serait chose impossible. Dès que nous fûmes dépêtrés l'un de l'autre, que j'eus redressé la chaise roulante et que j'y eus, non sans peine, réinstallé Son Altesse, Celle-ci me traita d'animal, de crétin et d'autres aménités que je passe sous silence.

“ En vain je m'excusais et tâchais de lui décrire le mieux que je pus l'aspect de la terrible bête qui venait de nous assaillir et dans laquelle j'avais bien reconnu le monstrueux aurochs de nos forêts.

“—Monsieur, me dit-il, vous êtes un imbécile et votre aurochs était un^e vache, qui, frappée de mon plomb à bout portant, doit expirer en ce moment sous ce taillis. Mais comme je ne veux pas être aussi ridicule que vous, je tiens à ce que la bête tuée par moi soit ce que vous avez cru qu'elle était. Vous m'entendez.”

“ En effet, c'était une vache ! Je la vis fort bien, étendue dans le taillis, tuée par les deux coups tirés avec tant de présence d'esprit par Son Altesse.

“ A demi élopé, je réussis à pousser le grand-duc hors de la forêt, et dès que les gentilshommes nous eurent rejoints, Son Altesse leur raconta avec force détails, tout en fixant sur moi des regards significatifs, qu'il avait tué un aurochs et que je me chargeais de le faire empailer pour orner la grande galerie du palais.

“ Secrètement j'ai fait dépouiller la vache par un mes valets et vous en envoi la peau, hélas ! en fort mauvais état. J'y joins une petite descente de lit qui pourra vous servir à la compléter et à donner plus de vraisemblance à notre petite supercherie.

“ Vous seul pouvez, illustre professeur, me sauver la vie et c'est en vos mains que je me remets. Je sais qu'un aussi grand savant que Van der Tromp ne peut que pratiquer l'oubli des injures.

VAN PIFFERBOUM,
grand-chambellan.”

Van der Tromp posa la lettre en murmurant : “ Il ne sera pas dit que cet imbécile aura eu tort de se fier à moi, quoiqu'il m'ait fait rayer de la liste des invités du grand-duc, sous prétexte que je n'étais qu'un vulgaire empailleur ! ”

Et, étouffant le juste ressentiment d'un génie méconnu, Van der Tromp fabriqua en huit jours un aurochs superbe, auquel, pour toute vengeance, il mit des cornes de carf, ce dont personne ne s'aperçut à la cour de Schmalkalde.

ANDRÉ BOURQUIEN.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{ME} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

CHAPITRE PREMIER

(A suivre)

IV — L'ENFANT DE TROUPE

Aménaïde Fleuret n'était pas, au fond, aussi “rosse” que les hommes du 13^e voulaient bien le prétendre ; certes, elle avait un caractère infernal — cela était indéniable — et bien qu'elle ne fût pas Bretonne, elle pouvait, au point de vue de l'entêtement, rivaliser avec son mari ; en sorte que lorsqu'une fois elle était entrée dans un chemin, ni Dieu ni diable n'eussent pu lui faire faire volte-face, alors même qu'en son for intérieur, elle eût reconnu qu'elle avait tort.

Aussi, lorsque, emmené par M. Fabian, Sulpice avait quitté la cantine, Aménaïde était demeurée, durant quelque secondes, immobile, ne revenant pas encore de ce qui venait de se passer.

Parbleu ! si l'explication avait eu lieu sans témoins, entre quatre yeux, il ne serait pas résulté grand dommage d'une gifle envoyée, en admettant même qu'elle eût été reçue.

En ce qui concernait la cantinière, le vieux proverbe français d'après lequel “qui aime bien châtie bien” était d'une exactitude scrupuleuse et Sulpice était depuis bien trop longtemps accoutumé aux façons de faire de son épouse, pour prêter à une gifle plus d'attention qu'elle n'en méritait.

Malheureusement, la voie de fait avait eu lieu publiquement, en présence de témoins, et Mme Fleuret n'eut pas besoin d'une longue réflexion pour se rendre compte des conséquences que pouvait, que devait avoir même ce qui s'était passé.

Cette gifle à laquelle, dans l'intimité, les deux époux n'eussent pensé ni l'un ni l'autre, la main tournée — c'est le cas de le dire — empruntait aux circonstances dans lesquelles elle avait été envoyée, une gravité exceptionnelle ; elle avait trop vécu de la vie du soldat, pour ne pas en avoir pris l'humeur, le caractère, les préjugés, et elle comprenait l'atteinte grave portée au prestige de l'uniforme et des galons par cette malencontreuse calotte.

C'en était fini de l'autorité de Sulpice ; les hommes ne pourraient s'empêcher maintenant de rire en le voyant et tout l'ascendant que lui avaient valu ses croix, ses blessures, ses réengagements, bref, une vie entière passée à l'ombre du drapeau, les doigts qui l'avaient effleuré, si légèrement cependant, suffisaient à le réduire à néant.

La cantinière avait giflé le sergent Sulpice ! Il n'en fallait pas davantage pour que le sergent Sulpice, ridiculisé, fût obligé de quitter le régiment.

Quitter le régiment ! Cette pensée, conséquence logique de son raisonnement, lui remit en tête le souvenir de la discussion qu'elle avait si brutalement dénouée et sa colère première la ressaisit.

Eh bien ! puisqu'il en avait assez du métier, puisqu'il voulait jeter aux orties sa veste bleue, puisque ses baraques lui pesaient, puisque enfin il voulait devenir un civil, il avait un prétexte maintenant et un bon !

Relevant la tête, elle vit devant elle, rangées en demi-cercle, les sous-officiers que le bruit fait par Sulpice avait attirés hors de la salle où ils étaient en train de déjeuner ; ils avaient, passé dans le col de leur veste, le coin de leur serviette, et quelques-uns d'entre eux tenaient encore leur fourchette à la main.

— Eh bien ! demanda Aménaïde en leur lançant des regards furieux, qu'est-ce que vous faites là, vous autres ?

Dans tout autre régiment, ce langage peu parlementaire n'eût pas été accepté, mais au 13^e, la mère Briscart était respectée à l'égard du colonel et, pour dire vrai, plus redoutée que lui ; aussi, les sous-officiers se reculèrent-ils d'un mouvement instinctif, tandis que l'un d'eux répondait :

— Là... là, ne vous fâchez pas, nous croyions qu'il était arrivé quelque chose... et c'est pour ça que nous étions venus...

— Pour ça ! quoi ?... fit-elle agressive... Est-ce que ça vous regarde, ce qui se passe entre Sulpice et moi... et puis qu'est-ce que vous avez vu, qu'est-ce que vous avez entendu ?

Un fourrier, croyant adoucir la bonne femme, lui dit alors :

— Après tout... si vous lui avez envoyé ça... c'est qu'il le méritait, n'est-ce pas ?

Pour le coup, la cantinière éclata ; les bras croisés, rouge de colère, les yeux flamboyants, elle marcha sur celui qui venait de parler.

— Mérité !... mérité !... un homme comme lui !... et c'est vous, sergent Rousselet, qui dites ça !... On voit bien que vous n'êtes qu'un bleu... qu'un godillot !... Le sergent Sulpice... trois baraques... cinq campagnes... la médaille militaire... deux citations à l'ordre du jour... vingt-cinq ans de service... Mais, gamin que vous êtes, la vie du sergent Sulpice, c'est l'histoire du 13^e depuis la guerre d'Italie... Oser dire qu'il a mérité une calotte, lui !...

Ahuri, le fourrier balbutia :

— J'ai dit ça... parce que je supposais, madame Aménaïde, que du moment que vous aviez fait la chose, c'est qu'apparemment vous étiez dans votre droit...

Mais ces explications malheureuses ne faisaient qu'exaspérer davantage la mégère, qui clama :

— Dans mon droit !... Est-ce que ça vous regarde... c'est mon affaire et pas la vôtre... Allez donc voir dans la salle si j'y suis !...

— Ah ! et puis, zut !... fit l'un des sous-off, avec tout ça, le frichti va être froid...

—Et vous pourrez bien aller vous plaindre à Rome, mes bons-hommes ; fallait manger au lieu de venir vous ballader par ici...

Les ayant accompagnés de ces mots lancés à pleine voix, la cantinière retourna à son fourneau, sur lequel le marc de café coulait à flots, grésillant et empestant la pièce, tandis que le morceau de viande qui devait composer le déjeuner offert par Sulpice à M. Fabian, entièrement carbonisé, mettait dans l'air une fumée qui n'était rien moins qu'odorante.

—Bon sang de bon sang!... grommelait Aménaïde en tourmentant ses casseroles avec un vacarme infernal... voilà une journée qui commence bien!...

Elle jeta la viande, inutilisable, dans la boîte aux ordures, remit le marc de café dans une autre casserole, procéda elle-même au lavage du poêle, tandis que l'aide-cantonnier, un fricoteur de la 2e du 3, riait sous cape dans un coin.

Enfin les dégâts prestement réparés et le café des sous-officiers une fois servi, Aménaïde put respirer ; s'étant épongé le front, elle se versa un grand verre d'amer citron, c'était sa boisson préférée, et, assise au comptoir, se mit, pour changer un peu le cours de ses idées, à faire ses comptes du mois écoulé.

Depuis vingt minutes, environ, elle était plongée dans ses additions, n'ayant même pas répondu lorsque les sous-officiers, leur verre de cognac avalé, avaient quitté la cantine, lui souhaitant le bonjour, lors-que une voix demanda :

—Madame Aménaïde, s'il vous plaît...

L'intonation était douce, et, en plus, l'accent était inconnu ; c'est pourquoi, suspendant sa plume, — bien qu'elle fût au milieu d'une opération, — la cantinière releva la tête et, voyant un officier devant elle, se mit debout, instinctivement, ayant, tout comme un trouper, le respect du galon.

—Vous demandez, mon lieutenant ? fit-elle avec un sourire aimable...

C'était un tout jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine, petit blond, avec un soupçon de moustache ombrant la lèvre supérieure, une lèvre moqueuse, soulignant à merveille l'expression du regard qui luisait dans l'œil bleu, pas très grand, mais très intelligent. Encadré d'une toison de cheveux coupés ras, si soyeux qu'ils avaient des reflets de peluche, le front était haut et large, dénotant des aptitudes naturelles remarquables ; quant à l'ensemble de la physiologie, c'était celle d'un gamin de Paris, enjouée, gouailleuse ; et il semblait qu'en ce moment, elle fut plus enjouée et plus gouailleuse que de coutume.

—Madame Aménaïde, répéta-t-il en portant militairement la main à son casque colonial, cantinière au 13e zouaves...

—C'est moi, mon lieutenant, qu'y a-t-il pour votre service?...

Alors, avançant prestement les bras par-dessus le comptoir, l'officier empoigna à deux mains la tête de la cantinière et, l'attirant à lui, l'embrassa fortement sur les deux joues, disant

—Pour mon service... pas autre chose que ça!...

La stupéfaction de Mme Fleuret fut telle qu'elle demeura un bon moment immobile, considérant de ses regards ahuris le jeune homme qui la fixait de ses prunelles pleines de malice.

—Mais, mon lieutenant... mon lieutenant... balbutia-t-elle, rajustant son chignon un peu déplacé dans cette si subite accolade...

—Eh bien ! quoi, mon lieutenant?... répéta le jeune homme qui, s'amusant beaucoup de l'ahurissement de la bonne femme, ne s'empressait guère de lui expliquer le mystère de la familiarité dont il venait d'user à son endroit.

Mme Fleuret n'en revenait littéralement pas ; bouche bée, les yeux arrondis, grands comme des soucoupes, elle regardait l'officier faisant de visibles mais inutiles efforts pour trouver dans un coin de sa cervelle quelque chose la mettant sur la voie.

Ce que voyant, et prenant en pitié les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur le front de la bonne femme :

—Comment ! fit-il, on n'a pas plus de mémoire que ça, maman Aménaïde?...

Ce terme que n'employaient à son égard que ses tout intimes fit faire un léger haut-le-corps à la cantinière stupéfiée.

—Maman Aménaïde... répéta-t-elle d'un ton un peu raide ; pour sûr, mon lieutenant, que, vu mon âge, je pourrais être votre mère... n'empêche que je me permettrai de vous faire observer respectueusement...

L'autre lui coupant la parole :

—Respectueusement... à moi... Ah ! voilà un respect que vous n'aviez pas, il y a dix ans, lorsque je vous chipais des paquets de biscuits ou des tablettes de chocolat... et que vous m'envoyiez votre balai dans les jambes...

Ces mots furent pour la cantinière une révélation ; sa bouche se fendit dans un large sourire, ses yeux s'exorbitèrent au point qu'ils avaient pris l'aspect de boules de loto, et ses bras, cassés par la surprise, tombèrent ballants, le long du corps.

—Pierre Ladret!... balbutia-t-elle.

—Allons donc ! s'exclama-t-il... Ah ! ça a été dur!...

Et riant d'un rire qui trahissait la nature bon enfant qu'il était le jeune homme ajouta :

—Je suis donc si changé que ça?...

—Dame... écoutez donc... dix ans, mon lieutenant...

—Mon lieutenant!... Avez-vous fini, maman Naïde ! voulez-vous bien m'appeler autrement que ça...

—Mais pourtant, les galons... insinua-t-elle d'une voix qui prouvait qu'au fond elle brûlait d'envie de donner au jeune homme un qualificatif moins en rapport avec la discipline.

L'officier dit alors comiquement :

—Si vous récidivez... je vous appelle Mme Fleuret et je consigne votre cantine à tout le quartier.

Puis, changeant de ton.

—C'est égal... c'est tout de même vexant de n'être pas plus reconnu que ça, en revenant dans sa famille... Mais, ah ça ! vous saviez pourtant que je devais venir...

—Moi!... le savoir... comment veux-tu, mon Pierrot...

Mais, suffoquée elle-même par son audace, elle balbutia :

—Oh ! je te demande pardon, mon lieutenant, ça m'a échappé.

—Et tâchez de continuer... sinon c'est votre mari qui paiera la casse... je le rends responsable de votre respect et je lui flanque huit jours...

La seule allusion à Sulpice que venait de faire le jeune homme suffit à rappeler Mme Fleuret à la situation que la surprise d'abord, le contentement ensuite lui avaient fait oublier.

—Et avec une aigreur qu'elle ne prit même pas la peine de chercher à dissimuler, elle répondit :

—Et c'est à Sulpice que vous avez écrit, ça ne m'étonne plus !

Pierre Ladret éclata de rire, amusé par les souvenirs lointains de son enfance, les oreilles soudainement bourdonnantes des échos de disputes, de récriminations qui déjà, à cette époque, emplissaient l'existence du ménage Fleuret.

—Comment ! s'exclama-t-il, ça dure toujours?... Pauvre papa Sulpice...

—C'est ça, plaignez-le... faites comme les autres. C'est lui la victime et non le bourreau.

—C'est un si brave homme!... eut la malencontreuse idée de dire le jeune homme.

Aménaïde se redressa — tel un coq sur ses ergots — et, le visage enflammé, les yeux luisants, elle clama :

—Alors, moi, qu'est-ce que je suis donc ?

—Mais vous êtes une brave femme aussi, maman Naïde, répliqua Pierre en lui prenant les mains dans un geste amical, seulement, vous, voyez-vous, ce n'est pas la même chose ; lui, c'est pour ainsi dire comme un chou à la crème dans lequel on mord tout de suite à belles dents, tandis que vous... tenez, supposez que vous, vous êtes l'amande, la châtaigne, très bonne, très savoureuse ; mais, dame ! avant de la croquer, il faut d'abord se piquer les doigts...

Cette comparaison dérida un peu le visage renfrogné de la cantinière.

—N'empêche, grogna-t-elle, qu'il aurait pu me prévenir...

—Maintenant, fit l'officier en réfléchissant, je me demande s'il a reçu ma lettre ; je l'ai mise à Marseille le matin même du jour où nous avons reçu par télégramme l'ordre d'embarquer... et le transport n'a dû arriver ici que quelques heures à peine après le paquebot de la Transatlantique... donc, il se peut très bien que j'ai devancé le vague-mestre...

Puis, regardant autour de lui avec sur son visage la satisfaction que l'on éprouve à retrouver le cadre dans lequel on a vécu.

—Ça n'a pas changé ici... murmura-t-il.

—Il n'y a que moi qui ai vieilli, comme tu vois, fit Aménaïde.

—Vieille, vous!... s'écria Pierre ; vous ne vous faites pas de compliments ; plus je vous regarde et plus je me figure que c'est d'hier que je suis parti.

La cantinière lui passa la main sur la joue dans une caresse maternelle, balbutiant, le sourire aux lèvres :

—Enjôleur, va!...

—Mais non, je dis la vérité et c'est bien fâcheux que je ne reste pas jusqu'à dimanche, car ça m'aurait fait plaisir de vous voir, à la parade, défilant avec votre uniforme...

Une ombre passa sur le front d'Aménaïde.

—Pas jusqu'à dimanche!... Pas longue ta permission...

Les sourcils de l'officier se haussèrent.

—En permission... moi ! s'exclama-t-il en riant :

Puis, se rappelant soudain :

—C'est vrai... puisque vous n'avez pas reçu ma lettre, vous ne pouvez pas savoir... Je vais à Tamatave...

La cantinière leva les bras au plafond.

—Tamatave... à Madagascar!... clama-t-elle.

—A Madagascar... oui, maman Naïde ; hein ! croyez-vous que c'est de la veire ; au régiment à peine depuis deux mois... on tire au sort... et crac...

Il ajouta, le visage animé, un éclair dans les yeux ;

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

— Je veux que le diable me croque si je ne rapporte pas quelque chose de là-bas... Oh ! ça m'est égal... la croix ou bien le second galon...

S'interrompant, il demanda :

— Mais... le sergent n'est donc pas au quartier ?... Non... savez-vous s'il va tarder à rentrer ?...

D'une voix subitement aigrie, la cantinière riposta :

— Le sergent ! le sergent !... Mon Dieu, tu n'en mourras pas pour l'attendre un peu... tu t'ennuies donc avec moi !... Ah ! il est vrai que je ne suis pas Maman Sulpice, moi... et dame !...

Pierre la regardait souriant, avec de l'affection plein les yeux.

— Toujours jalouse, donc !...

Comme il achevait ces mots, un pas précipité se fit entendre dans le couloir et la haute silhouette de Sulpice apparut dans l'encadrement de la porte.

— Pierre ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Il ouvrit les bras pour recevoir et serrer sur sa poitrine le jeune homme qui avait couru vers lui, balbutiant, lui aussi très ému :

— Papa Sulpice !...

Mais, brusquement, le vieux soldat dessera son étreinte, saisi de respect à la vue de l'uniforme, des galons d'or et des ancras brodés au collet, et se reculant d'un pas.

— Ah ! pardieu... mon lieutenant, murmura-t-il... par-lon...

Mais le jeune officier, lui saisissant les mains, s'écria d'un ton de reproche :

— Vous aussi ?... Etes-vous fou !... Ne suis-je donc plus pour vous Pierre Ladret, votre favori, votre Benjamin, et est-ce parce que, grâce à vos bons conseils, j'ai enfin décroché cette fameuse épaulette dont vous me vantiez les mérites, quand j'étais petit, que vous devez moins m'aimer...

Le sergent, un peu troublé par cette argumentation, riposta :

— Moins vous aimer !... Oh ! mon lieutenant, pouvez-vous croire ?... Seulement, n'est-ce pas, il y a la hiérarchie... le respect...

— Allons ! la même histoire que maman Naïde !... Et si je n'en veux pas de votre respect... si je ne veux que votre affection ?...

Les grosses moustaches de Sulpice se hérissèrent dans une moue significative.

— Vous ne pourrez pas empêcher que je ne sois sergent et vous lieutenant, et que par suite...

— Oui... le salut, n'est-ce pas ?... pourquoi pas la position rectifiée à deux pas... et puis "le fixe" dans les chambres ?... Sergent Fleuret, vous me faites beaucoup de peine...

Ce fut au tour du vieux sous-off à serrer, dans ses grosses mains rudes, les fines mains gantées de blanc de l'officier.

— Eh bien ! écoute, petit Pierre, fit-il en baissant la voix, quand nous serons seuls, oui... je ferai comme tu veux... parce que, enfin, du moment que je suis pour toi papa Sulpice, et que tu le permets... eh bien ! cela me fera plaisir de te tutoyer, de parler d'autrefois... Mais quand il y aura du monde... laisse-moi t'appeler "mon lieutenant" ; je suis fier de ton épaulette comme si s'était grâce à moi que tu la portes... et, nomme ça de la bêtise... ce titre de lieutenant que je te donne, ça me produit sur la langue l'effet de quelque chose de très doux que j'avalerais...

Il était tout rouge, le brave Sulpice, de parler ainsi, sentant qu'il devait avoir l'air idiot de débiter de semblables balivernes ; mais il disait la vérité et depuis un instant qu'il était là, il attachait sur l'officier ses gros yeux dans lesquels luisait plus que du contentement, une vanité extraordinaire.

Ainsi que très franchement il venait de le déclarer à Pierre Ladret, il lui semblait qu'il était bien un peu pour quelque chose dans ces pattes d'épaulettes, dans ces galons, dans ces ancras, dont les fils d'or, tout neufs, étaient brunis déjà par les embruns de la mer.

Très ému, le jeune officier, lui serrant les mains, répondit :

— Mais non, papa Sulpice, ce ne sont pas des bêtises ce que vous dites, et si je suis aujourd'hui tel que vous me voyez, vous pouvez bien vous vanter d'avoir en partie taillé mon uniforme ; je me souviens encore du frisson qui me passait dans le dos quand vous nous racontiez des histoires, en promenade... surtout la guerre de 70... et cette fameuse bataille de Froeschwiller ! Il y a des moments où je crois y avoir assisté...

Il se mit à rire, d'un beau rire franc, sonore, et ajouta :

— Vous faisiez tout... l'infanterie... la cavalerie... l'artillerie, imitant les coups de canon, les sonneries des trompettes et les roulements de tambour...

— Je faisais la vieille bête, quoi !... grognait Sulpice qui rayonnait de joie à voir si vivants dans la mémoire de celui qu'il appelait son fils ces menus souvenirs de l'enfance...

— Mais non, répondit le jeune homme avec une soudaine gravité, vous faisiez votre devoir, mon brave papa Sulpice, votre devoir de troupière et de Français ; vous faisiez passer en nous cet amour passionné du drapeau auquel vous avez consacré votre vie... Aussi regardez les résultats : presque tous les enfants de troupe du 1^{er} se sont devenus ou deviendront sinon quelqu'un, du moins quelque

chose ; je ne parle pas de moi, que la chance a favorisé dans mes examens... mais Ledru, Rollin, à Polytechnique ; Dardel, Gautier, Ligneau, à Saint-Maixent ; Riellet, adjudant, et bien d'autres !

Il lui serra les mains encore une fois, mettant dans cette étreinte tout ce qu'il avait en lui d'affection quasi-filiale.

Celui-ci, l'ébahissement des premiers instants passé, dit alors, en montrant la lettre qu'il venait de tirer de sa poche.

— Tu pars !... Tu vas là-bas !... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on se battra et que je suis bien content d'en être, voilà...

Subitement, la voix du jeune homme avait perdu son éclat, même cet accent de franchise qui eût suffi à la faire distinguer entre toutes, et il y avait dans l'intonation brève, dans le scandement nerveux des mots, quelque chose qui trahissait un trouble profond.

— Mon lieutenant, il y a anguille sous roche... bougonna Sulpice. Tu ne dis pas la vérité...

Aménaïde, qui, durant tout l'entretien, avait feint de se désintéresser entièrement de ce que disaient les deux hommes, astiquant son comptoir avec rage, déplaçant ses bouteilles bruyamment, remuant ses casseroles, s'écria en ce moment :

— Quand vous aurez fini, vous le direz... et on pourra voir si le petit veut manger un morceau...

Le jeune homme saisit avec empressement cette occasion de détourner la conversation, et répondit :

— Ma foi, maman Naïde, ça ne serait pas de refus... Quoique j'ai déjeuné avant de débarquer, comme il était de très bonne heure, mon estomac est dans mes talons.

Radicieuse, la cantinière ouvrit une porte donnant dans un recoin qui lui servait de salle à manger et dit :

— Entre là !... Nous allons boulotter tous les deux... comme des amoureux...

— Tous les deux !... Eh bien ! et le sergent ?

Aménaïde s'immobilisa, la face sombre, la paupière baissée, masquant le regard, tandis que, entre ses dents elle grognait :

— Monsieur, sans doute, a mangé en ville avec son ami Fabian...

Et Sulpice, dont le visage s'était soudainement transformé, à lui aussi, s'empressa de répondre :

— Oui... oui... j'ai déjeuné...

Riant malicieusement, car il supposait qu'il s'agissait d'une de ces chicanes semblables à celles de son enfance, Pierre les regardait l'un après l'autre.

— Quoi !... On se boude ?... On refuse de trinquer ensemble ?... Un jour comme celui-ci !... Je ne peux pourtant pas me couper en deux pour vous faire plaisir... alors je n'ai plus qu'une chose à faire : m'en aller...

Et, comme il esquissait une fausse sortie, tous les deux firent mine de le retenir.

— Si tu savais... murmura Sulpice.

— C'est très grave, dit à son tour Aménaïde.

Le jeune homme sentit, au tremblement de leur voix, à la contraction de leur face, qu'en effet la brouille était sérieuse ; néanmoins, tentant de plaisanter, il s'exclama :

— Si grave que cela !... Assez grave pour ne pouvoir s'arranger en y mettant un peu de complaisance ?...

— Si tu veux... je te fais juge !... déclara le sergent.

— Entre vous deux !... Non, par exemple...

Alors, la cantinière, s'avancant, lui dit :

— Si... mon lieutenant ; il faut que vous soyez juge... c'est moi qui vous le demande instamment.

On sentait que sa gorge était contractée par l'émotion, ne laissant passer qu'avec peine une voix sourde et tremblante.

— Entrez là... et toi aussi ; nous causerons sans être dérangés...

Les yeux de l'officier cherchèrent ceux de Sulpice, et comme le vieux soldat acquiesçait d'un signe de tête, Pierre franchit le seuil de la petite pièce, où bientôt ils se trouvèrent tous les trois assis autour de la table.

— Alors, mes bons amis, fit le jeune homme, tentant de prendre à la blague ce rôle de juge qui lui était dévolu, me voici transformé en commissaire de police ; soit, mais dépêchez-vous de me raconter votre petite histoire, pour qu'après le prononcé de ma sentence, nous puissions déjeuner... car je meurs de faim.

Il mentait : son appétit s'en était allé soudainement, à voir ces mines sombres, ces regards attristés ; mais il ne pouvait, quand même, croire que ce fût aussi sérieux et puis, il les savait tous deux gens de cœur et il espérait bien, après quelques bonnes paroles, les voir se donner la main.

— Voyons, dit-il, qui est-ce qui commence ?

— Moi, mon lieutenant, dit tout de suite Aménaïde, c'est moi qui ai tort et Sulpice serait encore assez bête pour ne pas vous dire la chose comme elle s'est passée...

Et de fait, le vieux sergent, déjà ému par la franchise de sa femme, grognait :

— Fort... oui et non... car, au fond, comme me disait tout à

L'heure le commandant Guiseard, y a pas de quoi fouetter un chat. . .

—Eh bien ! alors. . . fit Pierre.

La cantinière hochait la tête.

—Possible, murmura t-elle ; n'empêche, mon vieux, que va falloir prendre un parti. . . car pour rester ensemble. . . bernique ! . .

Le jeune homme sursauta.

—Vous séparer ! . . . Ah ça. . . elle est folle ! . . . Pourquoi ? . . . Qu'est-ce qui s'est passé, puisque le commandant lui-même. . .

—Le commandant est une vieille bête, répliqua Aménaïde ; mais vous, mon lieutenant, vous allez comprendre la chose ; nous nous sommes disputés, avec Sulpice. Vous me connaissez, je suis nerveuse, emportée, et souvent mes mains vont plus vite que la cervelle. . . mais au fond, allez, je ne suis pas aussi mauvaise que j'en ai l'air. . .

—Mais vous n'avez pas besoin de vous défendre, ma chère madame Fleuret, répliqua Pierre en souriant ; je vous connais. . . et lui aussi, vous connaît. N'est-ce pas, père Sulpice ?

Le sergent faisait, depuis un instant, de surhumains efforts pour masquer l'émotion qui l'empoignait, il étirait sa moustache, caressait sa barbe, la poitrine si oppressée, qu'il balbutia :

—Certainement. . . ma vieille. . . on sait ce que tu vaut. . .

—Par malheur. . . poursuivit Aménaïde, j'ai eu la main trop lestée et je lui ai envoyé une gifle. . . à lui. . . devant témoins. . . en sorte qu'à l'heure qu'il est. . . tout le monde dans le régiment sait la chose. . . et ce soir, en ville. . . on aura appris que le sergent Sulpice Fleuret. . . Bref, ce sera la fable de la garnison et des civils. . . et je te dis, moi, que ça ne peut pas aller. . .

Durant qu'elle parlait, Pierre avait, à plusieurs reprises, froncé les sourcils, et quand la bonne femme se fut tue, il garda le silence, durant quelques secondes, claquant des lèvres et martelant de ses doigts le rebord de la table.

—Hein ! . . . vous voyez, mon lieutenant, fit la cantinière qui l'examinait anxieusement, vous voyez que nous ne pouvons pas rester comme ça ; . . . il n'y a qu'une chose à faire. . . c'est que j'aille trouver le colonel et que je lui dise que je quitte ma cantine. . . C'est moi qui ai eu tort. . . c'est à moi de m'en aller. . .

Sa phrase, commencée d'une voix ferme, s'était terminée, presque inintelligemment, étranglée par un sanglot.

—Mais non. . . mais non. . . dit Sulpice ; c'est à moi de partir. . . d'ailleurs, c'était mon intention. . . puisque c'est précisément à cause de ça. . .

—Toi ! s'exclama-t-elle, quitter le 13e ! . . . ton régiment ! . . .

—N'est-ce pas le tien, à toi aussi ? répliqua-t-il.

—Mon lieutenant, interrogea la cantinière, vous savez la chose ; maintenant, que pensez-vous ? . . .

Le jeune homme avait l'air tout triste.

—Je pense, mes pauvres amis, que ce qui arrive est très malheureux. . . vous vous aimez bien. . . vous avez passé vingt-cinq ans côte à côte. . . et pourtant, ce qui est fait est fait. . .

—Qu'est-ce que je disais ! je vais aller parler au colonel.

—A quoi bon. . . puisque je voulais m'en aller. . .

—Nous avons pris Pierre comme juge. . . c'est à lui de décider. . .

—Je pense, moi, dit alors le sous-lieutenant, que le sergent Fleuret appartient au 13e, qu'il fait partie des cadres et que c'est lui qui doit rester.

V — LE SECRET DE PIERRE LADRET

Le soir, Sulpice et Pierre Ladret avaient pris le train ensemble pour Bougie : le transport devait lever l'ancre à une heure du matin, et le jeune officier devait être rentré à bord avant minuit.

Comme bien on pense, le vieux sergent avait tenu à faire jusqu'à la dernière minute la conduite à "son enfant".

—Ah ! si tu m'avais laissé faire, lui avait-il dit en revenant de chez son capitaine, qui, séance tenante, lui avait accordé une permission de quarante-huit heures, c'est jusque là-bas que je t'aurais accompagné. . .

Mais alors, il avait suffi au jeune homme de répéter au briscart le langage que celui-ci lui tenait bien des années auparavant, lui parlant du régiment, "cette grande famille", du drapeau, "ce glorieux emblème", pour que l'autre, courbant la tête, acceptât la sentence de Pierre.

Celui-ci, avant de gagner la gare, était allé dire adieu à Mme Fleuret ; en serrant dans ses bras ce beau garçon qu'elle avait, pour ainsi dire, élevé et qu'elle ne devait peut-être plus revoir, la brave femme sentit se fondre son cœur, d'enveloppe si coriace cependant, et pleura.

—Bien quoi ! . . . bien quoi ! . . . maman Naïde ? murmura le jeune homme, gagné lui aussi par cette émotion ; qu'est-ce qui vous prend ? . . . ne dirait-on pas qu'on se quitte pour toujours ! . . .

—Sait on jamais ! grommela t-elle en hochant la tête ; les balles, c'est si traître ! . . .

—Bast ! . . . j'ai idée, voyez-vous, que les tireurs malgaches doivent

être de piètres tireurs et qu'il n'y en a pas beaucoup parmi eux qui auraient droit au "cor de chasse".

Il tentait de plaisanter pour chasser un peu la tristesse de cet adieu ; mais, au fond, sans qu'il voulût se l'avouer, il était ému : non pas, certes, que la perspective des balles évoquées l'impressionnât le moins du monde, — c'était un vrai soldat, que l'idée d'une blessure, de la mort même, ne pouvait impressionner ; — mais cette séparation, il l'assimilait à celles qui, dans les premiers temps qu'il était au Prytanée, suivaient les grandes vacances et où il se figurait qu'il ne reverrait jamais ce couple de braves gens qui l'avaient élevé.

Pour lui si jeune, ils semblaient plus vieux qu'ils ne l'étaient en réalité et un an sur leurs têtes lui faisait l'effet d'un siècle : douze mois, c'est si long ! Il peut, en cet espace de temps, survenir tant d'événements ! la mort ne les frappera-t-elle pas durant cet intervalle ?

Cette fois, une autre pensée venait se greffer sur cette préoccupation : ils allaient se séparer ; comment allaient-ils prendre cette séparation ? elle surtout qui avait vécu depuis des années et des années dans cette caserne, dont chaque pierre, pour ainsi dire, évoquait un souvenir ; c'était une moitié d'elle-même assurément qu'elle allait laisser derrière elle, et il comprenait le déchirement qu'en devait ressentir la pauvre femme.

Et lui ! bien qu'elle ne lui fit pas l'existence précisément douce bien qu'il ne se passât pas de jours qu'il ne gémit contre le fardeau, que faisait peser sur ses épaules cette épouse revêche et criarde, il était comme ces chevaux qui, durant leur vie, ont tiré par les routes une lourde carriole et qui, subitement dételés, cherchent le tombeau auquel ils étaient attachés.

Les criailleries de la cantinière, ses jurons faisaient partie de l'existence de Sulpice ; il y était habitué, et comme l'habitude, même aux choses désagréables, est une seconde nature, il lui arriverait forcément plus d'une fois de soupirer après l'époque où, le soir, l'extinction des feux ayant sonné et tout reposant dans la caserne, il fumait philosophiquement sa pipe, somnolant, l'oreille bercée par les bougonnements de sa femme.

Done, d'un côté comme de l'autre, il y aurait souffrance, aiguë et profonde, quelque dissimulée qu'elle fût ; comment la supporteraient-ils ?

Et voilà pourquoi le jeune homme, en dépit de la désinvolture apparente avec laquelle il acceptait ce départ, se sentait le cœur doublement serré.

Ils restaient là maintenant, en face l'un de l'autre, les mains dans les mains, se regardant aux yeux, sans rien dire, devinant leurs pensées réciproques, sans que leurs lèvres eussent besoin de les exprimer.

—Alors ! . . . tu embarques demain matin ! . . . et lui t'accompagne ! . . .

—Il est allé chercher une permission pour venir avec moi jusqu'à Bougie.

Elle soupira et il l'entendit qui murmurait :

—Il a de la chance. . .

Le jeune homme regarda le coucou de bois, accroché au mur, entre deux lithographies, et dit :

—Voilà l'heure qui s'avance. . .

La cantinière tressaillit, un frisson passa sur sa face parcheminée dont les muscles se contractèrent.

—Ah ! . . . fit-elle simplement, tandis que ses doigts secs et nerveux se nouaient plus étroitement à ceux de Pierre.

Mais, brusquement, elle s'écarta de lui, fouilla dans son corsage et en tira un mauvais petit portefeuille en cuir verni, aux angles d'acier nikelé, tout neuf, et qui pouvait bien avoir coûté dix-neuf sous au bazar de la grande rue.

—Tiens, mon Pierrot, fit-elle en le lui tendant, prends ça, et surtout n'en parle pas à ce grincheux de Sulpice.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le jeune homme dont les pommettes s'étaient subitement empourprées, tandis que ses sourcils se contractaient sous une impression de mécontentement.

Elle comprit qu'il avait deviné et, la voix adoucie, dans une intonation suppliante :

—Ecoute. . . ne me gronde pas. . . d'autant plus qu'il n'y a pas beaucoup ; va ! . . . ce n'est même pas la peine d'en parler. . . quatre cent cinquante francs ! . . .

—Mais vous n'y pensez pas ! s'exclama-t-il, irrité, en repoussant de la main le portefeuille ; je n'ai pas besoin de votre argent. . . j'ai ma solde. . .

—Ta solde ? . . . mon pauvre petit ! . . . mais qu'est-ce que tu en feras là-bas ? . . . Tu ne sais pas ce que c'est, ces machines-là ? . . . Eh bien ! . . . moi, qui ai fait le Tonkin. . . je le sais. . . Tu seras aussi misérable que tes troupiers, si tu n'as pas le gousset un peu garni. . . si tu ne peux pas te payer du lait concentré, des eaux gazeuses. . .

—Mes troupiers en auront-ils, eux ? interrompit le jeune homme.

—Ce n'est pas la même chose : ils sont plus durs à la fatigue, aux

privations ;... et puis, est-ce de renoncer à ces choses qui améliorera la situation des hommes de ta compagnie. . .

S'entêtant de plus en plus, Pierre répéta :

—Je suis troupiier comme eux ;... et puis, enfin, à quel titre. . . ? Le regard de Mme Fleuret flamboya.

—A quel titre ?... Ah ! mauvais garçon !... qu'est-tu donc venu faire ici, au moment de t'en aller si loin ? Es-tu venu simplement serrer la main de la cantinière du 13^{me}, à laquelle autrefois tu chipais du chocolat et des biscuits, ou bien est-ce maman Naïde que tu es venu embrasser ?...

Une grande émotion lui étreignant la gorge, Pierre ne put que balbutier, lui ouvrant les bras :

—Ah ! maman Naïde !...

Un moment, un long moment, la cantinière demeura serrée contre lui, éprouvant une grande douceur à appuyer sur la tunique du jeune homme sa vieille tête aux cheveux gris, tout près de ce cœur dont les battements retentissaient contre son oreille, tandis que prestement ses doigts glissaient le petit portefeuille entre deux boutons du dolman.

—Comme ça, dit-elle en se relevant, tu seras obligé de penser à moi, chaque fois que tu te paieras une petite douceur. . . Tu vois, ce n'est pas pour toi, c'est pour moi qu'il faut accepter !...

Elle vit le regard du jeune homme qui se coulait, inquiet, vers la pendule et, se raidissant, elle dit d'une voix ferme :

—C'est l'heure ; garçon, il ne faut pas te mettre en retard, va... et reviens-nous vite. . .

—Parbleu !... et avec la croix encore !...

—Je m'en fiche !... tes deux bras et tes deux jambes... c'est le principal !

Elle lui avait crié cela ; car, s'arrachant à l'étreinte de la brave femme, il avait couru vers la porte, et elle, se précipitant sur ses pas, le regardait, les mains appuyées au chambranle, qui traversait la cour hâtivement.

Quand il eut franchi la grille du quartier, elle poussa un gros soupir, attendit qu'il eût disparu au tournant et regagna son comptoir, mais à mi-chemin, rencontrant une chaise, elle s'y affala et, son tablier aux yeux, elle se mit à pleurer.

A l'angle de la caserne, faisant les cent pas sur le trottoir, le jeune homme avait retrouvé Sulpice qui attendait impatiemment ; d'un geste muet, le sergent lui avait montré sa permission, et tous deux, sans rien dire, côte à côte, avaient gagné la gare.

Pendant les premiers kilomètres, ils étaient demeurés en face l'un de l'autre, dans le wagon de 2^{me} classe qui les emmenait vers Bougie, immobiles et muets, regardant par la portière, leurs joues se frottant presque, bien que la nuit, qui venait, noyât déjà le paysage, confondant les champs, les arbres, les maisons. . .

Enfin, comme si cette question lui eût brûlé les lèvres depuis qu'ils s'étaient rejoints, Sulpice demanda :

—Qu'est-ce qu'elle a dit. . . la vieille ?...

Rien. . . qu'est-ce que vous vouliez qu'elle me dise ?... Elle m'a embrassé et m'a souhaité un bon voyage. . .

Sulpice mâchonna un juron ; puis ricana :

—Et c'est tout !... rien de plus ?... Ah ! je m'en étais toujours douté qu'elle était avare !... Il m'avait semblé pourtant, à quelques mots qu'elle m'avait dits. . . Enfin. . . heureusement que je suis là. . .

En disant ces mots, il tirait, de la poche de son pantalon, une bourse de peau, ancienne blague à tabac bariolée de dessins étranges qu'il déposa entre les mains du jeune homme stupéfait.

—Papa Sulpice, heureusement, t'aime bien, mon petit lieutenant. . . et s'il n'a pas des mille et des cent. . . en tout cas, c'est de bon cœur. . .

Pierre fut sur le point de se mettre en colère ; mais le sergent avait une mine si angoissée et les gouttes de sueur emperlant son front prouvaient si bien que, depuis le départ de Constantine, il cherchait dans sa cervelle par quel moyen il pourrait aborder cette question de l'argent, que le jeune homme eut pitié.

—Ah ! papa Sulpice. . . murmura-t-il tout attendri en serrant entre ses mains les mains du sergent.

—Tu acceptes ? s'exclama celui-ci, radieux.

—Le moyen de vous refuser ?... puisque j'ai accepté déjà. . .

Sulpice parut vexé.

—Elle aussi, grogna-t-il, a donc pensé ?...

—Mais oui. . . seulement, elle ne voulait pas que je vous le dise. . . Je lui avais refusé. . . mais cela lui aurait fait trop de peine !

Il eut un grand élan et ajouta :

—Comme vous êtes bons !

—Oui. . . riposta Sulpice, soudainement soulagé d'un grand poids, c'est entendu. . . Maintenant causons. . .

La manière dont il venait de prononcer ces mots était si singulier que le jeune homme les sourcils haussés, le regarda.

—Causons ? répéta-il interrogativement.

Le sergent passa la main sur sa longue barbe, d'un air important, et demanda :

—Tu me crois donc bien bête ?

—Oh ! papa Sulpice !...

—Il n'y a pas de "papa Sulpice" qui tienne, bougonna-t-il ; ce chiffon de papier ne dit pas tout. . .

Et il mettait sous le nez du jeune homme la lettre reçue par lui dans l'après-midi, et toute froissée. . .

Le sous-lieutenant essaya de rire ; mais sa tentative fut vaine et son rire sonna faux, tandis que ses lèvres esquissaient une grimace. . .

—La vérité ! répéta-t-il ; mais elle est simple comme tout ; je vous écris que je suis affecté au 2^{me} de marine, à Cherbourg, et qu'en même temps j'ai la veine d'être désigné pour Madagascar. . .

—... Que tu comptes — le transport devant faire escale à Bougie pour embarquer du matériel — pousser jusqu'à Constantine et pouvoir nous embrasser : Oui, oui. . ., je suis lire, il y a ça. . ., bougonna le vieux. Seulement, ce n'est pas ce qu'il y a qui m'occupe. . . C'est ce qu'il n'y a pas. . .

Pierre avait l'air tout troublé ; néanmoins, il tenta de faire bonne contenance.

—Je ne comprends pas. . .

—Vraiment !... Eh bien ! je vais te faire comprendre.

Le sergent étala sur son genou le chiffon de papier dont il effaça le pli tant bien que mal dans la paume de sa main ; puis se levant, s'allait mettre tout debout sous la lampe qui éclairait d'une lueur vague le compartiment.

—Donc, je pars. . . je vais me battre. . . enfin ! il y a si longtemps que, la nuit, je rêve aux coups de baïonnette dont papa Sulpice a bercé mon enfance. . . Ce que je voudrais, ce serait tomber dans une charge !... C'est si beau. . . et puis, après tout, ce que la vie a de gai. . ."

Ayant lu, soulignant à dessein ces derniers mots, le vieux sergent fourra la lettre dans sa poche, et revint s'asseoir devant l'officier.

—Eh bien ! fit-il en hochant la tête. . .

—Eh bien !... quoi ?...

Sulpice eut un haussement d'épaules furieux, frappa du talon contre le plancher du wagon ; puis subitement, sa colère se fondant en un grand apitoiement, il prit les mains du jeune homme, se pencha vers lui et le couvrit du regard :

—Pierre, dit-il d'une voix grave, dans laquelle il y avait une grande émotion, Pierre, tu es malheureux.

Le jeune homme sursauta :

—Malheureux !... moi !... quelles idées vous mettez-vous en tête ?...

—Des idées vraies. . .

—C'est sur la dernière ligne de ma lettre que vous vous imaginez cela, je parie ! s'écria Pierre dont un pli profond creusait le front.

—Est-ce qu'à ton âge, on parle comme ça de mourir ?

—On est soldat, c'est pour ça. . .

—Sauf le respect que je te dois, mon lieutenant, non, ce n'est pas pour mourir qu'on est soldat. . . Pour se battre, oui, pour faire triompher le drapeau, oui. . . Mais, que diable, on est jeune. . . c'est pour vivre, pour jouir de la vie. . .

—A Saint-Cyr, on ne vous donne pas un brevet d'invulnérabilité, ricana l'officier.

—Ah ! ne plaisante pas, mon Pierrot. . ., si tu savais quel coup ce chiffon de papier m'a donné dans la poitrine. . . Mourir à ton âge ?... Mourir dans une charge !... Mais, mon pauvre enfant. . ., t'imagines-tu ce que doit être la mort d'un pauvre sous-lieutenant ?... Ah ! quand on est colonel. . . ou général. . . qu'on n'a plus aucune satisfaction à attendre. . . qu'on s'offre celle-là. . . Mais, toi. . ., toi !...

Il y avait une telle angoisse dans la manière dont étaient prononcés ces mots que le jeune homme s'en trouva tout ému.

—Voyons, voyons, papa Sulpice, dit-il, ce n'est pas sérieux ; pour une phrase écrite sous le coup d'un mouvement de mauvaise humeur. . .

Le vieux secoua la tête :

—De la mauvaise humeur, toi ! si gai, si boute-en-train, si philosophe ; à d'autres, mon garçon !... Non, il y a quelque chose. . . quelque chose de grave même. . . qui te pousse à partir là-bas. . .

Pierre se croisa les bras.

—Alors, vous ne croyez pas que de me sentir un sabre au flanc, cela me démangeait de voir si la pointe en était bonne ? plaisanta-t-il.

—Non. . ., je ne le crois pas. . ., tu vois que je suis franc et tu vas me dire de quoi il retourne. . ., tu entends. . ., tu vas me le dire. . .

—Mais puisque je vous répète. . .

—Tu mens. . ., voyons. . . ce n'est pas une punition. . ., une réprimande. . ., je te connais et je sais que tu es incapable ;... une question de jeu. . . peut-être ; tu as joué. . ., tu as perdu. . . oui, c'est ça, n'est-ce pas. . . tu dois de l'argent. . . beaucoup, hein ?...

—Ah ! non ! s'exclama Pierre. . ., ce n'est pas ça. . . Je n'ai jamais touché une carte. . .

—Ce n'est pas ça... donc, c'est autre chose!... Quoi?... mais quoi?... parle donc; si tu as un recet, confie-le moi, il sera moins lourd à porter.

Le jeune homme poussa un soupir.

—À quoi bon? murmura-t-il, puisque je pars...

—Tu pars... grommela Sulpice... mais je ne veux pas que tu restes là-bas... je veux que tu reviennes... entends-tu... d'ailleurs, si tu ne revenais pas, tu serais un ingrat: tu n'es pas seul, il y a deux vieux qui t'aiment bien... qui pensent à toi et qui, s'il t'arrivait quelque chose, seraient capable de descendre la garde...

L'émotion de Pierre allait croissant.

—Voyons, voyons, papa Sulpice, dit-il, il ne faut pas être tragique; comme je disais tout à l'heure à maman Naïde, toutes les balles ne nous trouvent pas.

...—Même quand on les cherche, n'est-ce pas? alors, c'est quelque chose que tu ne peux pas me dire!...

Le sourcil du jeune homme se froncèrent.

—Qu'allez-vous supposer? non, quelque chose que je ne veux pas vous dire.

Sulpice, devant cette volonté, — bien qu'il la sentit faiblir, — se rencoigna et, les bras croisés sur la poitrine, s'enferma dans un mutisme farouche.

—Voyons... voyons... il ne faut pas m'en vouloir, fit le jeune homme, après un assez long silence; puisque c'est une chose à laquelle vous ne pouvez rien...

—Qu'en sais-tu?

—C'est ainsi, cependant...

Revenant à la charge, le vieux demanda:

—C'est-y une question d'argent?

Croyant mettre un terme à l'entêtement de Sulpice, Pierre repliqua:

—Eh bien! oui; là, êtes-vous content?

—Tu as des dettes!...

—Si ce n'était que cela, riposta le jeune homme.

—Ta solde est insuffisante et ce que je t'envoie...

Rempli de confusion, Pierre protesta:

—Oh! je vous en prie, ne parlez pas de cela; si vous saviez comme votre bonté me rend honteux.

—Mais, comme je t'ai expliqué, c'est de ma part pur égoïsme; si tu savais comme le petit mandat que je mets à la poste me rend heureux, moi; j'y pense trois jours avant, et trois jours après, jusqu'à ce que soit passée l'époque où tu as dû le recevoir...

—Brave père Sulpice!... comment reconnaître jamais...?

—En ayant confiance en moi, en me disant la vérité: ou c'est grave et peut-être dans ma vieille jugeotte trouverai-je un moyen d'arranger les choses, ou bien c'est de l'enfantillage, et tu n'as pas le droit de partir en me laissant si inquiet...

Le jeune homme eut un claquement de langue impatienté.

—Eh bien!... fit-il, je pars... je pars... pour m'éloigner. J'ai un gros chagrin... j'espère que là-bas il diminuera et que, même, je finirai par oublier... voilà. Là, êtes-vous content?

—Content de te savoir de la peine... soupira Sulpice, mon pauvre enfant!... que dis-tu là... Et je n'y puis rien? tu es sûr?...

Cet acharnement à lui arracher un secret qu'il eût voulu conserver pour lui seul, bien au fond de sa poitrine, énervait prodigieusement Pierre Ladret.

—Oui, je suis sûr! et puis, vous voulez savoir, eh bien! sachez donc: voilà deux ans que ça dure; un camarade de Saint-Cyr, un nommé de Bérioux, qui est sorti cette année, — dans les chasseurs d'Afrique, je crois. — s'était lié avec moi; les jours de grande sortie, c'était chez lui que j'allais... et, pendant les congés, j'avais beau déclarer vouloir rester à l'école, il venait me chercher et m'emmenait de force.

—C'est un brave garçon, murmura Sulpice...

—Orphelin, possesseur d'une grosse fortune, c'était un de ses cousins qui lui servait de tuteur, et ce cousin avait une fille... jolie, spirituelle, adorable...

Un éclair traversa la cervelle du vieux troupié.

—Elle est morte! s'exclama-t-il.

—Eh! non... je l'aime... Je l'aime sans espoir et c'est pour tenter de chasser loin de moi ce rêve fou que je la fuis, que je veux fuir jusqu'au pays qu'elle habite...

Il ajouta avec un mauvais rire qui trahissait sa douleur:

—Peut-être la vue de quelque ravissante malgache chassera-t-elle le souvenir qui est là?...

Il se prit la tête à deux mains.

—C'est vrai, murmura Sulpice, à ça nous ne pouvons rien, ni Aménaïde ni moi... L'amour, mon pauvre petit, ça ne se commande pas, et si cette jeunesse ne t'aime pas...

Pierre hocha la tête et répondit:

—Le sais-je?

—Alors, pourquoi désespérer! s'exclama le vieux en sursautant.

Tu t'en vas sans avoir même donné l'assaut! Mais, corbleu! ce n'est pas d'un soldat, ça!...

Il tentait de plaisanter, bien qu'au fond il fût fort ému par le chagrin du "petit"; celui-ci riposta d'une voix morne:

—Il est des positions auxquelles on ne s'attaque pas, à moins d'être fou. Mlle Renée Ferrier aura quatre cent mille francs de dot, et ce n'est pas dans le bec d'un pauvre sous-lieutenant sans le sou que tombe une allouette semblablement rôti.

Tout à coup, il se fit un changement dans la physionomie de Sulpice; un sourire vague entrouvrit ses lèvres, ses yeux se mirent à briller d'un éclat singulier, fixés sur le jeune homme avec une expression pleine de tendresse et de gaieté.

—Allons... allons... fit-il en lui frappant sur l'épaule; il ne faut pas désespérer, mon Pierrot; c'est vrai qu'il y a des positions qu'il faut être fou pour tenter d'enlever. Mais, dans l'histoire militaire, il y a bien des exemples de positions dont nous nous sommes emparés, précisément dans un coup de folie...

—Ah ça! mais vous perdez la tête?

—Non, j'ai toute ma cervelle et c'est pourquoi je te dis: va-t'en là-bas, fais ton devoir, reviens avec tes bras et tes jambes et un bout de ruban sur la poitrine... et on pourra voir dans une couple d'années.

—Songez-vous à ce que vous dites... à l'espoir insensé que vous me donnez?... au moins, expliquez-moi...

—Rien du tout; c'est parce qu'on espère durant toute la route, qu'on finit par arriver à l'étape et à se débarrasser du sac; donc plus de grise mine, plus d'inquiétude, plus de ces idées de chercher les balles, qui sauront bien te trouver toutes seules... et sois digne du 13^{me}...

Il était près d'onze heures quand le train entra en gare et les deux hommes, guidés par un békri qui dormait sur le quai, gagnèrent le port, à travers les rues désertes et mal éclairées.

Là-bas, une animation extraordinaire régnait: le fanal électrique, accroché à un mât du transport, répandait, sur un rayon de cinquante mètres, une lumière éclatante qui permettait d'opérer comme en plein jour l'embarquement; c'était une cacophonie épouvantable dans laquelle se confondaient les commandements des officiers, les sifflements de la machine, les halètements de la grue à vapeur, les braiements des mulets, les jurons des conducteurs, le babillage nasillard des porteurs kabylos et les accords d'une fanfare indigène, sorte de nouba, que l'autorité militaire avait fait venir pour donner un peu d'entrain au départ de ces pauvres diables qu'on arrachait à leurs douars, sans espoir de les rapatrier.

Assis sur une caisse, côte à côte, Sulpice et Pierre Ladret regardaient vaguement — mais sans y prendre grand intérêt, pris qu'ils étaient tout entiers par l'imminence de la séparation — ce spectacle dont la lueur crue du fanal électrique augmentait l'intensité.

—Pourquoi faire toute cette cavalerie à longues oreilles? demanda, pour dire quelque chose, le vieux soldat dont les yeux s'écarquillaient à voir les files de mulets se succéder sans interruption sur la passerelle qui les amenait dans le flanc du navire.

—Pour tirer les voitures Lefèvre.

—Vous allez faire la campagne en voiture, donc? s'exclama Sulpice.

—Vous plaisantez!... non; seulement l'expérience du Tonkin et du Dahomey a profité au gouvernement et les troupes ne porteront pas même le sac, de manière à avoir le moins possible d'indispensables...

Le sergent frappa amicalement sur l'épaule du jeune homme.

—Ah! mon gaillard! fit-il; une promenade la cunne à la main, quoi! ce n'est pas comme du temps où l'on faisait la colonne dans le Sud-Oranais.

—Ce n'est pas la même chose: il faut tenir compte du climat meurtrier, de la chaleur humide qui anémie rapidement l'Européen; alors, vous voyez, s'il fallait faire des corvées de pain, de viande, et porter le sac...

Une exclamation, retentissant soudain à deux pas d'eux, coupa la parole au jeune homme.

—Mais, c'est Ladret!...

VI — CHANGEMENT DE TACTIQUE

Pierre avait bondi et serrait entre ses mains les mains d'un maréchal des logis de chasseurs d'Afrique, grand garçon mince et bien découplé, à l'allure élégante, à la physionomie énergique, dont l'expression était rendue plus crâne encore par la chéchia à gland bleu, campée en arrière du crâne où elle se tenait par un miracle d'équilibre.

—De Bérioux... ici!... murmura Pierre, en tenue de campagne!

Comme tu vois mon lieutenant!... riposta l'autre d'un ton de bonne humeur; mais toi-même je te croyais en garnison à Cherbourg... et te voilà à Bougie en extase devant les mulets de Madagascar!...

—Je fais comme les mulets, répondit Pierre, je vais là-bas aussi !...
Le maréchal des logis esquissa un entrechat.

—Chouette !... s'exclama-t-il ; on voyagera ensemble !...

Aperecevant Sulpice qui se tenait un peu en arrière des autres par discrétion, Bérioux s'excusa...

—Mais je te demande pardon... Tu n'étais pas seul...

—C'est vrai... la stupéfaction de te voir... la joie aussi... j'ai oublié de te présenter...

—Inutile, reprit le jeune homme, en allant, la main tendue vers le vieux sergent... entre collègues... Sulpice Fleuret... dit papa Sulpice... dit maman Sarrigue... la gloire du 13^{me} zouaves, et l'adoration de mon bon camarade Pierre... Il m'a tellement parlé de vous qu'à peine je vous ai remarqué, je vous ai reconnu...

Le visage de Sulpice rayonnait.

—Quant à moi continua le maréchal des logis, Gaston de Bérioux, ex-élève de Saint Cyr, cavalerie... piqué une sèche aux examens de sortie... envoyé au 1^{er} chasseurs faire mon temps... eu la chance d'appartenir à l'escadron choisi pour filer à Madagascar, et voilà... En attendant mon tour d'embarquement, je vous offre quelque chose, histoire de faire plus amplement connaissance.

Sans attendre de réponse, il courut vers l'endroit où l'escadron était massé, les hommes à pied, pliant sous le poids du harnachement et du paquetage, tenant par la bride leur cheval nu, prévint son brigadier d'avoir l'œil sur le peloton et courut rejoindre Sulpice et Pierre qui l'attendaient.

—En voilà une rencontre ! s'exclama-t-il lorsqu'ils furent tous les trois assis à une table dressée en plein air, à la terrasse d'un mercanti... et une veine aussi !... faire notre première campagne ensemble !... Hein, mon vieux... ça ne serait pas arrivé si j'étais sorti avec l'épaulette.

—Faire campagne ensemble, murmura Pierre ; tu vas à Tamatave !...

—Non... à Majunga... qu'est-ce que je ficherais à Tamatave, n'existe pas, Tamatave !

Le visage de Pierre s'était rembruni.

—Ça aurait été trop de chance, dit-il ; enfin nous ferons toujours la traversée de conserve.

—Et puis vous n'en aurez pas pour si longtemps à monter à Tananarive, observa Sulpice ; une fois là, vous vous retrouverez...
Gaston de Bérioux se mit à rire :

—Pour ça, ma vieille brisque, répliqua-t-il, je crois que vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'aux "baragnes," j'ai idée que ça ne sera rien moins qu'une promenade... et qu'il y en aura beaucoup qui laisseront leur peau là-bas...

—Ne crois pas ça !... riposta Pierre, tout est prévu : les troupes jouiront là-bas d'un confortable qui est le résultat des expéditions du Tonkin et du Dahomey... Vois ces mulets, ces voitures...

—Les mulets... les voitures !... se mit à ricaner le maréchal des logis ; mon pauvre vieux, je ne donne pas vingt kilomètres aux voitures pour se détraquer ; quant aux mulets, ils crèveront comme des mouches... Je t'en parle en homme d'expérience qui sait ce que c'est qu'un essieu, une roue et un quadrupède... Tu verras, ce matériel-là n'est pas construit pour le terrain accidenté qu'on va rencontrer là-bas...

—Pourquoi tout ce fourbi-là, alors ? interrogea Sulpice les sourcils froncés et la face de mauvaise humeur, c'est donc qu'on ne connaît pas le pays... ou bien que ceux qu'on a consultés ne connaissent rien à la question...

Bérioux haussa les épaules.

—Sais pas... on dit tant de choses !... murmura-t-il.

Puis, frappant sur l'épaule de Pierre :

—Ça ne fait rien, va ; ce n'est pas tout ça qui nous empêchera d'aller faire la cour à cette excellente Ranavalo... Ça sera peut-être un peu plus long qu'on ne croit... mais on y arrivera tout de même...

En ce moment, une sonnerie de trompette éclata dans la nuit.

—L'embarquement, fit le jeune homme en se levant ; nous nous retrouverons à bord, Pierre... Quant à vous, papa Sulpice, je suis très content de vous avoir serré la main... il vous aime tant...

Le vieux sergent le retint une seconde et, d'une voix grave :

—Monsieur de Bérioux, dit-il, je compte sur vous s'il arrive quelque chose à Pierre ; je sais ce que c'est... quand on est malade... blessé... à l'ambulance, et qu'on n'a autour de soi que des indifférents...

Pierre éclata de rire :

—Parbleu !... n'allez-vous pas me mettre en tutelle ?...

—Convenu... soyez tranquille... on aura soin de l'enfant de troupe comme si c'était papa Sulpice, cria de Bérioux qui courait rejoindre l'escadron dont une partie déjà avait défilé sur la passerelle...

Le dernier cheval embarqué, un coup de cloche retentit, suivi de plusieurs coups de sifflets : dans un quart d'heure, le transport allait lever l'ancre et appelait les retardataires.

—Tu écriras ? fit Sulpice après avoir serré Pierre Ladret dans ses bras.

—Dites adieu pour moi à maman Naïde ! répliqua le jeune homme qui atteignait la coupée du navire.

Le vacarme des chaînes d'ancre s'enroulant autour du cabestan, le ronflement des pistons dans les cylindres, les battements de l'hélice, qui déjà soulevait à l'arrière des flocons d'eau, couvrirent la réponse du vieux sergent, d'autant plus que cette réponse, il la machonna entre ses dents.

Doncement, les amarres envoyées, le transport s'éloignait des quais noirs de monde venu pour assister à l'embarquement des chasseurs : la fanfare du régiment jouait le chant du départ et dans des barques tout illuminées de lanternes vénitienes, faisant escorte au bâtiment, des orphéons exécutaient des morceaux entraînants, parmi lesquels la "Marseillaise" revenait à tout moment comme un refrain.

De temps en temps, quand la musique s'arrêtait, une clameur s'élevait des quais.

—Vive la France !... Vive le 1^{er} chasseurs !

Et du pont du transport, les soldats, les passagers, les kabyles eux-mêmes, pauvres victimes qu'on menait en musique à la mort, répondaient :

—Vive la France !

A mesure qu'il se dégageait des barques, des paquebots, des voiliers et des vapeurs encombrant le port, le bâtiment activait sa marche et bientôt Sulpice, qui était demeuré immobile à l'endroit même où l'avait quitté Pierre, ne distingua plus que le fanal électrique toujours à mi-mât, ainsi qu'une énorme étoile, tandis que la constellation multicolore faite par les lampions des barques s'égrenait dans la nuit et que les orphéons, fatigués d'avoir soufflé si longtemps sans arrêt, n'envoyaient plus que des échos affaiblis, indistincts.

Brusquement, le goulet faisant un coude, le fanal sur lequel le vieux soldat n'avait cessé de tenir ses regards fixés, disparut et il sembla à Sulpice que le dernier lien matériel le rattachant à Pierre venait de se casser, et, lorsqu'au bout d'un instant, deux détonations sourdes se suivant coup sur coup éclatèrent, lui indiquant que le bâtiment venait de quitter le port, il s'assit sur le parapet de pierre, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, la face tournée vers la haute mer.

Autour de lui, les quais s'étaient vidés peu à peu et un silence profond, absolu, avait remplacé l'animation enthousiaste de tout à l'heure ; alors il poussa un gros soupir, la poitrine oppressée par le vide de la nuit, et, tirant sa pipe, il la bourra mélancoliquement.

Bien sûr, c'était ça la vie, c'était ça le métier ; mais jamais il n'avait senti, comme en ce moment, ce que les séparations ont de dur, de cruel ; et puis, qu'est-ce qui l'attendait là-bas cet enfant ?

Il allait y faire son devoir, c'est vrai ; mais d'avoir la conscience tranquille, ça n'empêche pas de rêver un bout de ruban ou de galon, et si au lieu de ça...

Brrr ! Sulpice sentit un petit frisson lui courir dans le dos, à la pensée que peut-être bien avait-il embrasé Pierre, tout à l'heure, pour la dernière fois.

Il se mit alors à ricaner : était-ce bête ! lui, un soldat, qui avait risqué sa peau bien des fois, qui avait le corps couvert de cicatrices, qui gambadait chaque fois que l'on partait en colonne ou en expédition, sans que jamais la pensée de la mort effleurât sa cervelle !... voilà qu'il y pensait, à présent !

C'était ce marchis qui en était la cause, avec ses bêtes d'histoires sur les mulets et les voitures ; à propos de quoi les carrioles casseraient-elles ?... pour quelle raison est-ce que les bêtes creveraient ?... Je vous demande un peu... Mais ces jeunes gens, tous pareils... pour faire les malins...

Au fond, il était inquiet tout de même : il avait fait le Tonkin... et il avait vu bien des choses pas gaies, qu'il avait gardées par devers lui, parce que lui, il était un vrai soldat, et qu'un vrai soldat se tait, et souffre, et meurt sans rien dire, maudissant tout bas ceux qui sont responsables de ses souffrances, de sa mort.

Mais d'autres que lui avaient dit la vérité sur les organisateurs de la campagne, sur les rivalités des chefs, sur l'incurie de l'intendance, sur la négligence des services auxiliaires.

Il avait des amis qui avaient fait le Dahomey et qui avaient enduré là-bas les mêmes souffrances qu'il avait endurées, lui, au Tonkin, parce que, si le goût colonial du gouvernement avait changé de contrée, les habitudes des ronds de cuir qui président aux organisations premières ne changent pas.

Alors, peut-être, n'y avait-il pas beaucoup de chances pour que les bêtises, les fautes du Tonkin et du Dahomey ne se renouvelassent pas là-bas ; ainsi, ce M. de Bérioux n'avait pas dit ça en l'air, pour les voitures et pour les mulets... Qui sait s'il n'en serait pas de même pour le reste...

—Fichu métier ! grommela Sulpice en bourrant sa pipe pour la troisième fois... ou plutôt non, ce n'est pas le métier... c'est tous

ces sacrés civils, qui n'y entendent rien, qui ne sauraient seulement pas distinguer un zouave d'un tirailleur et qui vous arrangent tout ça sur le papier... Y sont-ils jamais allés seulement, à Madagascar, ces lascars-là ?...

Il était furieux, bien plus touché de la chose que s'il s'était agi de lui-même, et il ajouta, avec un hochement de tête qui, traversant la mer et une partie de la France, s'en allait menacer les pape-rassiers de la rue Saint-Dominique et de la rue Royale :

— Ayez donc des enfants, pour que ces magots-là vous les envoient aux cinq cents diables, dans de semblables conditions !...

Maintenant, c'est fini ; des quelques paroles prononcées par de Bérioux et si peu de foi qu'il y eût apporté sur le premier moment, il concluait que la présente campagne réservait un avenir aussi fécond en désillusions et en tristesses que les deux précédentes. Ah ! s'il ne se fût agi que de lui, si le 13^{me} eût été désigné pour

partir là-bas, certes il se fut soucié de cela comme de sa première chéchia avec le mépris profond qu'il professait pour les politiciens, les beaux parleurs et les écrivassiers, peu lui eussent importé les micmacs plus ou moins propres que le drapeau abritait de ses plis.

Il ne connaissait qu'une chose, lui ; c'est qu'il devait suivre le drapeau, où qu'on l'envoyât, pour quelque raison qu'on l'exposât, et que de sa peau, il devait lui faire un rempart ; quant à savoir si c'était pour la gloire du pays, le souci de leurs portefeuilles ou l'amour des pépites que les civils envoyaient de braves gens crever sous le soleil brûlant, ce n'était pas son affaire ; c'était à eux à se débrouiller avec leur conscience.

Mais, pour l'instant, il s'agissait d'un autre, de ce mioche qu'il aimait comme son fils, qu'il aimait assez pour avoir songé, — ainsi qu'il l'avait expliqué au commandant Guiscard, — à lui sacrifier le régiment, cette grande famille au milieu de laquelle il vivait depuis qu'il avait l'âge d'homme, et cela pour lui épargner le plus possible les soucis matériels de la vie ; et alors le soldat disparaissait, l'abnégation qui avait été la devise de son existence tout entière s'évanouissait ; il ne restait plus que le père s'inquiétant de celui qu'on lui enlevait, et, pour la première fois, cherchant des pourquoi... et des comment !...

— Ah ! les brigands ! gronda-t-il en étreignant furieusement le tuyau de sa pipe... c'est que cette clique en redingote est capable de tout...

Cependant, cette grande surexcitation causée par le départ de Pierre Ladret s'apaisa, les heures s'écoulant, et l'in vraisemblance même des suppositions échafaudées sur la boutade du maréchal des-logis fit que, avec la réflexion, ses appréhensions, sans disparaître complètement, finirent par perdre de leur intensité et ses idées suivirent un autre cours.

C'était à la conversation qu'il avait eue dans le wagon avec le

jeune homme qu'il songeait maintenant, et à la confession qu'à force d'entêtement, il lui avait arrachée.

Dire que Sulpice avait été surpris, ce n'est pas assez : c'était une sorte de stupéfaction ahurie qu'il avait éprouvée en entendant Pierre lui faire, avec tant de réticences, l'aveu du motif qui l'avait poussé à partir là-bas, aux cinq cents diables, avec le "secret" désir d'y laisser sa peau.

Certes, le beau sergent n'était pas arrivé à son âge sans avoir lu dans les journaux des feuilletons où les amoureux "dont la flamme n'était pas couronnée" appelaient la mort à grands cris ; il avait souvent entendu parler autour de lui de gens qui n'avaient pas hésité, — oublieux de tout principe chrétien, — à porter sur eux-mêmes une main criminelle pour se débarrasser d'une existence désormais odieuse ; mais il avait considéré les premiers comme le produit de l'imagination des romanciers et les seconds comme des victimes

inventées par l'exagération des narrateurs.

Quant à lui, autant qu'il pouvait se rappeler ses impressions de jeunesse, s'il avait épousé Aménaïde, c'était plutôt par amour-propre que par passion : certes, il l'aimait bien, mais il y avait de sa part pour ainsi dire un sentiment de camaraderie militaire, qui n'avait rien à voir avec cette chose bizarre que les écrivains dépeignent comme la plus grande torture dont puisse souffrir l'âme humaine.

Non, il avait simplement trouvé que ce serait chic d'être le mari de la cantinière du 13^{me}, et que tous deux, avec leurs médailles et leurs croix, ils feraient bien en tête du régiment.

Ainsi s'explique la stupéfaction que lui avait causé l'aveu de Pierre : alors, c'était vrai ? Il y avait des gens — et le mioche était de ceux-là — qui, aimant assez sérieusement, assez profondément pour en être malheureux, si malheureux même que...

Du diable s'il se serait douté d'une chose semblable, lui, au contraire, qui avait supposé... Mais voilà, à cet âge-là, les gamins devien-

nent vite des hommes et leurs sentiments changent avec leurs moustaches qui poussent... Eh bien ! alors... et Pépita ?...

Sulpice poussa un gros soupir ; il songeait que la jeune fille elle aussi, avait un secret ; que ce secret, lui, il avait été assez malin pour le deviner ; d'autant plus que, de son côté, depuis longtemps, il avait formé un rêve, né des sentiments surpris chez Pépita et de ceux qu'il avait eus découverts chez Pierre.

Mais voilà, en ce qui concernait ce dernier, il s'était trompé, ou, du moins, non, c'étaient les événements qu'il l'avait trompé, car il se rappelait parfaitement bien que la dernière fois que Pierre était venu à Constantine — c'était l'année où, après les examens de Saint-Cyr, il allait entrer à l'École au mois de novembre — il avait passé la plus grande partie de son temps dans le magasin de M. Fabian ; sans compter que la manière dont il parlait de Pépita, à demi mots, avec de petits soupirs discrets et des roulements d'yeux



Eh bien, demanda Aménaïde en leur lançant des regards furieux, qu'est-ce que vous faites-là, vous autres ? (Voir page 10.)

significatifs, prouvaient que le jeune homme n'avait pas oublié son amie d'enfance.

Quant à elle, pauvre petite, il n'y avait pas à s'y tromper ; aujourd'hui même encore, l'émotion avec laquelle elle lui avait demandé — en grand secret — s'il avait des nouvelles du jeune homme, son abattement à la réponse négative qu'il lui avait faite, son trouble quand il était parti précipitamment, tout cela ne prouvait-il pas jusqu'à l'évidence...

Sulpice poussa devant lui une énorme bouffée de fumée au milieu de laquelle sa tête disparut comme dans un nuage, et, haussant les épaules avec indifférence :

— Pfitt ! murmura-t-il, c'est la vie, ça ; on espère... puis on désespère... pour recommencer à espérer... Elle aussi s'en va là-bas... Ce changement est une grande distraction... et puis, je me suis peut-être trompé, après tout... est-ce qu'on peut jamais savoir ce que ça pense... une femme ?...

En raisonnant ainsi, il était de mauvaise foi, car il aurait donné son bras à couper que la fille de Fabian avait un sentiment pour Pierre ; mais l'affection quasi-paternelle qu'il éprouvait pour le jeune homme avait besoin, dans son égoïsme, d'un doute à ce sujet, pour n'être point troublée par la perspective de la souffrance de Pépita.

Comme il n'y avait pour Constantine aucun train avant l'aube, le vieux soldat, absorbé d'ailleurs dans ses réflexions, avait passé le reste de la nuit assis sur le parapet, et le temps, à remuer ainsi dans sa cervelle ce tas de choses, ne lui avait pas paru long, car lorsque le jour parut, il fut tout surpris.

Il se secoua un peu pour chasser l'humidité qui lui était tombée sur les épaules, se leva, et, après un dernier regard jeté vers la haute mer, gagna la gare où, précisément, un train chauffait pour Constantine ; à peine dans le wagon, fatigué de la nuit d'insomnie, il s'endormit pour ne s'éveiller qu'à destination.

D'une traite, il courut à la caserne, traversa la cour, et, voyant à la porte de la cantine une voiture de déménagement, précipita son allure.

Aménaïde, les cheveux en désordre, les manches de sa camisole de cotonnade retroussées jusqu'au coude, emballait dans des paniers les bibelots susceptibles de casse, tandis que des biskris, sous la direction du garçon cantinier, enlevaient les gros meubles.

— Halte ! commanda Sulpice d'une voix étranglée, en entrant comme une bombe...

La cantinière sursauta, puis se retournant, dit avec calme :

— Ah ! c'est toi... tu arrives une demi heure trop tôt... ce n'est pourtant pas faute qu'on se soit hâté pour finir...

Il fronça ses gros sourcils, et s'adressant aux biskris :

— Un moment, vous autres...

Et à sa femme :

— Viens par ici... j'ai à te parler...

Elle suivit, les bras ballants, la face assombrie, pressentant un revirement dans les intentions de son mari, attristée à la pensée de la discussion qui allait avoir lieu.

Dans la petite salle où il venait d'entrer, les meubles avaient déjà été enlevés ; seuls, restaient accrochés aux murs, faisant ressortir encore davantage la nudité de la pièce, quelques tableaux, reproductions en chromos de toiles autrefois célèbres.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il en jetant autour de lui un regard abasourdi, tu pars ?

— N'était-ce pas convenu hier ?... J'ai vu le colonel dans la soirée et ce matin à la première heure...

Elle affectait, pour cacher l'émotion qui la poignait, plus de rudesse encore que de coutume.

— Alors... ça ne te fait rien de quitter le 13^{me} ?

— Puisqu'il le faut... dit-elle, évitant de répondre à la question, qui lui saignait le cœur.

Il lui prit les mains, l'approcha de lui, de manière à la tenir bien sous son regard et demanda :

— S'il fallait le contraire... cependant ?... Oui, s'il fallait que tu gardes la cantine... et que moi, je m'en aille ?...

— Encore ta turlutaine ! s'exclama-t-elle... Après tout, fais donc ce que tu veux... moi, je fais ce que je dois... Nous avons pris Pierre pour juge, il a dit que c'était à moi de céder la place...

Elle voulut, d'un geste brusque, se dégager ; mais il lui tenait les poignets dans ses gros doigts et il l'immobilisa.

— Ecoute... tu décideras après ;... le petit est malheureux...

— Malheureux... lui !...

Une chaise se trouvait là ; Aménaïde s'y laissa tomber, les jambes coupées.

— Je l'ai confessé dans le train ; il a demandé à partir là-bas pour y recevoir une balle et y rester...

En deux mots, alors, il lui conta l'affaire, concluant ainsi :

— Tu auras beau t'en défendre, peut-être, tu l'aimes, toi aussi, tout comme si c'était notre enfant... Eh bien ! comprends la chose : il faut que j'accepte la combinaison de Fabian... que je parte là-bas, que j'y fasse ma fortune... comme il m'a promis. J'ai dit à

Pierre d'espérer, de faire son devoir, mais de revenir pour être heureux... il faut qu'il soit heureux !...

Abasourdie, Aménaïde avait écouté sans mot dire.

— Mais pourquoi faut-il que je reste, moi ? demanda-t-elle.

— Parce que la cantine, c'est d'un rapport sûr... et que, plus que jamais, il faut gagner de l'argent...

La cantinière se dressa soudain.

— Trop tard pour moi... dit-elle d'une voix ferme ;... c'est chose entendue avec le colonel et il m'a donné déjà une remplaçante... d'ailleurs, on lui avait raconté notre "attrapade" en l'agrémentant, bien entendu, et il se disposait à me faire appeler... quand je suis allé le trouver...

Sulpice fourrageait sa belle barbe, de ses doigts crispés.

— Malheur de malheur ! grommela-t-il... Nous voilà propres à présent !... Moi qui comptais...

— Tu comptais, interrompit-elle, que je te laisserais partir seul là-bas !... Mais, mon vieux, c'est la première fois que tu aurais fait campagne sans moi...

Il haussa les épaules, indifférent à cette sentimentalité, absorbé qu'il était par une idée fixe.

— Eh bien !... et le petit ?...

Les yeux brillants, ses lèvres minces crispées dans un sourire mystérieux, elle dit :

— J'ai une idée... une idée meilleure que de conserver la cantine... ou même de prendre en ville un troquet quelconque.

Et comme il l'interrogeait du regard :

— Tu es toujours décidé à écouter les propositions de Fabian ?

— Plus que jamais... On eût dit que j'avais le pressentiment de ce qui arrive ; mais ton idée ?...

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Surveille le reste de l'emballage... moi, j'ai une course à faire, et je reviens...

Cela dit d'un ton sec, de ce ton de commandement sous lequel depuis vingt ans, Sulpice avait coutume de courber la tête, elle jeta un mantelet sur ses épaules, coiffa ses cheveux gris d'un chapeau de paille, et sortit du quartier.

Un tramway passait, elle sauta dedans et, dix minutes plus tard, franchissait le seuil de la boutique de M. Fabian.

— Ah ! madame Aménaïde ! s'exclama Pépita.

— Bonjour, ma biche, fit la cantinière, ton père est là ?...

— Oui, madame, il achève de s'habiller pour prendre le train...

— Moussié Fabian venir avec moi voyage... dit une voix.

— Tiens... Marengo !... s'écria Aménaïde en remarquant seulement alors le caporal clairon assis dans l'ombre à une table, où il dégustait une absinthe... Veux-tu aller lui dire, ma belle, que je suis là et que j'ai un mot urgent à lui dire ?...

Et tandis que la jeune fille s'en allait, courant, Aménaïde s'adressant au tirailleur :

— Tu pars en voyage avec M. Fabian ? interrogea-t-elle.

— Oui... oui... Ak'arbi !... Qu'Allah me coupe la langue si je mens !... Moussié a besoin hommes braves pour aller pays "Dame à Gaspar" ; alors, moi li conduis faire connaissance avec parents...

— Qu'est-ce que tu racontes ? bougonna Fabian, qui entra à ce moment... Est-ce qu'il est nécessaire de potiner comme ça... surtout avec des personnes que ça n'intéresse pas...

— Pardon... pardon... mon cher monsieur Fabian, répliqua la cantinière, c'est que ça m'intéresse plus que vous ne croyez...

— Le sergent ne vous a donc pas dit ! s'exclama Fabian ; ça ne biche plus... Sous prétexte que le 13^{me} peut être appelé, lui aussi, là-bas... et que ça lui fendrait le cœur de manquer un coup de torchon... Bref, il a refusé hier la combinaison...

— Oui... oui, je sais ; c'est à ce sujet-là que je viens vous parler...

Les sourcils de l'autre se froncèrent.

— Je parie qu'il a encore changé d'avis... mais tant pis... il est trop tard ; et puis, voyez-vous, ça lui aurait peut-être occasionné des ennuis... les choses se corsent... et quoique la concession dont il s'agit appartienne à un Français, il y a d'autres intérêts engagés dans l'affaire... et il pourrait bien arriver qu'à un moment donné... on se trouve en délicatesse avec les troupes... Alors, vous comprenez... on a sa situation à défendre... et alors...

Il ricanait en disant cela, sans remarquer la lueur étrange qui brillait dans les petits yeux de jais de son interlocutrice, ni la perplexité profonde que traduisait l'expression de son visage...

— Non, finit-elle par murmurer, il n'a pas changé d'avis ; il vous a dit non... et quand un Breton a dit non... ; et puis, il peut bien faire ce qu'il voudra... ça ne me regarde plus ; aussi ce n'est pas de lui que je viens vous parler... mais de moi... Est-ce que je pourrais vous dire un mot en particulier ?

Stupéfait, Fabian regarda sa montre.

— C'est que, fit-il, ça va être l'heure de mon train.

— Un mot, seulement... répondit-elle en le précédant dans la pièce dont il venait de lui ouvrir la porte, poussé par la curiosité.

Et quand la porte fut refermée :

—Voici la chose ; je quitte le régiment... puisqu'il y reste... ; il faut que je gagne ma vie... et comme l'histoire qui m'est arrivée avec Sulpice a déjà fait le tour de la ville... je ne veux pas y rester... ; même si je pouvais ficher le camp très loin... : alors j'ai pensé que, là-bas, dans ces concessions, dans ces chantiers, y aurait peut-être quelque chose à tenter... Une buvette où on vendrait dix sous ce qui en coûterait cinq...

Pour le coup, la stupéfaction de Fabian atteignait son comble.

—Vous allez me dire qu'il y a des risques, répliqua-t-elle à l'objection qu'elle devinait sur ses lèvres ; vous me connaissez et vous savez si la cantinière du 13^{me} a peur... donc, ce n'est pas un obstacle... Et puis, je pourrais veiller sur vos enfants...

Ce dernier argument parut impressionner l'autre.

—Mais vous savez..., dit-il..., je ne voudrais prendre aucune responsabilité...

L'heure, qui sonna à la pendule, détourna son attention.

—Je vous demande pardon, madame Fleuret, ajouta-t-il... mais le train n'attend pas... Maintenant, pour ce qui est de ce que vous venez de me dire, nous en causerons...

—Pas un mot à Fleuret... je ne veux pas qu'il sache...

—Muet comme une carpe... vous pouvez être tranquille...

Quand Aménaïde arriva au quartier, elle trouva la voiture chargée et Sulpice sur le pas de la porte qui guettait son retour.

—Ecoute, fit-elle en l'attirant dans la petite salle, tu vas me donner ta parole d'honneur de ne pas répéter ce que je vais te dire.

—C'est donné, répondit-il en étendant la main...

—Eh bien ! les choses doivent rester comme Pierre l'avait décidé ; tu ne quittes pas le régiment ; c'est moi qui m'en vais...

—Mais, ce que je t'ai dit...

—N'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde, je viens de causer avec Fabian et je pars avec lui monter une buvette là-bas...

Sulpice faillit tomber de son haut.

—Es-tu folle ?...

—C'est toi qui serais fou de l'accompagner ; il y a quelque chose de louche dans son affaire et il viendrait un moment où tu serais obligé de te souvenir que tu es Français et que tu as été soldat...

—Mais toi...

—Aies pas peur ! je n'oublierai jamais que j'ai été cantinière au 13^{me}... !

VII — MARCHÉ EN AVANT

—Jalier ?

—P'sent...

—Ledoir ?

—P'sent...

—Sirey ?

—Hôpital...

—Lacaze ?

—Hôpital...

—Prinê... Vacard... Charlot... Droult... oui, oui, je sais... comme ça jusqu'à la gauche.

Et, s'adressant à Ladret, le sergent de semaine ajouta :

—C'est toute l'escouade du caporal Latrapat..., vous savez, mon lieutenant, celle qui a poussé aux roues avant-hier...

Pierre inclina la tête affirmativement et demanda :

—Indisponibles, tous ?

—Oui, mon lieutenant... Le major, qui ne voulait pas les reconnaître hier..., a signé le bon d'hôpital à la visite de ce matin.

Le jeune homme poussa un petit soupir, tandis qu'un léger froncement de sourcils trahissait une impression pénible ; tout frais sorti de l'école, il faisait son apprentissage du "métier" et, à dire franc, son enthousiasme de la première heure s'était quelque peu refroidi.

Et, cependant, il y avait un mois seulement que le transport qui l'avait amené de France avait jeté l'ancre dans la rade de Majunga ; mais, durant ce mois, le spectacle auquel il avait assisté était si loin de celui qu'il s'attendait à trouver.

Ça avait été d'abord la quarantaine, qui avait immobilisé à bord, durant huit jours, les hommes déjà fatigués, éternés, anéantis par un mois de traversée ; puis, la quarantaine terminée, on avait dû rester à bord, les moyens de débarquement faisant absolument défaut.

Et le fameux warf !... et les fameux chalands !...

Le warf ! ah ! oui, parlons-en : messieurs les ingénieurs, chargés par le gouvernement d'opérer dans la baie de Majunga les sondages nécessaires à la construction d'un appontement, s'étaient tout simplement trompés de cinquante pour cent dans leur estimation, en sorte que lorsque avaient été débarqués les cent cinquante mètres de warf, on n'avait pu en monter que soixante ; plus loin, le sol fait de roches et de bancs de corail s'opposait absolument à tout travail sous-marin.

Conséquence : les navires, à l'accostement desquels le warf était destiné, étaient contraints de demeurer en rade, en attendant leur

tour de déchargement et comme, pour cette opération, on ne disposait que de cinq chalands de petit tonnage, on juge du temps que cela demandait.

Cinq chalands ! et il y avait en rade près de trente navires... ce qui permettait aux correspondants des journaux gouvernementaux et de l'agence Havas d'écrire avec un enthousiasme de commande que Majunga donnait l'impression d'un petit Marseille.

Enfin, on avait fait descendre à terre des compagnies..., mais ça avait été pour donner un coup de main aux coolies somalis, kabyles ou d'ailleurs, employés à transporter de la plage où on les jetait pêle-mêle, dans les magasins, où on les entassait méthodiquement, les cargaisons des navires. Mais, à la fin de la journée, les troupes rentraient à bord, aucun moyen de couchage n'ayant été prévu pour elles à Majunga.

Cependant, les jours s'ajoutant les uns aux autres, le tour était venu pour Pierre Ladret et ses compagnons de débarquer ; alors, ça avait été du joli : comme on ne déchargeait pas les marchandises en même temps que les troupes quittaient le navire, il fallait que chaque corps, une fois à terre, vînt reconnaître sur le sable ce qui lui appartenait.

Les caisses d'équipements étaient entassées pêle-mêle avec des sacs de farine, de riz ; les pains de guerre formaient sur le sable des amoncellements alternant avec des entassements de vivres de conserves ; les munitions étaient confondues avec les accessoires indispensables au montage des canonniers et des voitures Lefèvre.

C'était un méli-mélo, une confusion inimaginables, que venaient encore augmenter, par instants, les caprices de la marée ; en effet, manquant de moyens de déchargement, l'administration avait fait déposer sur le sable, au point atteint par les marées les plus hautes, les objets si péniblement arrachés du flanc des navires ; mais il était arrivé plus d'une fois que, durant la nuit, les flots, poussés par une forte brise, transformaient en bouillie la farine, le riz, les pains de guerre, entraînaient les caisses d'équipements et de conserves à la poursuite desquelles se lançaient le lendemain les chaloupes et les canots à vapeur de l'escadre.

Alors, au bout de quelques jours, on avait mis les troupes en marche, par échelons, afin d'éviter un encombrement d'autant plus redoutable que Majunga ne jouit pas d'un climat des plus sains, et ça avait été pour Pierre un énorme soulagement lorsque sa compagnie, ayant enfin reçu l'ordre de partir, avait quitté le marais desséché où se trouvait parqué le bataillon.

Un grand enthousiasme régnait dans la compagnie ; les hommes se figuraient marcher à l'ennemi et, d'un coup, oublièrent la rude traversée de la mer Rouge, les impatiences de l'immobilité à bord du transport, en vue de la terre, sous les rayons ardents du soleil transformant le pont en fournaise et l'entrepont en échauffoir, les fureurs des recherches, sur le sable brûlant, après des caisses et des sacs toujours introuvables ; les souffrances des accès de fièvre, la nuit, sur le sol pestilentiel, et l'angoisse causée par les vides de plus en plus nombreux creusés dans les rangs par l'anémie.

Oui, ils avaient oublié tout cela, les petits soldats, tout cela et bien d'autres choses avec : par exemple, que dans l'impossibilité de mettre la main sur les caisses renfermant leurs vêtements coloniaux, on les poussait en marche avec leurs pantalons bleus et leurs vareuses de molleton, sans souci du martyre qu'allait leur imposer cette tenue inconfortable et chaude ; ils avaient oublié aussi que le sac qu'ils avaient au dos ; leur brisant les reins et leur sciant les épaules, avait son poids normal augmenté de cartouches, d'un morceau de toile de tente de quatre mètres carrés, de piquets, de marmites et de vivres, alors que, pendant quatre jours, ils avaient aidé au déchargement des fameuses voitures Lefèvre, faites, avait-on dit dès le principe, pour soulager nos braves petits troupiers sous le soleil torride des tropiques !

Oui, ils avaient oublié tout cela, les marsouins, ces gamins au teint pâle, presque tous originaires du nord de la France et que cette température effrayante démontait ; aux premiers coups de clairon sonnait un défilé, ils avaient donné un coup d'épaule au sac, redressé la taille et allongé le pas, jetant un regard dédaigneux sur les troupiers en corvée à travers les rues de Majunga.

Ils allaient à l'ennemi ! Ah ! le premier Hova ou Malgache, ou n'importe quoi leur tombant sous la main passerait un mauvais quart d'heure ; il faudrait qu'il leur paye, en bloc, tout ce qu'ils avaient enduré depuis six semaines !

On marchait, pestant contre le soleil, contre la route à laquelle les godillots arrachaient une poussière rougeâtre, aveuglante, étouffante ; contre l'eau tiède avec laquelle on se gargarisait, bien heureux encore quand on en trouvait ; contre les étapes qui étaient longues et les nuits qui étaient courtes ; on pestait, mais on marchait, convaincu que cette marche forcée allait nous mettre enfin en vue de l'ennemi et qu'on se distrairait par des coups de fusil et des coups de baïonnette.

Mais on avait marché durant quatre jours et cinq nuits, faisant

une moyenne de quatre-vingt-dix kilomètres ; puis, brusquement, l'ordre était venu de s'arrêter.

On était à Ankoboka, où se trouvait déjà une partie du bataillon, ainsi que plusieurs fragments des tirailleurs algériens ; on avait dressé les tentes, chose que l'on n'avait point faite depuis le départ de Majunga, et l'on attendait.

Quoi ? on n'en savait rien : seulement, comme depuis le moment où le transport arrivé en rade avait jeté l'ancre, les hommes avaient passé leur temps à attendre, ils commençaient à devenir nerveux, inquiets, d'autant plus que l'inactivité, dans des conditions semblables, est plus pernicieuse que la marche ou le combat, et que la fièvre recommençait à éclaircir leur rangs.

Puis, les pluies s'étaient mises à tomber, subites, diluviennes, et la reprise de la marche en avant, dont le bruit avait couru dans le campement, avait été retardée ; mais, avec les pluies, l'état sanitaire, déjà peu satisfaisant, s'était aggravé encore, et chaque soir, à l'appel, des silences plus nombreux que la veille répondaient aux noms inscrits sur la liste du sergent de semaine.

Si les choses duraient quelques jours ainsi, l'ennui achèverait ce que les fièvres avaient si bien commencé et il ne resterait plus dans la compagnie assez d'hommes pour marcher à l'ennemi.

C'était à tout cela que songait Pierre Ladret, tandis que le sergent de semaine lisait, à la lueur d'un falot tenu par le caporal, la liste des hommes de l'escouade.

— Personne ne manque, mon lieutenant, finit par dire le sous-officier, l'appel terminé.

Le jeune homme salua, sortit de la tente et gagna d'un pas lent la cabane faite de branches et d'herbes, contruite par des tirailleurs sakalaves, qu'il avait partagée quelques jours avec le lieutenant de la compagnie ; mais celui-ci, pris de fièvre, avait été embarqué sur une pirogue qui l'avait descendu à Majunga, en sorte que Pierre, maintenant, habitait seul.

Comme il allait atteindre la porte, il aperçut, à travers la cloison à claire-voies une lumière, en même temps qu'un bruit de voix assez indistinct parvenait jusqu'à lui.

Il pressa le pas et d'un coup de pied ouvrit la porte. Assis sur sa cantine, lui tournant le dos, un homme, les deux coudes levés, buvait à la régale de la contenu d'une bouteille de lait ; debout à côté de lui, Morillot, l'ordonnance de Pierre, le regardait d'un ceil compatissant.

— Ah ! voici mon lieutenant ! dit-il en voyant apparaître le jeune homme sur le seuil de la cabane.

L'autre se leva vivement, bien qu'il y eût quelque chose d'hésitant dans ses mouvements, et, sans lâcher la bouteille, tendit les bras vers le nouvel arrivant.

— De Béricieux ! s'exclama celui-ci.

— Oui, mon vieux, fit le maréchal des logis, moi-même, qui te demande la permission de m'asseoir et de continuer l'opération que tu venais d'interrompre...

Et, sans attendre une permission bien inutile d'ailleurs, il renversa la tête en arrière, et la bouche grande ouverte, y fit couler le liquide dont la fraîcheur mettait une légère teinte rosée sur son visage plombé.

Tandis que Pierre, tout surpris, examinait son ami, impressionné par sa mine et son allure fatiguées, Morillot expliquait :

— Mon lieutenant, le maréchal m'a dit comme ça qu'il était un ami de mon lieutenant... alors, c'est pour ça que lorsqu'il a pris la bouteille de lait... je n'ai pas osé...

— Et puis, tu aurais osé, que ça aurait été le même prix, interrompit de Béricieux qui venait de reposer sur l'angle de la cantine la bouteille vidée de tout son contenu...

Il lissait ses moustaches avec sa langue, d'un air gourmand, tandis que ses paupières se plissaient avec une expression de profonde béatitude.

— Oh !... oui... poursuivit-il, s'il avait tenté de défendre la bouteille, je l'aurais empoignée de force ;... c'est que, tu sais, du lait, c'est du nanan, par le temps qui court... Pierre ne pouvait détacher ses regards de ce visage anémié, aux traits tirés, aux yeux creux et fiévreux, et il remarqua que les doigts de son ami, occupé à rouler une cigarette, étaient agités d'un tremblement nerveux.

— Tiens !... fais-moi ça, bougonna Béricieux subitement énervé, tendant le papier et la tabac ; je ne sais pas ce que j'ai...

Il ricana, hochant la tête, et ajouta :

— Si, parbleu... je le sais bien... ce que j'ai... la fièvre... comme tout le monde. Et toi, rien encore ?... Allons, tant mieux ; mais si tu voyais sur la route, on ne rencontre que des convois d'indisponibles qui rejoignent Majunga... et sur la rivière dans tous les chaudières qui redescendent...

D'un coup d'œil, Pierre désigna son ordonnance qui écoutait, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, les joues blêmes d'effroi :

— Morillot, vous pouvez rompre ; je n'ai pas besoin de vous...

— Bonsoir, mon lieutenant, fit l'homme qui salua et sortit...

Alors, quand ils furent seuls :

— Es-tu fou de parler comme ça ?... dit Pierre ; le moral des troupes ici n'est déjà pas si brillant... ce n'est pas la peine de les mettre au courant de ce qui se passe ailleurs...

De Béricieux haussa les épaules et chassant au plafond un tourbillon de fumée.

— Bast... ce n'est pas ça qui vous empêche de marcher, répliqua-t-il ; regarde-moi... c'est à peine si je peux me tenir en selle... eh bien ! j'arrive de Mévarano, d'une seule traite... et, par un petit chemin...

— Tu passes la nuit ici ?... Etends-toi sur ma couchette ; ça sera toujours quelques heures de prises sur l'ennemi.

— L'ennemi ! je crois bien qu'on ne va pas tarder à faire sa connaissance ; Metzinger est arrivé ce matin à Mévarano, et quand je suis parti, il y avait là-bas un remue-ménage pas ordinaire.

Une flamme s'alluma dans les prunelles de Pierre, qui s'écria :

— Ah ! si tu disais vrai... Par exemple... ça serait une bonne affaire pour tout le monde ; car, tu sais, il vaudrait mieux un bon combat, avec des blessés et des morts, que cette immobilité avec des fiévreux et des indisponibles...

Il soupira.

— Tant mieux pour ceux de Mévarano... et beaucoup de monde là-bas ?

— Le 3e tirailleurs algériens et le 3e sakalaves, une section d'artillerie et un peloton de génie.

— Hum ! ce n'est pas énorme si ce qu'on dit est vrai... Il y aurait, du côté de Maroway, quatre mille hommes avec le gouverneur de Boëni, Ramazombazaha.

— Autrement dit : Ramasse-ton-Bazar ! ricana de Béricieux ; oui, on dit en effet qu'il y a de ce côté-là une grande quantité de monde. Seulement, il paraîtrait que l'on attaquerait en même temps par le Betsiboka, au moyen d'une flottille.

Pierre asséna sur le sol un coup de talon furieux.

— Zut alors ! s'exclama-t-il, tout le monde en est. Eh bien ! et nous... ce n'est pas la peine de nous avoir fait trotter jusqu'ici pour rester l'arme au bras à regarder les autres...

— Mais ne t'agites donc pas comme ça, insista l'autre qui s'était assis sur le pied du lit, adossé à la cloison et les jambes étendues sur la cantine ; est-ce que tu crois par hasard que c'est pour m'amuser que j'ai bouffé des kilomètres six heures durant, et que je me suis mis dans un état pareil...

Il montrait son pantalon, dont les basanes disparaissaient sous une couche de croûte et ses éperons rouges de sang.

— Ah ! si tu pouvais dire vrai ! murmura Pierre ; mais ça serait trop de chance !

En ce moment, une sonnerie éclata au milieu de la nuit.

— Aux sergents de semaine ! dit de Béricieux au bout d'un moment ; gageons que le bout de papier que j'ai apporté est pour quelque chose là-dedans...

Ils se taisaient, prêtant l'oreille aux bruits qui venaient du camp, lorsqu'une galopade s'entendit et, presque aussitôt, une voix demanda du dehors :

— Mon lieutenant, on peut entrer ?

Sur la réponse affirmative de Pierre, un fourrier se présenta ; — c'était celui de sa compagnie.

— Mon lieutenant, dit-il, le commandant du camp attends messieurs les officiers à son cantonnement pour communication d'un ordre de la brigade.

— Voilà ton affaire, ricana de Béricieux qui, lui, n'avait pas bougé, continuant d'embrumer philosophiquement l'intérieur de la tente avec la fumée de sa cigarette.

Il ajouta avec une maussaderie comique :

— Parions que je ne vais pas pouvoir user de ton hospitalité ?...

Mais l'autre ne l'écoutait pas ; fébrilement, il avait passé les courroies de sa gaine à revolver et bouclait son ceinturon.

— Marchons, fourrier, je vous suis, dit-il.

Déjà, dans la grande hutte du colonel de tirailleurs, auquel était échu le commandement de la colonne, tous les officiers étaient réunis, en armes, rangés en cercle, comme pour le rapport, autour d'une table pliante sur laquelle une lampe à pétrole était posée, éclairant une carte grande ouverte ; près de la table, le colonel se tenait debout.

— Messieurs, dit-il, je reçois de M. le général Metzinger avis qu'on attaquera demain au jour la position de Maroway...

Une rumeur très discrète courut parmi les assistants, dont les visages se transformèrent comme par enchantement.

— Les forces de la brigade, continua le colonel, lisant l'ordre qu'avait apporté de Béricieux, seront divisées en trois colonnes : la 1re, celle de Mévarano, marchera par terre jusqu'à Amparilava et les troupes de Ramazombazaha ; M. le général de brigade Metzinger la conduira, — la 2e colonne, commandant Bienaimé, venant de Majunga par la rivière, débarquera le plus près possible de Maroway, — enfin le 3e détachement, — le nôtre, — fourni par le poste d'Ankaboka, passera le Betsiboka dans la nuit du 1er au 2 et poussera

jusqu'à Ambohibary, au sud de Maroway, pour couper la retraite de l'ennemi sur Andrika. — Fait au quartier général le 1er mai 1895... le général commandant la brigade : METZINGER."

Ayant lu, le colonel fit une pause de quelques secondes ; puis d'un ton calme, consultant sa montre, il ajouta :

— Messieurs les commandants de compagnie, la colonne partira à quatre heures du matin, il est onze heures et demie ; vous ferez prendre les armes à vos troupes à trois heures, de manière à pouvoir passer l'inspection... Je ferai rappeler à quatre heures moins cinq... La 2e compagnie de Sakalaves formera l'avant-garde ; une section de marine sera détachée en avant pour former la pointe avec une section sakalave...

Et se tournant vers Pierre :

— Monsieur Ladret, vous marcherez avec la pointe.

Le jeune homme devint rouge de plaisir...

Le jour pointait, lorsque Pierre s'éveillant de lui-même, se mit sur son séant, la tête lourde, les yeux embrouillardés encore d'un sommeil de plomb qui lui laissait les idées confuses et le cœur embarbonillé : à côté de lui, sur la couchette de campement, de Bérioux dormait à poings fermés, ronflant comme un bienheureux.

La vue du marchis rappela instantanément au jeune homme ce qui s'était passé la veille, et ce qui allait se passer ce matin-là : bien que la fièvre le gênât fort, lui procurant par instant de petits frissons désagréables, il sauta à terre, l'âme toute joyeuse, à la pensée qu'on allait se battre.

— De Bérioux !... eh ! de Bérioux... debout !...

L'autre sursauta, se frotta les yeux, bâilla longuement.

— Déjà !... quoi !... pas de grasse matinée... fichu métier !...

Et souriant quand même, enfonçant les deux poings sur le mince matelas de la couchette.

— Meilleure que la terre dure, tout de même...

Pierre avait passé la tête par la porte de la hutte, appelant :

— Morillot !... Morillot !...

Dans une tente voisine, un remue-ménage s'entendit et une voix assourdie par un bâillement formidable, répondit :

— Voilà mon lieutenant... voilà.

— Vite... le fourrier, commanda-t-il... et au trot !...

Il consulta sa montre : elle marquait la demie de deux heures et déjà, là-bas, à l'horizon, par dessus les herbes hautes de la brousse, une ligne pâle, infiniment mince, faisait une ligne de démarcation entre le ciel et la terre ; au zénith, dans la voûte moins sombre des cieux, les étoiles pâlissaient.

Tout en chantonnant un refrain d'opérette, Pierre faisait ses préparatifs : il s'assurait que son revolver contenait bien le nombre de cartouches, enlevait la bague de l'arrêt, vérifiant à nouveau, pour la quinzième fois peut-être le fil et la pointe de son sabre ; et de Bérioux, qui le regardait d'un air narquois, se mit à dire :

— C'est donc cette fois-ci que tu vas étrenner tes joujoux... espèce de gosse, va ! pour le plaisir que ça procure...

— Ah ! moi, il me semble que j'aurai une hésitation — oh ! pas longue — avant de tuer...

— Moi aussi, il me semblait ; eh bien, je t'assure qu'on se trompe : ainsi, hier, à quelques kilomètres d'ici, j'ai fait un détour pour voir ce qui se passait du côté de Maroway... et voilà-t-il pas que, tout à coup, une demi-douzaine de grands singes, vêtus comme des saltimbanques, me sautent dessus... Ah ! ça n'a pas été long... A droite et à gauche, sabrez ! En avant, pointez !... par principe, comme à l'école... Un tombe à droite, un à gauche... je ramasse les rênes, je mets les éperons aux flancs de Bibi, je l'enlève... et quand je me retourne pour voir ce qu'était devenu l'ennemi, plus personne... que mes trois singes étendus sur l'herbe...

Il se mit à rire et ajouta avec un haussement d'épaules :

— Quant à l'impression de l'acier entrant dans la chair, pas plus que si j'avais distribué une volée de coups de canne...

En ce moment, le fourrier entra.

— La colonne part à quatre heures, rappel à moins cinq... la compagnie sur les rangs à trois heures et demie pour l'inspection que passera le capitaine... Ce n'est pas tout ; dans une demi-heure, que le sergent Lauvard et sa section soient ici... nous partons en pointe d'avant-garde ; ils ont le temps de prendre le café...

— Bien, mon lieutenant ;... alors, on va se cogner !... ça c'est chouette !...

Le sous-officier partit en courant et Pierre le vit qui allait de tente en tente passant la tête, réveillant bruyamment les hommes qui se mettaient aussitôt à préparer leur "fourbi", secouant la fièvre, envoyant au diable l'anémie, tout heureux de voir enfin cet "ennemi" qu'ils attendaient depuis si longtemps...

De Bérioux, lui, était allé jusqu'au petit parc d'artillerie où il avait attaché son cheval la veille au soir, et où il le trouva, mâchant du bout des dents un peu de paddy, en guise d'avoine.

Consciencieusement, il le pensa, le brossant et l'étrillant, comme s'il se fût agi d'une revue ; après quoi l'ayant sellé, il passa la bride dans son bras et s'en revint, à petit pas, à travers le camp en rumeur,

arrêté à tout moment par les troupiers, curieux d'avoir des détails.

Aussi, quand il arriva devant la hutte de Pierre, les vingt-cinq hommes de la section du sergent Lauvard étaient déjà là, l'arme au pied, attendant que Pierre donnât l'ordre du départ.

Enfin, comme la montre du sous-lieutenant marquait trois heures, il fit faire par le flanc droit, de Bérioux se mit en selle et la petite troupe partit, pour rejoindre sur le front de bandière la 2e compagnie sakalave, déjà sous les armes et qui attendait...

La section indigène s'étant jointe à la sienne, Pierre fila rapidement, de manière à prendre son avance réglementaire, sans retarder le départ de la compagnie d'avant-garde : au pas accéléré, les hommes trottaient sur l'étroit sentier, regardant instinctivement les hautes herbes qui le bordaient à droite et à gauche, très propres aux embuscades ; mais, tout de suite, il avait détaché à cinquante mètres sur les côtés, des flanqueurs chargés de protéger sa marche, tandis que, sous la conduite du marchis qui connaissait le chemin pour l'avoir fait la veille, quatre hommes, choisis parmi les plus débrouillards, servaient d'extrême pointe, accouplés deux par deux, un marsouin et un sakalave...

Pierre, lui, marchait avec le gros de sa troupe, tout vibrant à la pensée que, dans quelques heures, il aurait reçu le baptême du feu et qu'il pourrait écrire à papa Sulpice qu'il avait bien profité de ses leçons.

Durant quatre heures, on avança ainsi, sans qu'aucun incident vint troubler la marche en avant ; seulement, le soleil déjà haut, commençait à cribler de traits de feu les troupiers qui trouvaient que ces sacrés "z'hovas" mettaient bien de la difficulté à montrer le bout de leur nez...

Soudain, la pointe d'avant-garde fit halte, et de Bérioux arriva au galop prévenir que de l'autre côté d'un marais qui barrait la route, la ligne ennemie s'apercevait, avec une pièce de canon, enfilant le chemin que devait suivre la colonne.

Un quart d'heure plus tard, le colonel arrivait, et haussé sur ses étriers, examinait l'horizon à l'aide de ses jumelles : là-bas, sur une hauteur, s'apercevaient, mais très confusément, des fortifications qui devaient être celles du Roza dominant Maroway ; en avant des points noirs, en grand nombre, éparpillés à travers la campagne, et qui étaient certainement les troupes hovas ; enfin, sur la gauche, un large ruban scintillant au soleil, le Betziboka, sur lequel la flotille du commandant Bienaimé faisait des taches sombres.

Au galop, les quelques pièces d'artillerie qui accompagnaient la colonne, arrivèrent et se mirent en batterie, prêtes à protéger le passage du marais, par la compagnie d'avant-garde qui, toujours couverte par sa pointe, reprit la marche en avant.

Une fusillade tout à coup éclata et, par-dessus la tête de Pierre et de ses hommes, une volée de balles passa.

— Saluez ! cria plaisamment de Bérioux qui avait vu quelques-uns des jeunes soldats de marine courber involontairement la tête.

Lui n'avait pas bronché : droit sur sa selle, la main à la visière du casque, il regardait devant lui, intéressé par ce spectacle, disant à Pierre qui marchait à côté de lui.

— Mon vieux, je ne donnerais pas ma place pour un louis : ce qu'on voit bien...

Soudain, comme ils atteignaient l'autre côté du marais, un ronflement sourd se fit entendre, — les artilleurs hovas venaient de tirer, — et Pierre vit un tirailleur sakalave, son voisin, tomber dans l'herbe, aussitôt tinte de son sang.

Un moment immobilisé, la gorge serrée, il se ressaisit aussitôt et levant son sabre, cria à tue-tête pour dominer le crépitement de la fusillade :

— A droite et à gauche... en tirailleurs !

VIII — LES PREMIERS COUPS DE FEU

Bientôt, par échelons successifs, la compagnie d'avant-garde vint renforcer la ligne formée par les hommes du sous-lieutenant Ladret et, durant une demi-heure, on répondit par des feux à commandements, à la fusillade qui partait des grandes herbes ; pendant ce temps, de Bérioux allait prévenir la colonne que l'on était en contact avec l'ennemi.

Maintenant, Pierre avait repris possession de tous ses moyens ; les premières secondes de surprise passées, car ce qu'il avait éprouvé n'était pas autre chose que de la surprise, il se tenait derrière sa section, commandant le feu d'une voix aussi calme, aussi nette que lorsqu'il était dans la cour de l'école à Saint-Cyr.

Son sabre, piqué dans le sol, à portée de sa main, il fouillait à l'aide de sa lunette, le paysage qui s'étendait devant lui, rectifiant avec une précision extrême le tir de ses hommes au fur et à mesure que se déplaçait la cible vivante.

De l'endroit où il se trouvait, le jeune homme distinguait la ville, masse de verdure de laquelle émergeaient des maisons blanches à toiture de tôle, étincelantes sous le soleil ; sur une esplanade, la

dominant, en une position formidable, le Rova se dressait, surmonté du drapeau de la reine.

Tout autour de la ville, des masses de terre formant épaulement devaient abriter des troupes ; même, malgré la distance, on voyait de petites taches sombres qui étaient probablement des embrasures de canon.

Mais c'était surtout du côté du Maroway, petit cours d'eau affluent du Betsiboka et qui a donné son nom à la ville, que les travaux de défense avaient été accumulés ; s'attendant, en raison de l'arrivée, pendant la nuit, de la flottille Bienaimé, à être attaqués par là, les Hovas avaient littéralement hérissé de palissades, coupé de fossés, encombré de canons, — on sût plus tard qu'il n'y en avait pas moins de dix-sept, — l'étroit sentier qui monte du bord de l'eau à la principale entrée de la ville.

Pierre, lui, s'intéressait à cette petite guerre, tout heureux de se sentir dans une autre atmosphère que celle où il se confinait depuis des semaines ; il lui semblait qu'il se faisait en lui comme un renouveau, que son sang coulait avec plus de force dans ses veines, que ses muscles, distendus, affaiblis, reprenaient leur vigueur, et qu'en dépit de la chaleur torride qui tombait du ciel, il lui venait à fleur de peau une vivifiante fraîcheur.

En même temps, les lazzi des soldats le remplissaient d'aise ; eux aussi subissaient la même impression que lui ; cette inactivité leur pesait, les assommait, augmentant l'anémie qui les consumait, et le premier coup de feu leur avait donné, comme à lui, un regain d'énergie ; bien que tous ceux qui se trouvaient là fussent des bleus entendant pour la première fois les balles siffler à leurs oreilles, ce petit sifflement, qui était le signal de l'action si impatientement attendue, leur semblait une musique joyeuse.

Aussi, était-ce entre eux des rigolades, des plaisanteries...

Enfin, la colonne survint ; le colonel se porta sur la ligne des tirailleurs, en prit le commandement et, suivi à distance par le reste des troupes, formé en soutien et en réserve, fit continuer la marche en avant.

Pendant ce temps, du côté de la rivière, des détonations sourdes se faisaient entendre, espacées avec une régularité chronométrique ; c'étaient les grosses pièces du *Primauguet*, le bâtiment portant le pavillon du commandant Bienaimé, qui commençaient le bombardement du Rova ; l'artillerie de celui-ci répondait avec une précipitation qui permettait de supposer que son feu devait faire beaucoup de bruit pour rien.

Soudain, comme l'on marchait depuis trois kilomètres tranquillement, dédaignant de répondre à la fusillade de l'ennemi, lequel se retirait d'ailleurs avec une précipitation extraordinaire, la gauche de la ligne se trouva arrêtée par un escarpement naturel dans lequel avaient été pratiqués des créneaux et des embrasures d'où partait un feu d'enfer.

En moins de cinq minutes, l'artillerie se mit en batterie pour la seconde fois, et durant que nos pièces criblaient de projectiles le retranchement ennemi, le colonel envoyait obliquement une ligne de tirailleurs de marine, chargés de déborder la position ennemie.

Puis, tout à coup, tenant son sabre, il cria :

— Baïonnette au canon...

Un cliquetis d'acier courut sur toute la ligne, semblable au crépitement d'une étincelle électrique et une longue rangée d'éclairs illumina la plaine...

— Clairon, la charge ! commanda-t-il d'une voix vibrante.

Alors, sous une pluie de balles qui labouraient la terre autour d'eux, en avant d'eux et même en arrière, les tirailleurs sakalaves s'élançèrent, enlevés par les sonneries affolées des clairons, poussant leurs hurlements de guerre, tandis que les officiers, les sous-officiers, les caporaux criaient :

— En avant ! en avant !

Que se passa-t-il alors dans l'âme de Ladret ? Il lui sembla qu'un souffle puissant le soulevait, qu'une griserie lui montait au cerveau, et sans qu'il pût se rendre compte comment cela s'était fait, au moment où les clairons sonnaient le "halte-là !", il se trouva debout sur la crête du retranchement, le sabre rouge de sang, et son revolver tout fumant.

— Toi l'avoir échappé belle, ma lieutenant, fit Marengo en lui tendant son casque qu'une balle avait crevé de part en part...

Tout surpris, le jeune homme passa la main sur sa tête ; il était décoiffé et le casque que lui tendait le caporal clairon était le sien.

Mais il n'eut pas le temps de songer beaucoup au danger qu'il avait couru ; la ligne de tirailleurs, rejointe par son soutien et sa réserve, reprenait la marche en avant, chassant devant elle une foule immense fuyant, affolée, à travers la rizière d'Ambohary, poursuivie par les obus de la batterie, les salves des deux autres colonnes.

Là-bas, en effet, du côté de la rivière, le plan du général en chef avait reçu son exécution pleine et entière ; la compagnie Gabel, débarquée au confluent de la Maroway et du Betsiboka, avait marché sur Mahatsinjo, tandis qu'une flottille composée des chaloupes et

vedettes du *Primauguet*, du *Shamrock* et de la *Ronal* s'engageait en file dans la rivière ; un moment arrêtée par le tir d'une batterie installée sur les hauteurs de Mahatsinjo et par une fusillade partant de la berge, la flottille avait néanmoins forcé le passage et jeté à terre trois sections de compagnie de débarquement qui avaient marché en avant, sur la gauche de la compagnie Gabel.

De trois côtés donc, la ville était attaquée et l'instant approchait où le feu du Rova allait être suffisamment réduit pour que l'on pût tenter l'assaut ; c'est là un instant que même le plus inexpérimenté des troupiers pressent avec ce flair particulier que donne le sentiment de la situation.

Autour de Pierre Ladret, un silence absolu, complot, s'était fait ; les hommes marchaient, la baïonnette basse, les doigts crispés sur le canon du fusil, les yeux fixés sur la citadelle muette maintenant et dont la crête se voilait d'épais nuages de fumée.

Enfin, là-bas, du côté de la rivière, au-dessus du *Primauguet*, une fusée s'élança vers le ciel, donnant le signal de l'attaque générale ; de toutes parts, dans la plaine, les clairons sonnent la charge, les hommes partent au pas de course, enjambant les cadavres hovas, glissant dans des mares de sang, trébuchant contre des objets abandonnés par l'ennemi dans sa fuite.

On franchit les fossés, on escalade les talus et on pénètre dans la ville par les énormes brèches que nos obus ont pratiquées aux flancs des murailles.

Puis, tout à coup, au-dessus des têtes, éclate une fanfare joyeuse, c'est le salut au drapeau. Tout le monde lève les yeux, sentant courir à fleur de peau un petit frisson, et l'on aperçoit, flottant sur le Rova, en place de l'étendard royal, les trois couleurs françaises.

Maroway est à nous et la route de Tananarive est ouverte ; le soir, un entrain extraordinaire régnait aussi bien sous les tentes des soldats que dans les cantonnements des officiers ; maintenant, c'était fini, on allait marcher, on allait rattraper le temps perdu... on coucherait dans trois semaines au palais d'Argent.

Hélas ! si tous ces braves gens avaient pu supposer que ce n'était pas par semaines, mais par mois qu'il leur fallait compter... et encore...

Pierre Ladret, comme bien on pense, était dans le ravissement ; il avait vu le feu et de près, — son casque en faisait foi, — et cet ennemi invisible depuis si longtemps et duquel on avait désespéré d'approcher jamais, on l'avait enfin tenu au bout des baïonnettes...

Par exemple, il y avait une chose qu'il regrettait ; c'était de n'avoir pas été assez de sang-froid pour se rappeler ses impressions ; les coups de feu, les sonneries, les commandements, les cris avaient formé comme une griserie qui ne lui avait point laissé le loisir de l'observation. Mais il se promettait bien, la prochaine fois...

De Bérioux, lui, l'écoutait en souriant et avec cet air de condescendance particulier avec lequel les grandes personnes écoutent babiller les enfants ; bien que n'étant que sous-off, il se considérait comme ayant autrement d'expérience que son ami ; d'abord, pendant les trois mois qu'il était resté en Algérie, il avait quelque peu expédié dans le sud, de l'un à l'autre de nos postes extrêmes, courant le risque de mauvaises rencontres, ayant eu l'occasion d'envoyer de-ci de-là quelques coups de sabre et de revolver.

Et puis, dès le lendemain même de son débarquement à Majunga, il avait eu la chance unique, — grâce aux relations de sa famille avec certain gros personnage de l'état-major général, — d'être attaché à un service de renseignements ; et il n'avait depuis lors, guère quitté la selle, piquant des pointes hardies en avant sur la route que devait suivre la colonne ; tout cela aguerrit, bronze l'âme et transforme rapidement "un bleu" en vieux troupier.

Puis, pour couronner ce rapide apprentissage, la rencontre de la veille, les trois hommes sabrés, les trois autres mis en fuite. Dans ces conditions, on comprendra, jusqu'à un certain point que le marchis se reconnût une certaine supériorité sur le sous-lieutenant.

Cela ne les empêchait pas de fêter le premier fait d'armes de la colonne expéditionnaire, en mangeant un morceau de bœuf grillé par les soins de Morillot, à l'aide de sa baguette à fusil en guise de broche, bœuf qu'ils arrosaient d'une mauvaise bière aigre ; heureusement qu'ils purent se rattraper sur un excellent café additionné d'un verre d'assez médiocre eau-de-vie du pays, et comme il leur restait encore dans la gorge un peu de poudre du combat du matin, ils trouvèrent tout cela exquis...

La compagnie de Pierre avait été détachée en grand'garde sur la route du sud, et lui-même, avec une section de vingt cinq hommes, formait un petit poste établi dans une mauvaise pailote à moitié brûlée par l'un des nombreux incendies que nos obus avaient allumés dans la campagne.

(A suivre.)

CARMEN

(Suite)

Musical score for the piano accompaniment of the 'Carmen' suite. The score is written in 3/4 time and consists of four systems of music. The first system begins with the tempo marking 'Andante animato' and a dynamic of 'mf'. The second system includes a measure rest of 8 measures. The third system features the tempo marking 'Piu mosso' and a dynamic of 'ff'. The fourth system continues the piece with various dynamics and articulations.

QUAND L'OISEAU CHANTE

FAKULES ET MUSIQUE
DE
D. TAGLIAFICO.

Musical score for the vocal and piano accompaniment of 'Quand l'oiseau chante'. The score is in 3/4 time and includes lyrics in French. The piano part is marked 'Andantino' and 'PIANO'. The vocal part is marked 'cantabile'. The lyrics are: 'Vous lez-vous bien ne puis-je dir, sur Rideaux lois ses et por - tes clo - ses. Quand l'oiseau chaut - te et qu'à plai - sir - - - - - Expres pour vous souvrent les po - ses. Quand l'oiseau chante et qu'à plai - sir - - - - - Expres pour vous souvrent les po - ses. Pour - - - - -'. The score includes dynamic markings such as 'p', 'mf', 'f', and 'cresc.'.

ad libitum.

ou ré-ser-à d'au-tres cho-ses? Vous lez-vous bien ne plus dor-mir?

mf *f*

Sougez un peu: si se vous voyant pas, je suis sa-vi.

delice *scherzando*

mf *p*

dit-ter rom-pir sa cour-si Si le fois-seau qui sur-mu-re la

bas Al-lait de dé-sus-poir re-mou-ter à sa sa-bré-rie! Si le prem-

crescendo

temps di-sait aux fleurs— Aux amou-reux, ce se-rai pu-ri! Au-rau-gre-

crescendo

-vous, je vais ail-leurs l'her-ber qui dai-gue me sou-ri-re.

leggiero *segno* *p*

Vous lez-vous

crescendo

bien ne plus dor-mir— Rideaux ba-is-sés et por-tes clo-sés Quand l'hor-izon

(A suivre)

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 1er mars.

Enfin finit la période mouvementée occasionnée par les étrennes ; encore quelques fêtes puis Paris reprendra l'aspect calme, austère, qui convient au carême. Adieu les bals, les airs de danse. A son tour la musique sacrée régnera en maîtresse absolue, remplaçant pour la plupart de nos mondaines, théâtres, concerts et soirées.

Les fêtes de bienfaisance seront les seules admises, et par leur éclat, les toilettes des jolies vendeuses, qui jouent à la marchande avec tant de succès, auront comme toujours un renom retentissant. Ces ventes annuelles de la Charité, procureront aux malades, aux malheureux, des soins, des secours bien nécessaires pour les aider à supporter les misères qu'entraîne un long et triste hiver.

Mais en attendant que le jeûne austère et les habits sombres aient leur tour ; énumérons quelques-unes des ravissantes toilettes inaugurées en l'honneur du carnaval.

On les annonce très brillants ces derniers bals de la saison mondaine : aussi fait-on assaut de belles et nouvelles choses ; nous donnons la primauté d'une fantaisie sensationnelle éclose sous forme de fleurs géantes destinées à orner les toilettes de bal.

Nous avons noté à l'intention de nos lectrices une de ces nouveautés, vrai succès du moment, succès dû à son originalité, car nous avouons en toute sincérité que nous préférons la nature à cette exagération de l'art. Un bouquet de roses, avec ses boutons sur tiges placés près de l'épaule, nous plaît davantage, qu'une seule de ces fleurs d'une taille si volumineuse qu'elle couvre en partie le corsage. Il faut tout le talent d'une habile couturière pour tirer parti, sans excentricité, de pareille exagération. La toilette que nous citons est la preuve que rien n'est impossible lorsque le goût vient en aide à l'imagination. Voici dans le genre une robe de bal en satin vert d'eau. Le corsage drapé en biais, est garni de tulle assorti, sur l'épaule, chrysanthèmes géants effeuillés, même bouquet au bas de la jupe retenu par des coques de ruban crème.

Pour les soirées et dîners, le boléro de guipure a un succès fou. Nous avons à citer plusieurs toilettes ayant toutes ce corsage qui donne de suite une grande élégance à la plus simple robe. En voici une en beau satin duchesse vert bouteille ; la jupe est unie avec plis tombant souples et gracieux. Sous le boléro en passementerie cabochonnée de perles de jais, blouse en mousseline de soie crème, avec ceinture drapée en Liberty rose de Chine.

Une bien jolie toilette est en mousseline de soie noire plissée bijou. Un boléro de guipure incrustée de petites perles de corail rose, recouvre une blouse en Liberty vert pâle, fermée par des boutons strass et corail rose. Ceinture suisse en satin rose corail.

Dans les coiffures qui donnent déjà un aperçu des nouveautés de la demi-saison, nous relevons de charmantes choses, toujours dans le genre de broderie et de brillant bien dans le ton de la mode du jour. Très seyante est une toque en velours rabis se drapant en choux de chaque côté du front, sur le dessus ailes folies en auréole, recouvertes de paillettes diamant et jais.

Une autre bien coiffante en velours noir gracieusement chiffonné, a pour garniture des plumes d'aigle, retenues par un beau motif de jais.

Pour cérémonie ou théâtre, un délicieux chapeau rond en feutre gris pâle, de forme évasée, est orné dessous et en cache-peigne de touffes de roses. Sur le dessus panache de plumes grises, posé au gré de la fantaisie.

La saison prochaine sera celle des fleurs, le doux printemps nous les ramènera cette fois encore avec un engouement plus vif que jamais. Le chapeau entièrement fleuri, donnera la note de cette folie pour la fleur artificielle, qui se place au corsage, sur le manchon, donnant à toutes l'illusion de la nature tant elle est imitée avec art. Comme toujours à cette époque du renouveau, la fleur préférée sera la violette, modeste, ne se

laissant deviner que par sa suave odeur, car on la parfume à son essence ; la violette aura un succès énorme, et nous avons admiré plusieurs coiffures nouvelles dont la forme disparaissait sous les touffes charmantes de cette petite fleur des bois. Un nœud très enlevé vert printemps glacé mauve, tranchait seul l'uniformité de la garniture.

Les toilettes de ville continuent leur élégance, favorisant en fourrure la zibeline, le chinchilla, l'astrakan, l'hermine ; ces garnitures riches se mettent sur la plus simple jaquette de drap en col et en revers. Les manchons de fourrure priment le manchonnet de fantaisie, et nos modistes mêmes, ont adopté pour leurs coiffures, toques ou capotes, le chinchilla doux au visage. Avec un fond drapé en velours et une garniture de fleurs dont le feuillage forme l'aigrette ; rien n'est plus élégant, plus joli qu'une toque dont le bord ondulé est en chinchilla.

La garniture en cache-peigne a toujours du succès. Il y a des figures qu'une garniture trop volumineuse en plumes ou en fleurs écrase complètement, il faut pour celles-là poser la garniture derrière et ne laisser sur le devant du chapeau que ce qu'il en faut pour accompagner les traits. A ce sujet, répétons encore ce que nous avons dit bien souvent : c'est que dans les modes, il faut choisir ce qui sied avant tout, et ne jamais se croire obligée de porter quelque chose qui enlaidit parce que tout le monde le porte. Le caractère personnel est le seul propre, le seul dont l'originalité nous débarrasse de l'uniformité ; la chose la plus banale, la plus opposée au goût qui doit régir la mode.

Parmi les questions qui s'agitent chez nos faiseurs au sujet des modifications ou des combinaisons concernant les nouveautés de la saison prochaine, il en est une dont la rentrée dans nos costumes soulèvera bien des critiques quo pour ma part je trouverai sensées. Il s'agit de la traîne qui opère tout doucement sa résurrection. A la rue rien n'est moins pratique et le bon sens d'accord avec le goût la condamne à rester à la place qui

lui convient seule, celle où elle figure avec élégance étalant majestueusement dans un salon les plis souples d'une belle et riche étoffe. Pour le soir la robe longue est incontestablement supérieure à la robe courte, car elle donne à la femme une démarche gracieuse que nul ne peut nier ; mais pour les robes de jour destinées aux sorties et aux visites, à moins d'être en voiture, la traîne même demi-longue est un contre-sens, une gêne. Contentons-nous donc pour la rue, de la robe à deux doigts du sol, pratique et commode, et laissons aux toilettes du soir le soin de faire revivre la traîne, puisqu'il faut à chaque saison sa nouveauté.

VICOMTESSE D'AULNAY.

Le propre de la jeunesse est d'accepter les idées avec docilité et de les défendre avec violence.

ETIENNE LAMI.

PRO DOMO SUA

Le père.—Que le diable emporte les journalistes, on devait les expulser du pays. Tiens, voici une femme qui se mêle d'écrire dans mon

journal en indiquant aux parents la manière de garder les garçons à la maison, le soir.

La mère.—Et bien, Qu'a-t-il de mal là dedans, n'est-ce pas correct ?

Le père (furieux).—Correct. Et comment mariera-tu tes cinq filles si tous les garçons restent le soir chez eux ?

La gloire ! Les malins en ont la monnaie, qui s'appelle le bruit ; les naïfs en ont les épines.

JULES CLARETTE.



1^o MANTEAU EN DRAP VERT RUSSE ORNÉ SOUTACHE ET ASTRAKAN NOIR POUR FILLETTE DE 8 A 10 ANS. — Ce manteau de forme américaine est monté à plis sur un empiècement carré, garni de soutache et astrakan, petit col rabattu garni astrakan. Manches d'une seule pièce, revers ornés soutache. *Matériaux* : 3 verges $\frac{1}{2}$ de drap. — 2^o PETIT PALETOT GENRE RUSSE POUR GARÇONNET DE 4 A 5 ANS. — Ce petit paletot se fait en drap bleu foncé garni d'une bande de castor ou d'astrakan. Devants croisés garnis soutache et fourrure, et boutonnés par une sous-patte ; col rabattu en fourrure. *Matériaux* : 1 verge $\frac{1}{2}$ de drap. — 3^o ROBE DE BABY EN BENGALINE CRÈME — Devant et dos plissés sur un empiècement carré, recouvert par un col en même tissu garni d'un galon fantaisie, même garniture au bas de la robe remontant sur les côtés. *Matériaux* : 4 verges bengaline. 3 verges $\frac{1}{2}$ de galon.

IL LE VOULAIT BIEN



Le policeman. — Eh, dites donc, vous ! circulez un peu, je vous prie, ça n'est pas un endroit pour s'arrêter ici !
Mr Finbrosse (un peu éméché). — Cir...culer... cir...culer !... j'veux bien... mais... ? J'sais bien... que rien ne... s'ar...rête... que tout... marche... mais...
Et Mr Finbrosse s'endormit doucement.



Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL



“A Railroad Ticket” est une des pièces à succès qu'il suffit d'annoncer pour attirer la foule.

Les joyeux acteurs de Freeman, dans la pièce de Joseph M. Gaites, sont absolument désopilants et les situations comiques, les bons mots répandus partout, les nouvelles mélodies, en font une étincelante comédie farce fin de-siècle.

Elle possède en outre une intrigue fort intéressante : Deux frères, l'un agent de billets, l'autre commis voyageur en parfums, sont appelés à hériter d'une fortune considérable. Tous les deux sont amoureux de la fille de l'ami décédé, laquelle épouserait volontiers n'importe lequel de ses deux adorateurs.

Les deux amoureux doivent concourir, et celui qui gagnera le plus d'argent en un temps donné, obtiendra la main de la fille et les deux tiers de la succession.

Tous deux se mettent donc au travail, mais le marchand de billets amoureux de sa clavigraphie, l'épouse, et l'autre épouse la fille-prime.

Il sont satisfaits tous les deux et se partagent la succession.

Les rôles nombreux sont bien remplis ; à la tête est l'excentrique comédien Louis Wesley, premier rôle d'hommes, qu'on a déjà vu dans le principal rôle de Trilby.

La fascinante et jolie chanteuse Marie Stuart est la même qui a créé une sensation originale à Paris, Londres et New-York ; elle remplit le rôle d'une jeune fille française. Le restant de la compagnie comprend d'excellents artistes parmi lesquels : Arthur Moulton, Gus Pixley, Chas. A.

Burke, Edith Newton, Aggie Vars, Morgot Hobart, Minnie Carlton et Sadie Morgan.

Somme toute voilà une série de charmantes représentations auxquelles tous voudront assister.

PALLADIO.

CITATIONS

La modération est le trésor du sage. — VOLTAIRE. — *Discours.*

Il y a une grande richesse à se contenter de ce qu'on a. — SAINT PAUL

LE JUSTE MILIEU

La vertu git au milieu. — ARISTOTE.

Est nobis in rebus.

La vertu est entre deux extrêmes, et celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint. — CONFUCIUS.

La parfaite raison fuit toute extrémité,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

MOLIÈRE — *Le Misanthrope.*

On trouve la même pensée dans Pascal.

CADRAN SOLAIRE

A la porte de l'Eglise de Brou, se trouve un Cadran solaire tracé sur le pavé. Il date du seizième siècle et fut restauré par Lalande. Les 12 chiffres des Heures sont distribués à la circonférence d'une ellipse qui a son grand axe dans la direction de l'Est à l'Ouest. Une ligne, indiquant le méridien, traverse cette ellipse du Nord au Sud, et sur cette ligne sont indiqués les noms des 12 Mois de l'année. Il suffit de se placer sur le nom du mois courant, et l'ombre, en se projetant sur un des chiffres du cadran, marque exactement l'heure.

LE VIEUX BIBLIOPHILE.

JOYEUX PROPOS DU 65^{me}

Au quartier de notre 65^{me} bataillon, le lieutenant Z... pose à ses camarades la question suivante :

— Savez-vous quel est le plus ancien commandant d'infanterie ?

— Dame, il faudrait consulter l'annuaire...

— Tu n'y es pas, mon cher. Inutile de chercher plus longtemps du reste.

Le plus ancien commandant d'infanterie c'est Noé...

— ???

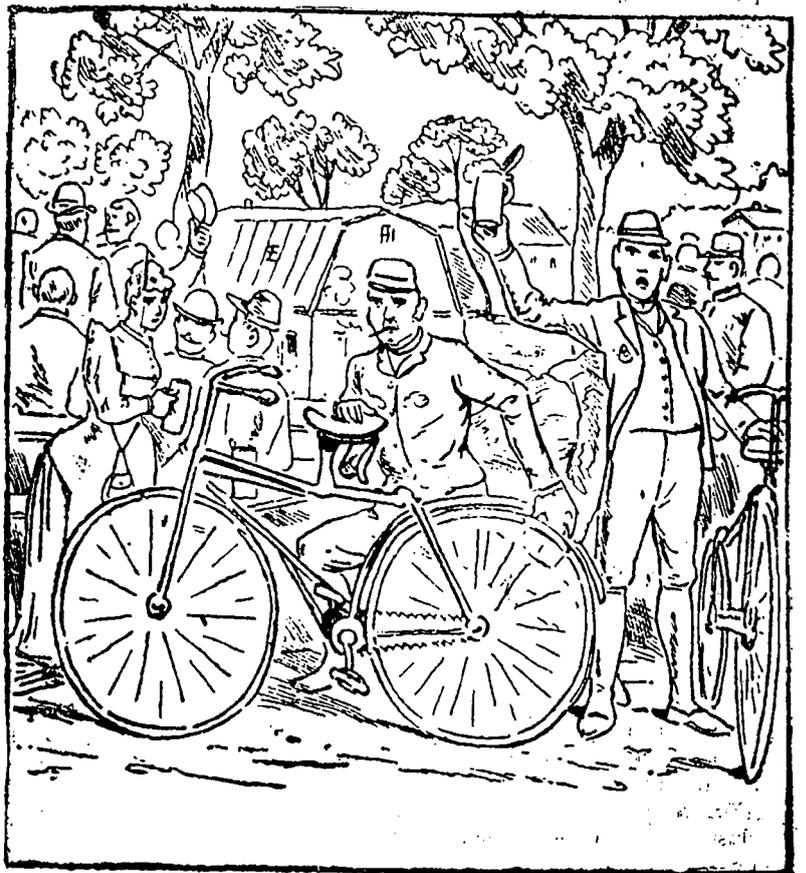
— Oui, Noé, qui ayant réuni dans sa maison flottante un spécimen de chacune des espèces, s'écria :

En avant arche !

Prompt à l'action est le jeune homme qui ne se défie pas de l'ignorance ; lent est le vieillard qui se défie de la science.

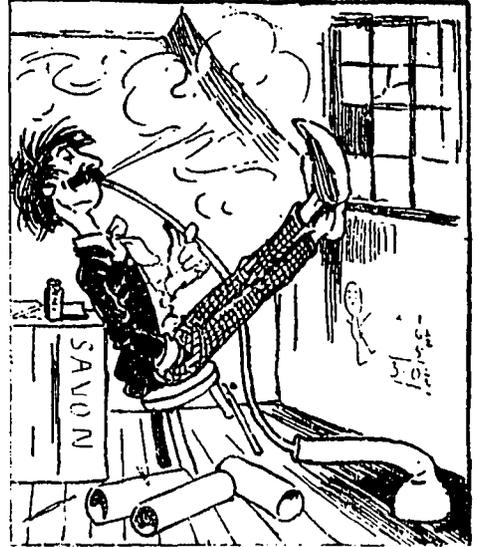
Une barbe décolorée, grise, inculte ne démontre aucun élégance. Elle peut l'être grâce à la teinture Buckingham pour la barbe.

DEVINETTE



Voilà un vélocipède, mais où est le vélocipédiste ?

NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INDUSTRIE



I

II

III

Il était une fois, à Montréal, un bourgeois ventru qui, bien confortablement assis dans un moelleux fauteuil, se livrait aux douceurs de la pipe.
Au-dessus de lui habitait un pauvre diable d'artiste qui, doucement remué par la bonne odeur montant d'en bas, regrettait vivement de n'avoir pas de tabac pour en griller une.

Et le bourgeois ventru pipait, pipait, que c'était une bénédiction, quand tout à coup l'artiste s'écria : "Eureka !... j'ai trouvé le moyen !" Et il esquissa *sabito* une petite danse caractéristique, exprimant sa satisfaction.

Et, une minute après, alors que le ventru du 1er étage, s'absorbait dans la lecture de son SAMEDI, en s'entourant des odorantes spirales de son tabac de... (1); l'artiste du 2e tirait, lui aussi, des touches formidables de son narghilé improvisé.

(1) Je ne dis pas d'où, les fabricants étant tellement peignés que pas un ne reconnaîtrait ma politesse en m'en envoyant une livre.

LOGIS ANCIENS

Comme en nous, ô maisons, vous vivez longuement !
Je suis épouvanté de votre permanence,
De vos tenacités, de votre acharnement
A raviver sans cesse en nous la souvenance !

L'intérêt vous transforme, et chaque possesseur,
Qui fait de vous son gîte, y place l'espérance ;
Le temps aussi vous change, et le démolisseur
Disperse à tous les vents votre antique apparence !

Vos pierres et vos murs s'écroulent, sont usés :
Les lignes, les contours de votre architecture,
Par toutes les saisons lentement effacés,
Vont se perdre à jamais au sein de la nature !

Mais, en nous, vous gardez, doux abris des amours
Qui nous remplissaient l'âme en leur surabondance,
Vous gardez votre aspect riant des anciens jours ;
Votre image est rebelle à toute décadence !

Et nous vous revoions de la même façon
Qu'autrefois, à travers vos mornes insomnies...
C'est la même verdure, et le même horizon !
C'est le même soleil, les mêmes harmonies !

Les parfums qu'on aimait sont encor répandus,
A l'heure où tout s'endort, et quand la nuit s'avance ;
Et les moindres objets, les mille riens perdus,
Au fond de l'être, hélas ! sont pleins de survivance !

O blanche vision ! charme des soirs d'été !
O vieux balcon de fer scellé dans la muraille,
Virginales amours, fraîcheur, naïveté,
Malheureux qui vous perd ! Insensé qui vous raille !

Logis rempli de fleurs, pourquoi m'ensorceler
Avec tes souvenirs, avec tes mélodies ?
Pourquoi vouloir renaître ? — Et pourquoi m'appeler,
En rallumant encor tes cendres refroidies !...

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

ensuite empalés sur des arbres, ou piquer des têtes dans la mer, après avoir, pour ce sport étrange, dépensé de quoi marier des quantités de filles et donner des métiers à des masses de garçons...

Et la terre elle-même semble malade ; les climats sont bouleversés, les saisons détraquées ; le sud au nord et le nord au midi, on gèle en Provence on grille au Canada. Vrai, il y a quelque chose de cassé et de souffrant dans le monde.

A mesure que la science et l'industrie progressent, l'homme semble se miner et se ronger, dépérir, déraisonner, battre la breloque et courir aux gouffres, dans une nature qui se disloque.

Le génie de l'homme fera peut-être que le globe deviendra, à bref délai, un palais enchanté, mais il n'y aura peut-être plus aussi, ce jour-là, que des squelettes pour l'habiter.

En vérité, mes amis, je vous le dis : Triste... triste... triste.

PARISIEN.

TOUT A LA POSTICHE

ROUTADE

En cette fin de siècle, dans ces villes immenses où personne ne se connaît, où tout défile comme des images de lanterne magique, que voyons-nous ?

Les médecins, sous prétextes de guérir les maladies, ne songent plus qu'à vous les inoculer ; on voit courir dans les rues, à cheval sur des roues volantes, des fous qui filent entre les voitures en poussant de petits coups de cornet et qui ont l'air de se sauver, sans savoir où ni pourquoi.

Des populations entières se nourrissent de faux œufs, de faux lait, de faux beurre, de faux vin, de fausse bière, de faux sucre, de faux café, de faux thé et de toutes sortes de fausses choses qui les alcoolisent, les scrofulisent, les rachitisent, les intoxiquent et finissent par faire d'elles de faux hommes et de fausses femmes.

Il y a des gens qui s'en vont en ballon, pour s'asphyxier à des milliers de mètres de hauteur, se faire démonter par un ouragan pour retomber

UNE BONNE RECLAME

S'il y a à Paris le "carrefour des écrasés", à New-York, il y en a deux ou trois. Un intelligent restaurateur installé à l'encoignure d'une de ces voies où l'on ne peut guère s'aventurer que quand on a fait son testament, a placé sur sa terrasse, l'inscription suivante :

D'ici on voit écraser les passants.

Le restaurant est l'un des plus fréquentés de New-York, et son sympathique propriétaire est entraîné de faire une jolie fortune.

SA VRAIE CRAINTE

Lui. — C'est assurément bien triste, ma pauvre Léonie, que juste pour le jour où tu vas étrenner ta robe neuve, il se mette ainsi à pleuvoir.

Elle. — Ce n'est pas la crainte de gâter ma toilette qui me touche beaucoup, mais c'est que la pluie va retenir tout le monde à la maison et qu'il n'y aura pas dix femmes de ma connaissance qui pourront me voir.

SIMPLE RÉFLEXION



Suzanne (à son amie). — Ah ! Albina, je voudrais être née chien !
 Albina. — (P) ...
 Suzanne. — Si j'étais née chien, je serais la chérie de quelque belle dame comme celle-là.

LES CHRONIQUEURS

Parfois graves, parfois gavroches,
 Parfois débordant de rancœurs,
 Du talent jusqu'au fond des poches,
 Ils vont, sans peur et sans reproches
 Les chroniqueurs.

Ils promènent dans les soirées,
 Aux fins soupers (café, liqueurs)
 Leurs figures souvent tirées,
 Et leurs chaussures bien cirées,
 Les chroniqueurs.

Quelquefois, dans une chronique,
 Ils sentent remuer leurs cœurs,
 Et font de l'amour platonique...
 — Un, deux ! En avant la musique
 Des chroniqueurs !

Quand ils ne savent plus que dire
 Ils prennent de grands airs vainqueurs,
 Un vieux journal, un fin sourire,
 Et de longs ciseaux pour écrire...
 Les chroniqueurs !

En un mot comme en six colonnes,
 Ce sont de vulgaires craqueurs ;
 Evitez leurs regards atones,
 Car les pires blagues sont bonnes
 Aux chroniqueurs.

Ils tiennent toujours en réserve
 Un mot mordant, deux mots moqueurs ;
 C'est une façon d'être en verve...
 — Mes amis, que Dieu vous préserve
 Des chroniqueurs !

TROISÈME.

COIN DE BATAILLE

Il était environ deux heures de l'après-midi.
 Depuis neuf heures du matin, la redoute et les hauteurs de Montretout nous appartenait.

À droite, le mouvement s'opérait sur Garches, la Bergerie et Buzenval.
 À gauche, Saint-Cloud continuait à nous tracasser de coups de fusil. Il y en avait un nid dans le clocher de l'église, dont les Prussiens avaient brisé l'horloge et inutilisé le cadran, sous le prétexte que les aiguilles correspondaient avec le Mont-Valérien. La poudre ne parlait pas seulement : elle jacassait comme une pie borgne. Figurez-vous le craquement d'une toile qu'on déchire et qui n'en finit pas !

Dans la redoute, la boue nous montait jusqu'à mi jambe : une boue couleur d'ocre — grasse et gluante — qui plombait nos semelles et paralysait tout élan.

Nous étions là, tapis pêle mèle derrière les talus, gardes nationaux, lignards et francs-tireurs.

Quand un de nous, se soulevant avec précaution, jetait un rapide regard par-dessus le parapet, il voyait se dérouler en face de lui la zone de terrain qui grimpe jusqu'à Garches en plis légers, couverts de vignes.

Une lumière terne agonisait sur cet espace, gris de brouillard et de fumée. Au fond, les bois formaient une ligne noire qui semblait ourler le ciel d'un ruban de deuil. Ete due sombre et menaçante, que piquait d'une note blanche la "Maison du Curé."

À part ceux dont les corps gisaient dans le fossé et à l'intérieur de la redoute, nous ne découvrions pas d'Allemands ; mais ils nous apercevaient, eux, des maisons de Saint-Cloud où ils étaient retranchés ; car sitôt qu'une tête se haussait, une balle

sifflait à son oreille. Je me rappelle un garde national qui se leva en s'écriant :

— Il faut que j'en dégomme un !...

Il n'eut pas le temps d'épauler son arme. Une balle lui troua le front. Il s'ébala, la face dans la boue. Un autre projectile vint fouetter en pleine figure un de mes francs-tireurs, presque un enfant. Il laissa échapper sa carabine, battit l'air de ses bras, et tomba en gémissant :

— Ah ! maman !...

Une voix dit :

— Tant qu'il ne s'agira que de recevoir des prunes, passe ! Mais si les ananas s'en mêlent...

Et bientôt, "les ananas s'en mêlèrent". Un premier défonça le toit d'une bâtisse située en dehors, sur le chemin, à une centaine de mètres. La même voix ajouta :

— Ils vont rectifier leur tir. Gare à nous ! Ça va chauffer.

La phrase n'était pas achevée qu'une explosion formidable retentissait ; il me sembla que le parapet tout entier sautait, et mes voisins et moi nous fûmes couverts de terre.

Dès ce moment, les obus se succédèrent sans relâche. Les uns s'enfonçaient dans le sol mou avec un bruit sourd ; les autres éclataient avec des détonations terribles. Une âcre buée sulfureuse nous enveloppait, striée çà et là d'éclairs rouges...

Avec cela, personne ne bronchait. Nulle envie de lâcher pied. Chacun demeurait à son poste. Si d'aucuns étaient un peu pâles, il s'en trouvait qui plaisantaient et qui faisaient la nique à la mitraille. D'autres causaient, cassaient une croûte, buvaient une goutte...

Mon pauvre lieutenant Giroux venait d'avoir les deux jambes broyées. Huit des nôtres l'emportaient, à travers le feu, sur un volet arraché à la fenêtre d'une maison voisine. En passant sur l'étroit madrier qui formait pont sur le fossé, ils rencontrèrent le général Noël. Celui-ci ôta son képi. Giroux se souleva, tout sanglant :

— Et l'artillerie, mon général, demanda-t-il, l'artillerie arrive-t-elle enfin ?

— Elle me suit, lieutenant.

Le blessé — il l'était mortellement — se recoucha sur le brancard improvisé :

— Bravo ! murmura-t-il. Nous les tenons. Vive la France !

...Quatre pièces gravissaient la rampe avec peine. L'une culbuta et glissa dans le fossé. Deux autres s'embourbèrent jusqu'au moyeu des roues : il leur fut impossible de démarrer de l'ornière. On attela plusieurs chevaux de renfort à la quatrième. Elle avança lentement jusqu'à une espèce de puits qui se trouvait sur la gauche de la redoute. Un officier et un brigadier chevauchaient à côté. Tous deux mirent pied à terre. L'officier, qui portait sur sa pelisse les galons de commandant, donna l'ordre :

— En batterie !

Un petit homme brun, d'apparence paisible. Un savant non moins qu'un soldat. J'ai appris son nom plus tard : c'était le baron Tardif de Moidrey.

Le brigadier qui l'accompagnait rappelait les troupiers de Charlet et de Raffet.

Un long et solide gaillard, avec une moustache hérissée, un nez en virgule renversée, des rides qui ressemblaient à des balafres, une large ceinture africaine, une veste ravagée, un pantalon au cuir blindé de boue, trois brisques sur la manche et un bout de pipe aux dents.

DEVINETTE



— Pourquoi jetez-vous ainsi des pelotes de neige ?
 — C'est sur l'apprenti du menuisier.
 — L'apprenti ! Où est-il donc ?

Il n'en a jamais eu l'intention



Le philanthrope. — Et maintenant, mon ami, n'allez pas dépenser cet argent dans le premier hôtel.

Le tramp. — Oh, Monsieur ! il y en a un bien meilleur au coin de la rue, là-bas.

Il répéta le commandement :

—En batterie !

Les artilleurs se mirent en devoir d'obéir...

Au même instant, un projectile vint faire explosion entre les jambes du porteur de devant et le retourna ainsi qu'une crêpe dans la poêle, le ventre ouvert et les entrailles pendantes...

L'officier et le brigadier disparurent dans la fumée et les éclats...

Nous les crûmes hachés en miettes...

Mais lorsque la vapeur brûlante se fut dissipée, nous les retrouvâmes à leur place. Le commandant, appuyé sur son sabre, conservait son attitude calme et sa physionomie placide. Le brigadier fumait toujours son soupçon de pipe.

—Détez ! fit l'officier.

Le mot était encore sur ses lèvres qu'un second obus mettait un autre cheval en morceaux.

—Détez ! redit le commandant, du même ton ferme, tranquille et froid.

Un troisième, un quatrième projectile s'entrèrent, coup sur coup, à ses pieds. Il ne sourcilla pas ni ne bougea. Le brigadier non plus. Pendant que les artilleurs cherchaient à se garer, l'officier avait tiré un couteau de sa poche et sciait les traits des chevaux, qui se cabraient et hennissaient, affolés de terreur. Quand il eut terminé cette besogne, — sans se presser :

—En batterie ! commanda-t-il d'erechef.

Hélas ! un nouvel obus s'abattit cette fois sur la pièce, — et celle-ci, frappée d'impuissance, se renversa au milieu des débris de ses roues et de son affût !

On vit poindre une larme de rage sous la paupière du commandant.

Quant au brigadier, avec un mouvement qu'on ne saurait dépeindre, il jeta sa pipe sur le sol et l'écrasa sous son talon.

JEHAN W...

SA SEULE CHANCE

Mme Bonbec. — Enfin, Joseph, je voudrais bien savoir ce qui te fait parler ainsi quand tu dors ?

Mr Bonbec. — Bien simple, pourtant. C'est la seule chance que j'aie de parler un peu sans être interrompu.

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT

J'ai connu un homme fort économe qui prenait toujours, en tramway, le siège le plus éloigné de l'entrée afin, étant collecté le dernier, d'avoir plus longtemps son argent en poche. Il fendait avec soin toutes les allumettes afin d'en faire deux pour une.

Il racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait, toute sa vie, été empêché de faire la charité, le gouvernement ayant négligé de fournir aux citoyens du petit change moindre qu'un sou.

C'est un homme qui aurait volontiers cassé les dix commandements avant de faire changer un billet de \$1.00.

Il s'était fait une règle invariable : de ne jamais manger de quelque chose qu'il put vendre ou de quelque chose qu'il lui fallut acheter.

Il était charmé d'être chauve, cela lui évitait l'achat d'un peigne, et la dépense mensuelle d'une coupe de cheveux.

Il vivait le plus possible chez ses voisins et cela aussi longtemps qu'ils l'enduraient ; quand on le jetait dehors, il déménageait et recommençait dans un autre quartier, démontrant qu'une pierre roulante peut très bien amasser de la mousse.

Le pauvre cher homme est mort, il y a un an à peine, laissant à un neveu, son unique héritier, la somme rondelette de \$100 000.

Aujourd'hui son neveu ne possède plus un sou.

L'oncle était un homme de poids sans faire de dépenses.

Le neveu est un homme de rien quoique ayant beaucoup dépensé.

Les deux étaient sûrement deux fous, ce qui prouve que les extrêmes se touchent.

KADIO.

Les femmes sont jalouses de leur domination, et les hommes de leurs plaisirs. — HENRY FOUQUIER.

EMBARRASSÉ

Le petit Eusèbe. — Dis, maman, va-t-on aller promener ?

La maman. — Oui, mais tâche de te rapprocher un peu si tu veux que j'aie t'emmène.

Le petit Eusèbe (après réflexion). — D's, maman, j'ai les mains un peu sales. Faut-il que je me les lave, ou que je mette des gants ?

Il y a une manière de poser les problèmes qui semble les résoudre. — X.

L'Argument d'Ayer.

S'il y a quelque raison pourquoi vous feriez usage d'une Salsepareille quelconque, il y a toutes les raisons du monde pour que vous preniez celle d'Ayer. Quand vous prenez de la Salsepareille, c'est pour guérir une maladie. Or vous voulez être guéri aussi vite et à aussi bon marché que possible. Voilà pourquoi vous devez choisir la Salsepareille d'Ayer ; elle guérit vite et à bon marché et de plus, elle guérit pour toujours. Bien des gens nous écrivent : "Je préfère de beaucoup avoir une bouteille de Salsepareille d'Ayer que trois de n'importe quelle autre espèce." Un droguiste écrit que "Une bouteille de Salsepareille d'Ayer donne de meilleurs résultats que Six de toute autre espèce." Si une bouteille de Salsepareille d'Ayer accomplit l'œuvre de trois, elle doit avoir la force de trois au prix d'une. Voilà la chose en deux mots. On a donc toutes les raisons du monde de faire usage de la

Salsepareille d'Ayer.

Le comble du talent chez un sonneur de trompe : — C'est de sonner dans sa trompe... d'Eustache.

Une Recette par Semaine

VERNIS POUR CUIVRE

Pour préserver le cuivre de l'oxydation, on se sert d'un vernis composé de :

- Sulfure de carbone. . . 1 partie.
- Huile de térébenthine. 2 —
- Benzine. 1 —
- Alcool métylique. . . 2 —
- Copal dur 1 —

Ce vernis est excessivement résistant, et rend le cuivre inaltérable si l'on a soin d'en appliquer plusieurs couches sur l'objet que l'on veut préserver.

B. DE S.

Le papa, consultant sa montre :

—C'est étonnant, elle est arrêtée, et je l'ai pourtant montée hier soir.

La maman :

—Elle a peut-être besoin d'être nettoyée.

Louissette :

Oh non ; Toto et moi nous l'avons lavée pendant plus d'une heure ce matin.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Nous sommes allés assister aux cours du Conservatoire National de Musique, avec un de nos amis, musicien de valeur, de passage à Montréal, et il en est sorti émerveillé du résultat obtenu, avec de si faibles ressources et dans un temps si court.

Nul doute que si les organisateurs de cette si utile institution avaient à leur disposition locaux et ressources suffisants, ils ne réussiraient à faire de leur Conservatoire un centre artistique de tout premier ordre appelé aux plus hautes destinées.

Au public appartient désormais la parole, à lui seul de faciliter, par son zèle à encourager les tirages, le passage prompt de l'état actuel du Conservatoire National de Musique, déjà si satisfaisant, à celui rêvé par notre ami. Il ne faut pour cela que de prendre, chaque semaine, une petite part des scriptums émis à cet effet. Si chacun de ceux qui s'intéressent à la musique en prenait un, rien qu'à Montréal, le but serait atteint.

TRIO DE PROVERBES

A toile oardie Dieu envoie le fil.

×

Le tout est de venir à propos.

×

Le temps est à Dieu et à nous.

SANCHO PANÇA.

Récit d'un duel.

Comment finit cette querelle ?

—Trois fois chacun ils ont tiré ;

Ne se visant qu'à la cervelle.

Les balles n'ont rien rencontré.

C'EST MERVEILLEUX

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du *Baume Rhumal* ; l'effet est merveilleux.

RÉFLEXION DE LA CHAMBRIÉE

Premier soldat. — Moi, j'aurais aimé être matelot.

Deuxième soldat. — Un matelot toi ! Allons donc, tu es comme ce tub' d'Hercule, tu es trop homme de terre pour aimer véritablement la mer.

L'AMI DE L'AUTEUR

—Mon cher, je suis bien embêté ; si vous n'étiez pas mon ami, je sifflerais votre pièce, qui ne vaut pas quatre sous, — et je n'ose pas applaudir, parce qu'on nous sait en bonnes relations.

The Canada Salt Association CLINTON, ONT.

Garantit une prompte expédition de toutes sortes de Sel — Fin, Gros, en Morceaux. Pour la table et la laiterie, servez-vous du célèbre

SEL de Table et de Laiterie de COLEMAN

IL EST SANS ÉGAL.



FORTES PREUVES.

ORILLIA, ONT., CAN., Juin, 1889.

Je ressentis les premières attaques d'épilepsie en novembre 1876, je résidais à New York, je consultai les meilleurs médecins, qui ne purent qu'empêcher le développement de la maladie; ceux qui étaient consciencieux me dirent qu'il n'y avait pas de guérison. Je fus forcé d'abandonner mon occupation et de revenir au Canada. Depuis j'ai essayé d'innombrables remèdes et consulté les meilleurs médecins, mais rien ne m'a soulagé, jusqu'à ce que en septembre 1888, je fis usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, depuis je n'ai pas eu une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

Une Grande Bénédiction.

SHEWENSBURY, W. VA., Mars, 1895.

Mon enfant de 9 ans, avait depuis deux mois de très fortes attaques de l'angoisse de Saint Guy, nous lui avons donné des remèdes sans succès; il a enfin aussitôt que nous lui fîmes prendre du Tonique Nerveux du Père Koenig; 6 bouteilles l'ont guéri. Ce Tonique est une grande bénédiction.

MDE. M. NEYLAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE, - - - Québec.

Simple mot trouvé dans un *Traité de chimie*.
Isobutylpropylethylméthylammonium.

Teaberry FOR THE **Teeth**

RESTORES NATURAL WHITENESS

PLEASANT AND HARMLESS TO USE — A 25c.

S. ZOPESA CHEMICAL CO. - TORONTO

THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs Prop. Gérants

Matinée :

Semaine commençant le lundi,

8 MARS

Après-midi et soir

Les Vives la Joie de Freeman

Dans le grand succès de la Farce-Comédie

10c
20c

A RAILROAD TICKET . . .

Pas plus haut.

Bureau des billets au Théâtre ou vert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

La semaine prochaine

Pulse of New York.

NE JETEZ PAS LE MANCHE APRÈS LA COGNÉE



Il ne faut pas jeter le manche après la cognée ni désespérer complètement quand on est dans l'embarras. Si vous n'avez pu surmonter votre passion pour les boissons alcooliques, allez à l'Hospice Auclair, demandez-y monsieur J. H. Chasles et il vous donnera les moyens de perdre cette funeste habitude. Vous trouverez également Mr J. H. Chasles, 513 Av. Laval.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .

. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00	Un an 50 cents
Six mois 1 00	Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

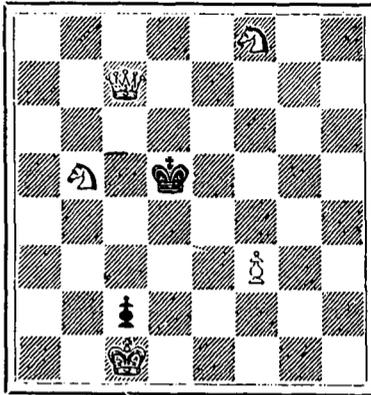
NO 75 RUE ST-JACQUES

ECHecs

PROBLÈME No 101

Par F. HEALEY.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 99

BLANCS

NOIRS

1 - C 5 D	1 - R prend le C
2 - D 6 C	2 - N importe lequel
3 - D suivant le coup	3 - Échec et mat

Ont trouvé la solution du Problème No 98.

MM. G. F. Wilkins, A. Barbier (Montréal); O. Gill, F. M. Lupien (Québec); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret (Nouvelle-Orléans).

Jeux d'Esprit

Problème No 107

ANAGRAMMES

Herois le prêt. — Un sculpteur français. Elle chérit le mil. — Célèbre jésuite. Eve, les autruches. — Un peintre français. Éleva son lys d'or. — Une princesse française. A idée sous voile. — Une princesse française. Du rivage toisa la mer. — Un royaume de France. Dame jolie sut graver. — Une reine de France.

Problème No 108

REPARTIE

Quel est le Musicien qui dit, après la chute d'un de ses opéras: "La poire n'est pas mûre," et auquel un critique répondit: "Ça ne l'a pas empêché de tomber."

Problème No 109

ALPHABÉTIQUE

CONSONNES.

Ns - sgrs - nt - sll - ts - chnts - dnt - Prs - dt - ds - mrvls - Getr - ls - rlls - d - grnds - snt - svnt - d - grnds - rlls

Problème No 110 — TABLEAU PARLANT



Quelle est la scène historique dans le dessin qu'on a sous les yeux.

Problème No 111

VERSIFICATION FRANÇAISE

Vers à reconstruire

NARCISSE.

Ici, évitant la chaleur des feux du jour, l'infortuné Narcisse fleurit. Toujours il a conservé la pâleur que répandit la douleur sur ses traits: propice à ses ennuis, il aime l'ombre, mais il craint l'eau qui son malheur causa.

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 96 A 101

No 96

Moine - Noémi.

No 97.

L'Espérance est la réverie de l'homme qui veille.

No 98

Chi-n hargneux a toujours l'oreille déchirée.

No 99

Le comble de la sensibilité est de pleurer sur un accident de terrain ou sur les revers d'une redingote.

No 100

Charles Ier, roi d'Angleterro.

No 101

Souci - Commode - Mode - Ici - Massive - Defunts - Parfums - Pensive - Rouvert - Frisces - Risées - Fer - Pencho - Jour - Tour - Blanche.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 96 à 90.

Ont trouvé 5 solutions: MM. G. F. Wilkins, A. Barbier (Montréal); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret, E. Guignard (Nouvelle-Orléans).

Ont trouvé 4 solutions: MM. O'Neil (Montréal); J. F. Frey (Ottawa).

A trouvé 1 solution: Mlle Alico Aubertin (Montréal).

Petite Correspondance

Mme L. L. (Louiseville, Que). — Nous ne pouvons que mettre à la suite de celles, bien nombreuses, que nous possédons déjà, pour passer à son tour.

F. H. B. (Montréal). — Reçu votre envoi, passera à son tour, mais pas de suite; nous en avons beaucoup d'autres attendant leur numéro d'ordre.

C. N. (Paris). — Reçu envoi. Merci. Les morceaux paraîtront successivement, avec les notes dans la bibliographie.

G. D. Sweetburg (Québec). — Reçu envoi. Paraîtra. Recevrons avec plaisir envoi annoncé.

Cri du cœur:

— Sapristi! tu embrasses ta belle-mère avec une chaleur...

— Ah! mon cher... il me semble que je l'étrangle!!!

SUR LA ROUTE



Le Stearns est toujours en avant. Sa réputation est d'être léger, roulant, facile à diriger; elle est prouvée par des luttes mémorables accomplies sur les pistes et sur les côtes. Il est fait avec un soin extrême, pas une once d'excédant dans aucune de ses parties; les billes sont aussi finies qu'il est permis de le faire; les supports aussi forts que l'acier le comporte. Ce sont les secrets du roulage facile et de la réputation des Stearns.

E. C. STEARNS & CO., MANUFACTURIERS, TORONTO, ONT. AMERICAN RATTAN CO., AGENTS CANADIENS pour la vente, TORONTO.

THE PROMOTIVE OF ARTS ASSOCIATION

Il y avait déjà longtemps que nous désirions étudier de près tous les rouages de cette institution et le temps, qui nous dirige tous, ne nous avait pas encore permis de le faire. Nous l'avons pu, enfin, et avons été agréablement touché en voyant la parfaite urbanité des directeurs, la régularité non moins parfaite des opérations auxquelles il nous a été donné d'assister.

Les lots offerts sont de premier ordre; des tableaux provenant de nos bons artistes français, anglais et canadiens, richement encadrés, sont offerts en prix variant de \$1.00 à \$1,000 et cela à chaque tirage qui a lieu le vendredi à midi et auquel peuvent assister tous ceux que le désirent.

Nous avons vu les roues de tirage, avons pu en constater la justesse et affirmer que c'est bien le hasard seul qui peut déterminer les chances de gain.

Nous sommes revenus vendredi et avons assisté, de midi à 1 1/2 heure, à un des tirages hebdomadaires; tous ceux qui y assistaient, comme nous même, s'en sont allés très satisfaits de ce qu'ils avaient vu et bien déterminés à encourager, dans la mesure de leurs ressources, cette institution qui bien que nouvelle tient déjà une place honorable au soleil.

Ajoutons que, chaque semaine, un président, choisi parmi les membres de la presse, surveille le tirage et que, une fois par mois, il y a un tirage avec billets à 25 cts et \$2,500 de lots. Avis à tous ceux qui veulent se monter de tableaux à bon marché.

QUATRAIN ROCAILLEUX

Décoché à Victor Hugo:

Où, ô Hugo huchera-t-on ton nom? Pourquoi sacré grand homme ne t'a-t-on? Quand donc au roc, qu'académique on nomme, De roc en roc, grimperas-tu, rare homme?

GARDE VILLE - MARIE

A une assemblée des officiers d'état-major de la Garde Ville-Marie, tenue le 24 janvier dernier, des remerciements ont été votés aux généreux donateurs pour l'encouragement témoigné.

La Garde Ville-Marie est maintenant en position d'offrir à tout nouveau membre un uniforme valant \$36, dont la moitié sur réception d'un premier acompte, le reste payable par versements mensuels.

La 2e partie fournie gratuitement par la G. V. M.

Les conditions d'entrée sont de \$2 et de \$5 par année, payables 10 centins par semaine aux soirs d'exercices.

La Garde Ville-Marie compte 27 membres actifs et près de 100 membres honoraires, elle tient ses salles au No 43 rue Bonsecours, tous les mercredis soirs à 8 heures précises pour l'exécution des exercices suivants: Escrime à l'épée. Escrime à la bayonnette. Exercices du fusil et exercices gymnastiques. Marches et évolutions de fantaisies, etc., sous la direction de M. Jos. Comte, instructeur. Le public est respectueusement invité.

Toutes communications à l'adresse de la G. V. M. recevra la plus prompt attention. S'adresser à Mr J. Maillet, commandant, 209, rue Craig.

PORTRAIT DE
MGR FABRE
 Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15
IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE
 En vente dans tous les dépôts de journaux
 au prix incroyable de
seulement 2 cts seulement
PAR LA MALLE, 3 CENTINS.
POIRIER, BESSETTE & CIE,
 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

The Promotive of Arts Association
(LIMITED.)

Incorporé par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	400 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun ..	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun ..	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun ..	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun ..	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2	
chacun	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1	
chacun	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.....	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun....	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredi, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

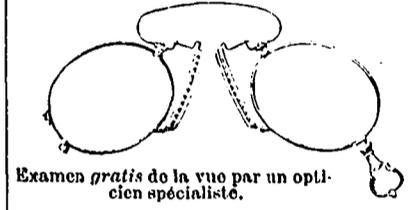
Une formule de politesse recommandée aux personnes qui ont le malheur d'écrire à un créancier :
 "...Et je suis, pour la vie, votre dévoué débiteur."

 Trouvé hier matin dans une réclame d'une petite feuille quotidienne :

AU SECOND
 1/2 chambras, 2 caveet 1 grands grenier.
 Il ne manque plus qu'un jardin à cet étage pour en faire une habitation complète.

PHARMACIE DANIEL
 1593 Rue Notre-Dame
 Près le Palais de Justice
PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
 Médecines Brevetées
 Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
 Parfums et Articles de Toilette, un choix ...
 Les Dimanches et Fêtes : 9 heures à min. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.
 Tél. des Marchands 451
 Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

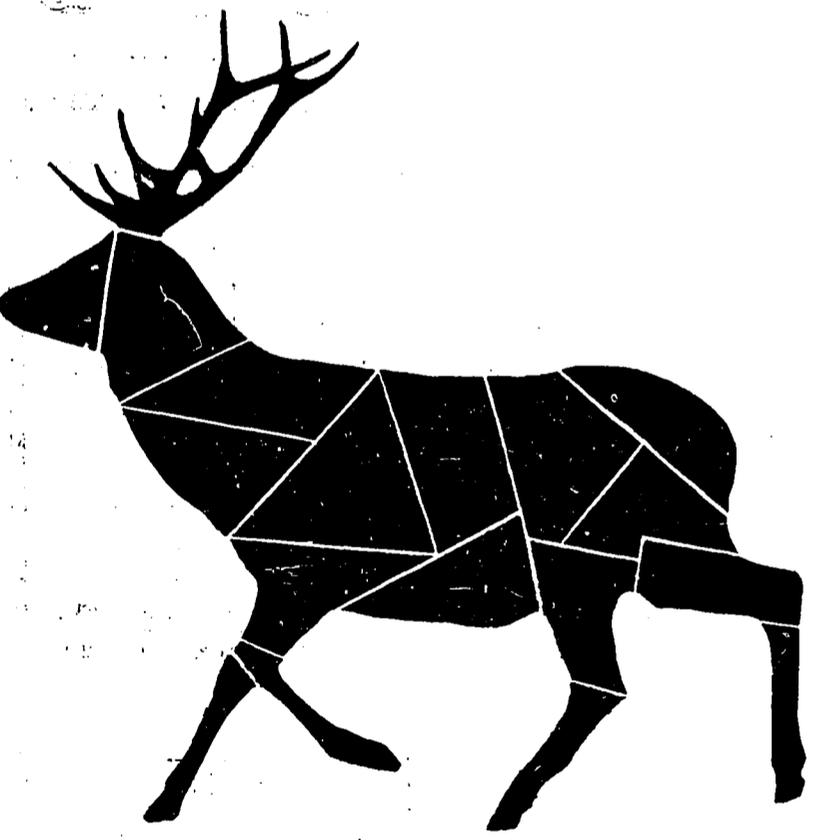
A. MONGEAU
 NO 42 RUE ST-LAURENT
 (Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.
 En police correctionnelle :
 Le président, avant de prononcer le jugement, murmure à l'oreille d'un des assesseurs quelques mots auxquels celui-ci répondit : "Trois !"
 ...Comdamnons le prévenu à trois ans de prison !
 —Pardon! fait l'assesseur interloqué, j'avais cru que vous demandiez l'heure!

Concerning
Newspaper Advertising
 Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**
 JOHN I. SUTCLIFFE H. E. STEPHENSON
 EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,
 60 Watling St., London, E.C. 2, 26 King St. E., Toronto, Ont.,
 5 Rue De La Bourse, Paris, Carter Bldg., Boston,
 France U. S. A.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 67



Ont trouvé la solution juste : Mlle Auguste Provost, Mlle May Boyer, Mlle Lucia Richard, Mlle W Hart, Mlle Art Roy, I J Bélanger, Edouard Bois, Emile Brosseau, Charles E Chaput, Thomas R Grovier, Charles Curran, W Delorme, Arthur Payette, Alex Raymond, P O Richard, Achille Koutette, (Montréal); Mlle Rose Anna Darche, Léon Darche, (Danville, Qué); Alfred Bouchard (Levis, Qué); Mlle Caroline Gendron (Magog, Qué); Eusèbe Gagnon (Ottawa, Ont); Geo Gagné, M A L (Québec, Qué); Edmond Bussière (St-Sauveur de Québec); Mlle Marie Thérèse Ethier (St-Scholastique, Qué); Mlle Choquette (Shefford, Qué); Mlle Emma Beausoleil (Perrebonne, Qué); A M Demers (Waterloo, Qué); Hypolite Thibault (Bridgeport, Conn); Elzéar Desrosiers (Brunswick, Me); Mlle F C Charbonne (Central Falls, R I); Thomas Dinneen (Chicopee, Mass); Peter Benneck, Abraham Bourgeois, Joseph Grégoire (Coloos, N Y); Mlle Almida Richard, Mlle Angelina Lacroix, Mlle Rosey Fréchette, Léo Fourrier, Horace Bousquet, Jos D Massé, Jos D Thibault (Fall River, Mass); Octave Anzil, George Caron (Fitchburg, Mass); Thomas Héber (Lawrence, Mass); Mlle F P Martin (Lewiston, Me); Mlle J S Aubin, François Langlois (Lowell, Mass); Mlle P Jambort (Nashua, N H); Mlle Rosa Lefebvre (Natick, R I); Julien Desnoyers (Wattsfield, Vt); Alton H Hinkley (Ware, Mass); mention honorifique, J F Lajoie (Green River, Qué).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Art Roy, 892 Amherst (Montréal); Mlle Emma Beausoleil (Terrebonne, Qué); A M Demers (Waterloo, Qué); Hypolite Thibault 37 Lec Ave (Bridgeport, Conn); Mlle F C Charbonne, 120 Chesnut (Central Falls, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épiglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

LA
Société Artistique Canadienne
 210 RUE ST-LAURENT
PROCHAIN TIRAGE
 17 Mars '97
BILLETTS ENTIERS, - 10 CENTS
 DISTRIBUTION } Le Numéro 72,821 a gagné le prix de \$1,000.
 du do 59,405 do 400.
 3 MARS do 24,268 do 150.
N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1 1/2 heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

**Nouvelles et Magnifiques Primes
 DU "SAMEDI"**

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les États-Unis à une des deux primes suivantes:

10—Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 24 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 400 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
 Rue Craig, 516, Montreal.

AUX CHUTES DU NIAGARA

Le touriste.—Sommes nous bientôt près des chutes?

Le guide.—Nous y arrivons, monsieur, et aussitôt que ces dames auront fini de parler vous en entendrez le bruit terrifiant.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 69



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA DÉCLARATION DE LA BÊTE À LA BELLE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 17 mars, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
 AUX ENFANTS DU
 D^r CODERRE**



POUR
GUERISON CERTAINE
 DE TOUTES
 Affections
 biliennes,
 Torpeur du
 Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

not. 18-94

**Nouvelle Manière de Poser
 les Dentiers sans Palais
 DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal**



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Trinité de la civilisation :

**LA PIÉTÉ, LA SANTÉ,
 LA PROPRETÉ.**

Le Bain Turco-Russe aux Bains LAURENTIENS purifie et rafraîchit le corps et l'esprit.

Bain Turc durant le jour 75c.
 Le soir jusqu'à 10 hrs 50c.
OUVERT TOUTE LA NUIT.

JOUR DES DAMES: — Les lundis avant-midi et les mercredis après-midi. Il y a des dames expérimentées comme assistantes.

Bains Laurentiens

COIN DES RUES CRAIG ET BEAUDRY

GOMME du Dr Adam
 Pour le Mal de Dents

En vente partout, - 10 cts

**There's No Use Wasting Words on
 Ripans Tabules**

- THEY -
**CURE HEADACHE,
 DYSPEPSIA,
 CONSTIPATION,
 HEARTBURN,
 DIZZINESS,
 BILIOUSNESS.**

DRUGGISTS SELL THEM.
 ... And That's All There is to say.

30 min 97

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
 Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
 . . . Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croissances Élémentaires, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
 Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
 DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 T41. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.